

Roland Bertin

Once upon a time

KAN y A MAKAN

Il était une fois
l'Égypte

Le scarabée bleu

Paris, octobre 2008

Roland Bertin

KAN yA MAKAN

L'histoire de *mon* Egypte à travers la saga de deux familles juives sépharades installées en Egypte vers la fin du XIX^e siècle et les multiples évolutions sociales et politiques de ce pays pendant les deux premiers tiers du XX^e.

KAN yA MAKAN

Tant de morts dans la mémoire dont on ne pourra bientôt même plus parler avec des vivants puisqu'ils ne les ont pas connus, tant d'émotions, d'espoirs, de souvenirs, de pleurs, de joies évanouis et désormais incommunicables.

Et puis cette impression que chacun des disparus a emporté votre propre enfance, votre propre jeunesse, qu'aussi longtemps qu'ils étaient là, parce que quelqu'un avait en soi l'image de ce que vous aviez été, elle vivait quelque part...

Françoise Giroud

on s'accroche

*Et oui mon cher
Et oui cousin
On s'accroche
Comme l'arbre à ses racines
Comme la mer à son rivage
Comme la pétale à la fleur
Et la feuille à la branche
Comme la bouche de l'enfant
Au fruit de l'innocence
Et oui cousin
On s'accroche
Comme hier à demain
Comme demain à toujours
Comme hier à jamais
Comme le silence
À l'oubli
Comme toujours à l'espoir
Et l'espérance à la vie
Comme nous à ta mémoire
Pour revoir hier
Comme la rime à son ver
Comme l'eau à la soif
Comme la bouche au plaisir
Et au rire du matin
Comme le sourire aux lèvres
Cousin
Comme le nourrisson
Au sein de sa mère
Comme la racine à son arbre
Et le rivage qui appelle la mer
Comme la rose à ses épines
Comme l'espoir à la rose
Comme le vent sur les sables
Comme le vent qui va
Et ramène*

*Les chansons qu'on oublie
Comme le vent
Cousin
Qui gonfle la voile
De la barque immobile
Le temps v`a
Le temps ram`ene
Les parfums oubli`es
Et les murmures d'autrefois
Et oui cousin
Et oui mon cher
On s'accroche
Comme l'`ecorce `a son arbre
Comme la caresse `a la main
Comme l'ivrogne `a ses remords
Comme le pass`e au jour qui vient
Comme hier `a demain
Et demain `a toujours
Comme le bateau `a son port
Comme l'aube `a notre m`elancolie
Comme le souvenir
A la m`emoire meurtrie
Et la m`emoire encore
Aux chansons qu'on oublie
Comme les reliques transparentes
Des silences d'autrefois
Comme la barque immobile
Dans son image jaunie
Comme nous `a tes souvenirs
Comme l'eau `a la source
Comme hier `a toujours
Ou hier `a jamais
Et bient`ot il fera soir
Raconte nous une histoire
Raconte nous cousin
Notre histoire*

R.C.

KAN yA MAKAN

Sommaire

Avant-propos.....	11
Prologue.....	13
La genèse.....	15
Who's who.....	17
La famille maternelle.....	19
La famille paternelle.....	33
Les premiers pas.....	39
La famille, l'école.....	41
Les vaches maigres.....	69
Les années 35-40.....	71
Les années de guerre.....	85
Mes activités	
professionnelles.....	91

Les années sages.....	113
Mireille.....	115
La Diaspora.....	127
Les expulsions.....	129
La France.....	133
Mon activité	
professionnelle.....	139
Villiers le Bel.....	153



avant-propos

Des semaines, des mois, des années se passent entre la rédaction des premières pages de mon récit en Octobre 85 et les pages suivantes.

Le 6 Octobre 2005 j'ai fêté mes quatre-vingt-cinq ans.

Aîné de ma génération, j'appartenais à une classe d'âge charnière entre la génération précédente et la suivante et suis ainsi dépositaire de souvenirs que les plus jeunes ont cherché à connaître pour retrouver leurs racines. Et c'est vers moi qu'ils se sont souvent tournés.

Mais cela méritait-il la rédaction d'un récit ?

Puis, à bien réfléchir, je me suis dit que le vrai grand événement de la période égyptienne de la famille a été l'évolution et la mutation de l'Égypte pendant les deux premiers tiers du vingtième siècle.

C'est à cette évolution que se rattachent les faits marquants de ma vie et de celle de tous les personnages périphériques.

L'Égypte colonie, l'Égypte protectorat anglais, l'Égypte indépendante, l'Égypte tolérante, francophile et francophone, puis, à cause de la guerre de Suez, l'Égypte francophobe et xénophobe. Toute cette évolution s'est faite pendant l'immigration de mes deux familles en Égypte, leur installation, les relations avec les Égyptiens et les différentes colonies d'immigrants.

avant propos

L'époque de Farouk, l'occupation anglaise, les Tribunaux Mixtes, la vie sociale de la petite bourgeoisie européenne, ses relations avec les différentes couches sociales égyptiennes, le Cham El Nessim, le Lycée Français, la Maccabi, la vie pendant la guerre 39/45, la révolution de Nasser, tout cela a été mainte fois raconté avant moi.

Ici, c'est l'histoire de *mon* Égypte qui est racontée à travers ma propre histoire. Et cela méritait que je persévère dans la rédaction de mon récit.

prologue

dada Hanem
KAN YA MAKAN



C'est ainsi que commençaient les histoires que nous racontait la *Dada*, c'est à dire, en arabe, la gouvernante, ou la nourrice. En réalité, je ne trouve pas le mot exact en français pour définir le rôle de la *dada* dans la maison.

C'était moins une gouvernante dans le sens que nous lui donnons en Europe, mais plus qu'une servante.

Engagées au début comme bonne à tout faire, les *Dada* dépassaient bien souvent cette qualité en s'insérant petit à petit dans le tissu familial.

Elles passaient alors une grande partie de leur vie dans la même famille, partageant pleinement les joies et les peines.

Nous les gosses, nous les adorions. Elles nous passaient tous nos caprices, supportaient nos taquineries, étaient nos complices, et puis et puis, elles nous racontaient de si belles histoires !

La *Dada* qui avait le plus marqué mon enfance était la *Dada Hanem*.

Elle était entrée dans la famille de mon oncle par alliance, Isaac Chalem, s'était occupée de lui, alors adolescent, puis, à son mariage, l'avait suivi pour s'occuper de ses enfants.

prologue

Lorsque au cours de réunions familiales, nous exaspérons les parents par nos cris ou nos querelles, *Dada Hanem* nous réunissait dans une pièce de la maison, et assise en tailleur sur le tapis, nous racontait des histoires qui débutaient toujours par le traditionnel *Kan Ya ma Kan* (il était une fois).

Ses histoires avaient pour héros le *Chater Hassan* (le brave Hassan) dont le comportement valeureux devait être un exemple pour nous. Et elle terminait toujours ces contes par *ana roht wa rega'et* (j'y suis allé et j'en reviens)

Aujourd'hui, ce n'est pas une histoire du *Chater Hassan* que je me propose de vous conter, mais celle d'une famille juive dont l'une des branches s'est implantée en Egypte aux environs de 1910, et les autres probablement quelques dizaines d'années auparavant. Je crois surtout avoir eu besoin d'égrener ces souvenirs comme l'on égrène un chapelet pour regarder avec plus de sérénité, le temps s'écouler.

Et moi, comme *Dada Hanem*, j'y suis allé et je m'en suis revenu.

la gènese

Who's Who

L'auteur de ces lignes se nommait antérieurement *Abram*. Bertin n'était qu'un pseudonyme utilisé pour ma profession littéraire et artistique et par la suite adopté définitivement par décret. Lieu de naissance : le Caire.

Selon toute probabilité mes aïeux paternels avaient dû quitter l'Espagne lorsque, il y a plus de cinq cents ans, le roi Ferdinand d'Aragon et la reine Isabelle de Castille ont signé le décret expulsant de toutes les provinces du royaume les juifs qui y résidaient depuis des siècles, à l'exception de ceux qui accepteraient de se convertir au catholicisme. Mes aïeux ont dû faire partie de ces cent vingt mille juifs refusant la conversion et qui se sont répandus dans tout le bassin méditerranéen. Ce sont les juifs *sépharades* ce qui se traduit en hébreu par *espagnol*.

Installés en Algérie, mes aïeux paternels ont bénéficié, des siècles plus tard de la loi Crémieux qui leur octroyait la nationalité française. La branche maternelle, les Benattar, également victime probable du Décret de Ferdinand d'Aragon, s'était fixée en Tunisie après un passage par Gibraltar – alors possession anglaise – ce qui lui conférait la nationalité Britannique.

la famille maternelle



migrée de Tunis en Egypte aux environs de 1910, ma famille maternelle, après des débuts assez difficiles, avait aisément affermi sa position économique et sociale.

Du côté maternel, j'avais trois oncles : l'oncle Jules, l'aîné des mâles, l'oncle Emile et, enfin l'oncle Edmond, le benjamin de la famille.

L'oncle Jules avait fondé une société d'import-export en association avec un autre Tunisien un certain Cattan, la société Benattar et Cattan.

L'oncle Emile avait fait sa place dans les casinos de jeux, où il devenait un véritable *caïd*. Quant à l'oncle Edmond, après des études solides chez les jésuites, il avait été envoyé par ses frères en Europe pour préparer un diplôme d'ingénieur électricien, diplôme qu'il n'a apparemment jamais obtenu.

Parallèlement à ses activités d'import-export, l'oncle Jules avait ouvert une branche *céréales* qui fournissait l'administration égyptienne pour l'alimentation de l'armée et des prisons. Par la suite, il y eut la branche *graviers* pour la construction des routes.

la famille maternelle



Ida

La société avait acquit une mine ouverte dans le désert, pas loin d'Héliopolis, une banlieue du Caire.

C'était mon père, entré à l'époque mais pas pour longtemps dans les affaires de ses beaux-frères, qui avait la responsabilité de cette mine.

Il s'agissait, en fait d'une concession d'un bout du désert entourant Héliopolis sur lequel les ouvriers se penchaient pour ramasser les cailloux qu'un petit train emportait jusqu'à la route d'où ensuite des camions les transportaient à destination. Cela se passait aux environs des années 1927/1928.

Mais revenons à l'époque de 1917/1918, époque où la cagnotte des jeux et les céréales vendues à l'administration égyptienne remplissaient d'importance les coffres des Benattar Brothers.

Ceux-ci avaient un souci éminent : marier leurs trois sœurs, ma mère Emma, la tante Marguerite et la tante Mathilde.

La tante Ida, l'aînée de la famille, s'en était retournée en Tunisie épouser un sien cousin, Victor Ktorza qui, nous l'a-t-on dit assez souvent, se mourait d'amour pour elle. Elle y vécut le restant de sa vie, heureuse et ayant eu beaucoup d'enfants.

Pas tout à fait le restant de sa vie, car les événements de Tunisie, liés à la guerre Israélo-Arabe, suscitant des mouvements anti-sémites dans les pays du Maghreb, avaient obligé la famille de la tante Ida à émigrer vers la France dans les années soixante.

Et c'est un an environ après son arrivée qu'elle y décédait.

Des enfants, la Tante Ida en a eu pas mal : Georgette, Suzanne, Gilberte, Inès pour les filles, Robert et Jacques pour les garçons. Ils ont tous émigré en France avec conjoints et progéniture.

Au moment de leur installation en France j'ai eu plusieurs fois l'occasion de les rencontrer. Ma mère et la Tante Mathilde avaient retrouvé leur sœur Ida qu'elles n'avaient pas revue depuis des dizaines d'années. Et puis, très rapidement nos rencontres se sont espacées, sauf de parler très rarement à l'occasion d'un événement majeur. Mais



Jules



Emma



Emile



Marguerite



Edmond



Mathilde

la famille maternelle

depuis des années maintenant, je n'ai plus de leurs nouvelles.

C'est seulement en 2001 que j'ai cherché à savoir ce qu'ils étaient devenus.

Pour l'heure, nous sommes dans les années 17/18 avec le souci des Benattar Brothers de caser les trois autres filles.

Comme il était de tradition à l'époque, les frères avaient doté chacune de leurs sœurs

de mille livres égyptiennes, somme importante si l'on considère que le salaire moyen d'un employé d'administration était d'environ deux livres par mois.

Et c'est ainsi que, dans la corbeille de mariage, mon père avait trouvé ma mère, les mille livres... mais aussi ma grand-mère et mon grand père, avec qui la fille aînée et son époux allaient continuer à habiter selon les accords conclus.

Ma grand-mère, Myriam (la Nonna) était de santé fragile et avait besoin d'attentions filiales constantes. Aussi avait-il été convenu que l'aînée des filles présentes, c'est-à-dire ma mère – Ida se trouvant en Tunisie – s'en chargerait.

C'était, disaient les frères, du devoir de la fille aînée de s'en occuper. Eux pourvoiraient aux dépenses. En compensation, les nouveaux époux partageraient avec les grands-parents la *grande maison* dont l'intendance



Georgette, Victor, Ida, Robert, Suzanne, Inés, Jacques, Gilberte



Nelly, Jacques

la famille maternelle



Roland, Emma

continuerait à être assuré par les frères Benattar.

C'est probablement cette situation qui encouragea mon père à une certaine mollesse dans ses entreprises professionnelles.

Tour à tour importateur de draperies anglaises *made in England*, importateur de whisky *pur scotch*, administrateur de la mine de gravier chez les beaux, et que sais-je encore, mon père ballotté par les événements avait tendance à mener une vie assez *cool* comptant sur les beaux-frères, puisque ceux-ci, par contrat moral, lui avaient imposé cette situation.

Situation équivoque que je n'étais pas en âge de comprendre mais qui a dû terriblement le faire souffrir malgré ce semblant de désinvolture.

En vérité ma mère tenait énormément à son confort et à l'aisance dont elle bénéficiait en demeurant avec ses parents : maison confortable, nombreux domestiques, voitures, chauffeurs... alors qu'en quittant le foyer parental, il eut fallu tout recommencer à zéro.

Le nono J'avais deux ou trois ans lorsque mourut le grand père maternel, le Nono. Il me semble bien avoir conservé en mémoire le souvenir d'un vieux monsieur, assis devant une table au milieu de sa chambre, des lunettes à forme ovale sur le nez, lisant de grands livres à la couverture cartonnée écrits en hébreu. Ces lunettes, je les avais retrouvées longtemps après enfouies au fonds d'un tiroir et c'est cela peut-être qui créa le déclic de ce souvenir.

La nona Nona (c'est ainsi que nous appelions la grand-mère) était un personnage particulier. Aussi loin

le docteur haddad

que je puisse remonter dans ma mémoire, je me souviens de cette nona maternelle, toujours évoquant tel ou tel mal qui l'agressait, assise en tailleur sur son lit, faisant des réussites avec les cartes.

Le docteur haddad L'époux choisi pour la tante Marguerite était pour la Nona le bienvenu puisqu'il était médecin : le docteur Alfred Haddad. Dès son entrée dans la famille, une bonne partie de sa clientèle (hélas gratuite pour lui) se composa des frères, sœurs, beaux-frères, belles sœurs de son épouse progéniture comprise. Et croyez-moi, cela faisait beaucoup de monde... et cela continuait à en faire ! Sa visite, à des réunions familiales à l'occasion de fêtes religieuses, par exemple la fête de Pâque, s'accompagnait toujours du cérémonial de la *prise de la tension*.

Prenez-moi la tension docteur était traditionnellement la phrase qui suivait – sinon précédait – le *bonjour, comment allez-vous ?*

D'ailleurs, il s'y attendait ce brave docteur dont le stéthoscope et l'appareil à tension l'accompagnaient toujours lors de ces visites. Il fallait voir avec quelle solennité cela se déroulait. Tout le monde se taisait pour mieux lui permettre d'écouter les pulsations. Et lorsqu'il indiquait les chiffres, invariablement ma mère et ma grand-mère - surtout elles - manifestaient leur incrédulité - *vous dites cela pour ne pas m'inquiéter docteur ! Dites-moi la vérité !....*

Notre Toubib maison, avant de pouvoir accéder à la salle à manger et participer au repas, devait leur jurer ses grands dieux qu'il disait la vérité, et que, l'une ou l'autre allait bien mieux que la précédente fois, mais qu'elles devaient quand même se surveiller... ne pas faire d'efforts.



Robert, Marguerite, le Docteur, Lucien

la famille maternelle

Bien que notre oncle par alliance, toute la famille continuait à l'appeler *docteur*. Il y tenait beaucoup.

N'oublions pas que cela se passait autour des années vingt, et en Egypte, c'est-à-dire à une époque et en un lieu où le médecin était encore le grand sorcier possédant tous les pouvoirs. À table, il bénéficiait d'un régime particulier. Il lavait et essuyait à nouveau tous ses couverts. Puis il faisait disposer, autour de son assiette en même temps les divers mets du menu, salade, fromages et fruits compris et il mangeait de tout cela en même temps : une bouchée de poisson succédait à un morceau de fromage, lequel avait précédé une tranche de pomme etc...

Je présume que cela devait évoquer pour lui les *mezze*, c'est-à-dire les multiples petits plats servis en Orient au moment de l'apéritif, ce que l'on appelle en Afrique du Nord *la Kémia*.

Car Nessim (dit Alfred) Haddad était d'origine syrienne. Il avait effectué ses études de médecine à Paris, s'était ensuite installé en Syrie où, nous racontait-il, il effectuait ses visites à dos d'âne dans les montagnes syriennes. Puis toute sa famille était venue s'installer en Egypte.

L'entrevue de la tante mathilde J'avais, je crois trois ou quatre ans lorsque ma tante Mathilde s'est fiancée à Monsieur Isaac Chalem, l'*oncle Isaac*.

Comme il était de coutume à l'époque, il y avait eu, avant les fiançailles officielles, la cérémonie de l'entrevue.



Si mes souvenirs sont bons, jugé superflu à l'époque, le nom Groppi n'apparaissait pas en arabe sur l'enseigne.

Lorsque deux familles se mettaient plus ou moins d'accord sur l'éventualité d'unir leurs enfants, on procédait à l'*entrevue*, c'est-à-dire que l'on organisait une réunion des responsables des deux familles sur un terrain généralement neutre.

Les futurs promis avaient ainsi l'occasion de se rencontrer, de se jauger, pour ensuite exprimer aux parents leurs sentiments sur la personne destinée à partager leur vie.

L'entrevue de la tante mathilde

C'était déjà un énorme progrès par rapport à la génération précédente où les enfants n'avaient qu'à se plier à la décision des parents.

S'agissait-il de souvenirs personnels ou de ce que j'avais entendu raconter par la famille de multiples fois ? Je n'en sais trop rien aujourd'hui, mais je pense que la seconde hypothèse est la plus vraisemblable sur la manière dont s'est déroulée l'entrevue de la tante Mathilde bien qu'il me fût confirmé plus tard que j'étais effectivement présent à cette cérémonie.



Mathilde, Isaac

Ce jour-là racontait-on, mon père, le volontaire *entremetteur maison*, accompagné de ma mère et de leur rejeton, c'est-à-dire, votre serviteur, composaient l'escorte de ma tante.

De leur côté, les Chalem avaient envoyé en délégation le frère aîné de l'oncle Isaac, Victor Chalem et son épouse Victorine.

Souvenez-vous des prénoms des Chalem, car il y aura avec cette famille des entrecroisements à ne pas se retrouver.

La rencontre avait lieu chez Groppi, le jardin de thé très *In* dirait-on aujourd'hui. C'était une maison suisse réputée pour faire les meilleurs gâteaux de la ville. Le tout Caire s'y retrouvait à l'heure du thé ou de l'apéritif.

Il faut vous dire que cette délicieuse et gentille tante souffrait d'une surdité assez prononcée.

Ma mère qui ne voulait pas que les qualités de sa jeune sœur soient dépréciées avait imaginé un stratagème. Elle s'était installée entre ma tante et son promis et reprenait à voix plus forte tout ce que son prétendant disait, comme si elle même, frappée d'une surdité relative, attendait confirmation de ce qu'elle avait cru entendre. Elle servait en sorte d'appareil auditif à sa jeune sœur.

la famille maternelle

Le stratagème avait-il réussi ? Le charme de ma tante avait-il pris le pas sur son infirmité ? Les mille livres de dot avaient-elles été un facteur déterminant ? Je n'en sais trop rien. Mais ce que je sais, c'est qu'ils formèrent un couple très uni et eurent cinq garçons dont nous aurons certainement l'occasion de parler souvent au cours de ce récit.

Le mariage de l'oncle Jules Les filles casées, il fallait maintenant songer à marier les garçons et, en premier, l'aîné Jules. La Nona voulait qu'il épousât une brave fille, *bien de chez nous*, tunisienne, bonne ménagère et tout et tout. La fille Ida, épouse Ktorza, demeurée à Tunis, fut chargée de cette mission délicate.

À la suite de sa prospection, elle avait, écrivit-elle dans ses lettres, découvert la *perle rare*, une jeune et jolie fille, famille *religieuse* (très important pour

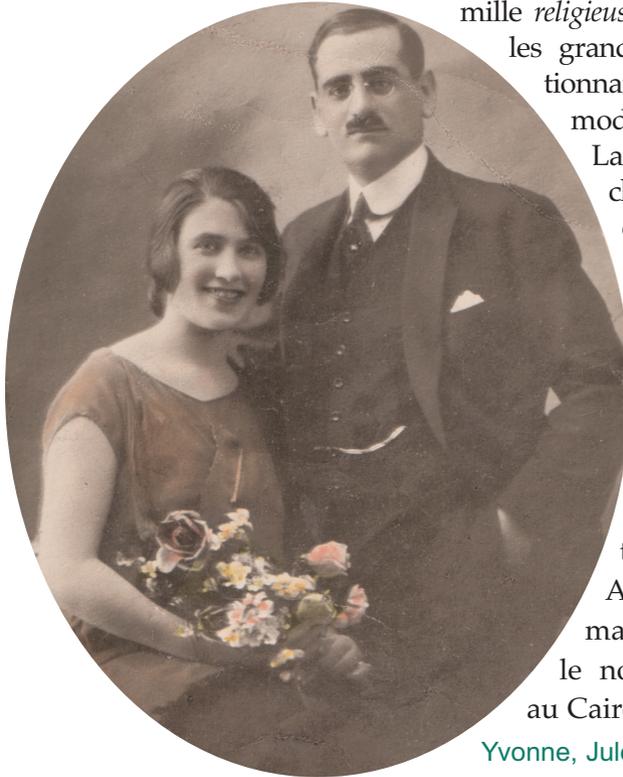
les grands parents) père fonctionnaire, pas argenté, même modeste, mais honorable.

La dot, l'oncle Jules s'en fichait ; il avait les moyens de doter lui-même sa future épouse.

Et voilà l'oncle Jules prenant le bateau pour Tunis, rencontrant et ayant le coup de foudre pour cette très jolie jeune fille, Yvonne Abitbol, la tante Yvonne.

Après la cérémonie du mariage célébrée à Tunis, le nouveau couple revint au Caire habiter la maison fa-

Yvonne, Jules miliale.



Le mariage de l'oncle émile

Le mariage de
l'oncle Émile

mérite quelques lignes additionnelles.

L'oncle Émile faisait le désespoir de la grand-mère. À trente cinq ou six ans, il s'obstinait à demeurer célibataire, alors qu'il y avait *tant de braves filles juives de la colonie tunisienne, jolies... et bien dotées* qui ne demandaient qu'à se faire épouser.

Alors directeur du célèbre Casino San Stéfano (équivalent du Casino de Deauville en France), ne voulait rien entendre. Pourtant, lors d'une réunion de famille, il avait remarqué la fille aînée de Victor (le frère de l'oncle Isaac) une très belle gamine de 17 ans. Il informa alors la famille qu'il renoncerait volontiers au célibat si cette jeune fille, prénommée Hélène, acceptait de devenir son épouse. Une énorme différence d'âge – près de vingt ans les séparait. De plus, on apprenait qu'elle venait d'être promise à un autre jeune homme.

Néanmoins, pour faire plaisir à la Nona, mon père – toujours lui, l'entremetteur maison – avait bien voulu se charger de cette *mission impossible*.

Rencontre avec le papa Victor ; félicitations hypocrites pour les futures fiançailles de sa fille Hélène dont il avait eu connaissance et... regrets exprimés de n'être pas venu plus tôt car dit-il, il avait été chargé de demander sa main pour Émile.

Et le brave petit jeune homme de fiancé, employé comptable dans un commerce quelconque, n'a pas pesé lourd sur la balance face à l'un des hommes les plus fortunés de la colonie européenne d'Égypte à l'époque.

D'autant plus, nous avait-on dit – était-ce pour la morale de l'histoire – qu'Hélène, de son côté, avait remarqué le *bel Émile* et qu'elle était ravie de cette proposition.

Fiançailles rapidement rompues avec l'employé comptable et mariage rapidement conclu et célébré avec faste dans notre maison de la rue Maghrabi.

J'avais sept ans, la mariée dix-sept. Et c'est à moi qu'elle avait accordé la première danse. Pensez donc si je me souviens de cette fête !



Laila Mourad

la famille maternelle



Hélène, Emile
et, de gauche à
droite : Roland, Mario, X, Jacques (Benattar),
Lucien, Germaine, Suzy, X

Installés dans la chambre de mes parents, transformé pour l'occasion, en deuxième salon de réception, il y avait Zaki Mourad, célèbre chanteur oriental de l'époque, et son *takht*, c'est-à-dire son orchestre. (La fille de Zaki Mourad, Leila Mourad devint une cé-

lèbre vedette du cinéma égyptien).

Zaki Mourad et son Takht, c'était pour les Tunisiens de la première génération et les amis égyptiens.

Et puis, de l'autre côté de la maison, dans ce qui était habituellement la grande salle à manger des réunions du Couscous du Vendredi, un orchestre de Jazz pour faire danser les autres invités. Le Buffet était organisé par le traiteur habituel de toutes les grandes manifestations judéo-égypto-tunisiennes, *Aslan*. On l'appelait *Aslan El Tabakh*, Aslan le Cuisinier.

Et c'est ce même Aslan qui, de nombreuses années plus tard – au moment de l'exode vers la France à la suite de la guerre de Suez – ouvrit avec ses fils à Sarcelles un magasin de charcuteries *kasher*.

L'enchevêtrement Avec le mariage de l'oncle Emile un double lien se tissait entre les

Benattar et les Chalem.

La tante Mathilde Benattar ayant épousé Isaac Chalem et l'oncle Emile Benattar, son frère, épousant la nièce d'Isaac, fille de son

les souvenirs gustatifs

frère Victor, Hélène Chalem, devenu Benattar, Hélène Chalem, épouse Benattar, devenait-elle la belle sœur de son oncle Isaac Chalem. Et ce n'est pas fini.

Une dizaine d'années plus tard le plus jeune des frères Benattar, Edmond, épousait une jeune veuve, sœur de la femme de Victor Chalem, Henriette Grumberg.

Cela faisait d'Hélène Chalem, épouse Benattar, la belle sœur de son oncle paternel Isaac Chalem et aussi la belle sœur de sa tante maternelle, Henriette Grumberg, épouse Edmond Benattar.

Plus tard, une sœur de Victorine Grumberg, épouse Victor Chalem, prénommée Emma – épouse Agami – donnait sa fille Céline en

mariage à Lucien Haddad, fils de Marguerite Benattar épouse du Docteur Haddad.

Allez vous y retrouver après cela Il y avait de quoi perdre son Talmud !



Henriette, Edmond



Céline, Lucien
A droite, en haut Marguerite,
en bas Victorine

Les souvenirs gustatifs Marcel Proust allait à la *recherche de son temps perdu* en dégustant ses petites madeleines trempées dans une tasse de thé. Moi, *ma* recherche du temps perdu avait le goût de couscous, de *molokhia*, de *koubéba*. Entre autres souvenirs de mon enfance, les souvenirs gustatifs ont une place éminente et chacun d'eux se rattache à des événements particuliers.

Avec les Haddad dans la famille nous entrions dans la période *koubéba*. La *koubéba* est une spécialité syrienne faite de boulettes de blé concassé farcies de viande, de pignons et d'oignons.

la famille maternelle

Par la suite avec les Chalem dont la famille s'était implantée en Egypte bien avant celles de mes parents, nous avons eu la période *Molokhia*, soupe égyptienne faite avec une sorte de cressons ou de bettes.

Mais, par dessus tout, il y a eu le couscous ! Le couscous judéo tunisien, importé par la branche maternelle, avec ses boulettes à la viande et aux légumes....

C'était, bien entendu la grande spécialité de la famille. Les sœurs rivalisaient entre elles pour sa confection, mais de l'avis général, c'était ma mère qui le réussissait le mieux.

Jusqu'à l'âge de huit, neuf ans, nous habitions un immense appartement rue Maghrabi, au Caire, celui où avait été fêté le mariage de l'oncle Emile.

Je me souviens d'une entrée donnant sur un salon aux meubles arabesques et séparé du reste de l'appartement.

Nous y recevions les visiteurs qui n'étaient pas des intimes. Les intimes avaient droit à la grande salle de réception aux meubles *modern style* ou alors, s'ils étaient de la famille ou vraiment proches, à la pièce qui servait de réunion familiale.

Là, il y avait, se faisant face, deux canapés en bois que l'on appelle *déka*. Au milieu de la pièce une grande table sur laquelle les filles exécutaient leurs travaux de couture, qu'elles terminaient sur la machine à coudre de marque *Singer* installée dans un coin. Un immense hall séparait le salon arabe de cette pièce de *tous les jours*. Et donnant sur ce hall, les chambres occupées par la Nona, mes parents et, jusqu'à leur mariage les tantes et oncles maternels.

Pour en revenir aux souvenirs gustatifs, le vendredi soir réunissait inmanquablement autour de la table de la grande salle à manger, de nombreux convives avec, bien entendu au menu, le couscous.

Il y eut tout au long de mon enfance et de mon adolescence, de nombreux repas de couscous. Mais ce qui se rattache le plus à mes souvenirs, c'est cette immense table, les domestiques gantés de blanc qui nous servaient.

Les conversations étaient souvent tenues en tunisien pour la grand-mère qui ne parlait que cette langue. Il y avait le tunisien

Le couscous tunisien

pour la première génération, le Français pour la seconde ; mais mon père et l'oncle Isaac se défoulaient en se racontant des histoires en arabe, des *afias* comme ils disaient, sortes de contrepèteries, intraduisibles d'ailleurs.

Participait aux repas du Vendredi soir un certain *Zaghmen* ou *Jaghmen*. Comme mes souvenirs me le décrivent, c'était un tout petit bonhomme, avec un chasse-mouches qu'il agitait constamment. Il avait dû être importé de Tunis (pas le chasse-mouches, mais *Jaghmen*) avec les bagages des émigrés de l'époque. C'était un peu le fou de la colonie tunisienne aux crochets de laquelle il vivait, prenant son déjeuner chez les uns, son dîner chez les autres..... Il en était aussi la gazette, colportant les nouvelles d'une famille à l'autre, chacune d'elle ne lui racontant,... sous le sceau du secret, que ce qu'elle souhaitait être su des autres.

Le couscous tunisien Puisque nous parlons de souvenirs gustatifs, je ne peux m'empêcher d'évoquer cette rivalité entre les différents couscous d'Afrique du Nord : l'algérien, le marocain, et le tunisien. Mais le judéo-tunisien se distingue par les fameuses *boulettes de viande aux légumes*.

Je me souviens encore de ma mère et de mes tantes, entourant la nona, occupées à la longue préparation. Il fallait couper courgettes, pommes de terre, aubergine, céleri en lamelles d'une quinzaine de centimètres et y insérer entre elles une farce composée de viande hachée, de persil, d'oignons et de diverses épices.

Cette première préparation effectuée, elles roulaient les boulettes dans la farine, puis les jetaient dans la friture. Les boulettes frites étaient ensuite déposées dans une casserole, avec un peu d'huile fraîche, de jus de citron et un peu d'eau. Le tout cuisait à feu doux pendant une vingtaine de minutes.

Bien plus tard ma femme Mireille, qui avait assuré la succession de la préparation du couscous, s'était simplifié la vie en mélangeant à la viande hachée une boîte de ratatouille au lieu de tous ces légumes qu'il fallait fendre et farcir. Cette nouvelle méthode – quoique peu orthodoxe au regard des puristes – s'est révélée parfaitement acceptable et a été adoptée par de nombreux membres de la famille et des amis.

la famille maternelle

Parler l'arabe A cette époque-là, les communautés étrangères avaient le snobisme de ne pas parler arabe... sauf pour donner des ordres aux domestiques. Il y avait des clivages entre les nombreux groupes nationaux qui résidaient en Egypte : italiens, grecs, français, anglais, arméniens et autres, cohabitaient harmonieusement sur la terre d'Egypte, mais cloisonnés dans leur *colonie* sans jamais fusionner ou très rarement.

Une subdivision venait compléter ce tableau : catholiques, protestants, orthodoxes ou juifs se regroupaient à l'intérieur de leurs églises, temples ou synagogues.

Et comme les juifs doivent toujours se singulariser plus que les autres, il y avait les synagogues sépharades, la synagogue eshkinase et même une synagogue maronite !

Si les langues nationales étaient utilisées à l'intérieur des groupes, le français était la langue universelle employée dans les relations intercommunautaires.

C'était la langue de la *Society*. Cette règle s'appliquant également à la noblesse et à la haute bourgeoisie égyptienne musulmane.

Pendant longtemps, dans les écoles (sauf, bien entendu, les écoles publiques) l'Arabe n'avait pas plus d'importance que le dessin et moins que la gymnastique. Au Lycée français, jusqu'à une classe assez avancée, nous n'avions que deux heures d'arabe par semaine.

Paradoxalement, on manifestait une grande admiration à l'égard de *l'euro péen* qui maîtrisait la langue arabe. Probablement parce qu'il représentait l'exception. Et l'oncle Isaac parlait l'arabe *comme un arabe*, disait-on, d'où son obligation d'être de corvée pour les formalités administratives de la famille.

la famille paternelle

Mon père avait trois frères. Joseph l'aîné, Samuel et Benjamin.

l'oncle joseph Joseph était un personnage haut en couleur : un mètre quatre-vingt-dix, un quintal bien tassé, il régnait en maître absolu sur la tribu. Je me souviens encore de lui avec sa haute stature et son inséparable canne. Lorsque, plus grand, il m'arrivait de le croiser dans la rue, il m'interpellait pour me demander comment allait *abouk papa* et *omak mama*... *Abouk* signifiait en arabe *ton père* et *omak*, *ta mère*. Il n'y avait d'autre explication à ce pléonasme franco-arabe que le plaisir de se singulariser.

Joseph avait épousé une sienne cousine Sarine Curiel, avec qui il a eu une nombreuse progéniture : Victorine, Dario, Marcelle, Odette, Jules (dit Yuli) Henri (dit Rico) et Rose.

On avait attribué à ce mariage consanguin les infirmités décelées, à des niveaux divers, chez certains des enfants. Il s'agissait d'une dégénérescence des cellules musculaires, la myopathie.

la famille paternelle

Victorine en était la plus sévèrement atteinte, ensuite Rose, puis Rico et Jules. Les autres enfants avaient été épargnés.

L'oncle Joseph avait son bureau au *Hamzaoui* un quartier du Caire extra-muros, où se traitait tout le commerce de la capitale. Il représentait une maison anglaise de tapis et de moquettes, représentation à laquelle il consacrait tout son temps, se refusant obstinément à élargir son activité.

Celle-ci lui suffisait pour entretenir convenablement à l'échelle d'une petite bourgeoisie, sa famille, la grand-mère Vitoria, le grand-père David, l'une de ses sœurs divorcée Mathilde Carasso et ses enfants et aussi à faire quelques largesses aux membres moins fortunés de la communauté juive du Caire qui résidait à *Haret el Yahoud* – le quartier juif – situé d'ailleurs à proximité du bureau.

Il avait ses pauvres qu'il rencontrait dans les nombreuses synagogues du quartier juif. Je ne crois pas qu'il ait été vraiment pratiquant, c'était plutôt le côté patriarche qui lui plaisait dans sa démarche.

L'oncle samuel Un autre oncle, Samuel, était parti aux Amériques faire fortune. Son portrait, en pied grandeur nature, trônait dans la salle de séjour de la Nona paternelle. Pendant de longues années, celle-ci a attendu le retour au foyer de l'enfant prodige. La nouvelle de son décès accidentel était parvenu à la famille alors que quelque temps auparavant, il avait fait part de sa décision de revenir au pays.

On a soupçonné sa maîtresse de l'avoir "accidenté" pour mettre la main sur le magot. Rien n'a jamais pu être prouvé, mais l'histoire de cet oncle d'Amérique tué aux Etats-Unis, s'est souvent racontée le soir à la veillée

L'oncle benjamin Le plus jeune des frères, Benjamin, avait suivi des études de droit à Paris, avec le soutien financier de son frère aîné. Il s'y était installé, s'était inscrit à la Cour d'appel et avait épousé une jeune fille de la bourgeoisie provinciale, catholique, et probablement quelque peu antisémite.

Ils ne vécurent pas très heureux et n'eurent qu'une seule enfant, Madeleine, dont je fis la connaissance beaucoup plus tard vers 1948, lors de mon premier voyage en France. Et ils se séparèrent au cours de la guerre 39/45, la religion de mon oncle l'obligeant à s'évader en zone libre.

Demandons à Benjamin, cette phrase, je l'avais souvent entendue. Rien d'important ne se faisait chez les Abram, principalement sur le plan administratif ou légal, sans qu'un courrier ne soit envoyé à Paris pour avis.

Je me souviens encore de ces longs échanges épistolaires et de l'écriture de l'oncle parisien qui était très particulière : il commençait à écrire sur toute la largeur de la page et puis la marge allait s'élargissant jusqu'à occuper la presque totalité de la ligne en bas de page. Le patriarche ne décidait qu'en fonction de ses avis.

La tante annette La sœur aînée de mon père avait épousé un juif achkénaze, venu de Pologne ou de Russie, Henri Haskia. C'était un bel homme, portant de grandes moustaches aux pointes en bataille. Il était *réceptionniste* – à l'époque on disait *portier* – à l'hôtel Sémiramis, l'un des grands palaces de la capitale. J'étais très impressionné par les clefs dorées en croix qu'il portait sur les revers de sa veste.

Je ne sais pour quelle raison la tante n'avait jamais eu de téléphone à la maison. Peut-être que son époux ne souhaitait pas être importuné durant son travail. Lorsqu'elle voulait communiquer en cours de journée avec lui et que je me trouvais en visite chez elle, elle m'envoyait à l'hôtel lui faire la commission. J'en étais heureux car l'oncle portier me gratifiait de cinq piastres pour la peine.

Les Haskia n'avaient pas d'automobile, mais une voiture à cheval avec cocher. La voiture était ce que l'on appelait un *tonneau* ; elle était de forme carrée, avec des banquettes sur les côtés.

À l'époque de mes huit, dix ans, la tante, avec ses deux enfants passaient dans leur tonneau me chercher pour une promenade au jardin de l'Ezbékiah situé au centre du Caire ou à Guézireh, un autre jardin situé sur une presqu'île du Nil.

Nous avions notre fournisseur habituel de *sémit* – larges rosquettes garnies de sésames – ou de *shtanguel* – sortes de croissant

la famille paternelle

allongé – que nous mangions pour notre goûter, accompagné d'une tranche de *guebna roumi*, ce fromage que nous appelions grec et qui ressemblait au cantal.

Bien plus tard, vers les années 36/37, son époux avait quitté le Caire pour, avait-il dit, explorer les possibilités d'entreprendre une autre activité. Il ne revint jamais plus en Egypte.

De temps en temps il envoyait une carte pour signaler sa présence en Grèce ou en Italie, mais jamais d'adresse et toutes tentatives pour le ramener en Egypte demeurèrent vaines.

Son fils, Charles, devenu majeur, était employé à la Banque Nationale égyptienne. Il assumait dès lors la charge de la famille. À sa sœur, une grande blonde, peu gâtée physiquement et moralement par la nature, sa mère disait qu'elle se marierait, dès que son père serait de retour...

La tante mourut vers les années 50. Le fils, toujours célibataire, emmena quelques années plus tard, sa sœur, célibataire également, en Israël où, un jour par hasard, ils retrouvèrent dans la rue poussant une charrette à bras et vendant de la nourriture ambulante, leur père toujours en pleine forme à presque quatre-vingt-dix ans. Explications brèves, vives et orageuses. Ils ne le revirent jamais plus.

la nona vittoria Du côté de mon père, la nationalité française semble bien confirmée par la loi Crémieux.

Sa mère, c'est-à-dire ma grand-mère paternelle, la Nona Vittoria, s'exprimait en judéo-espagnol. Nous pouvons donc déduire qu'elle descendait de cette lignée de juifs expulsés d'Espagne. Sa famille, les Curiel, avait dû transiter par Salonique avant de s'installer en Egypte.

La Nona vivait avec sa fille Mathilde divorcée et ses deux enfants, Alfred et Raymond Carasso.

Pendant des années et des années, j'ai écouté l'histoire de cette séparation et la manière indigne dont l'époux s'était conduit.

Depuis, c'était le patriarche Joseph qui prenait soin de la tante et de ses enfants, celle-ci, en compensation s'occupant de la Nona. Du fait qu'ils vivaient avec elle, Alfred et Raymond étaient les

la nona victoria

préférés de la Nona. Je me souviens encore d'elle faisant la *bolta*, ce qui signifie en langage judéo-hispano-italien, *les cents pas* – étymologie probable de l'italien *la volta*, le tour – lorsque son favori Raymond, ne rentrait pas à l'heure à la maison.

les premiers pas

la famille, l'école

Chaque fois que je remonte dans mes souvenirs, c'est l'année 1927 qui me revient le plus souvent à l'esprit. Probablement parce que, à cette date je venais d'avoir sept ans, âge qui me permettait d'enregistrer pleinement tous les événements qui se déroulaient autour de moi. Et justement cette année-là a été marquée par de nombreux événements importants, du moins à mes yeux.

L'année 1927 a été celle du mariage de l'oncle Emile et de ma première danse avec la mariée, l'année de la naissance de ma sœur Nelly, l'année de ma fièvre typhoïde et celle de mon entrée à l'école.

ma sœur nelly Ma sœur est née dans notre appartement de la rue Maghrabi.

Le médecin accoucheur était le docteur Rose Liberman, condisciple du docteur Haddad.

Elle était, à l'époque, l'une des rares femme médecin accoucheur en Egypte. Peut-être la seule.

la famille, l'école



Roland, Emma, Nelly

Les mœurs égyptiennes de l'époque – et peut-être jusqu'à maintenant – tolérant difficilement la présence d'un homme, fut-il médecin, la *doctoresse* Liberman bénéficiait d'une énorme clientèle musulmane parmi les plus fortunés, les autres se contentant de simples sages-femmes, sauf pour cas graves nécessitant hospitalisation.

Dans les villages d'ailleurs, point n'était besoin de sage-femme. L'assistance d'une voisine suffisait. Il m'a même été conté qu'il arrivait, au moment de la récolte, que des femmes accouchent toutes seules,

en plein champs, coupent le cordon ombilical, enveloppent le nouveau né dans un linge... et poursuivent leur travail.

Mais revenons à l'arrivée au monde de ma sœur qui, elle, a bénéficié de toute l'assistance voulue. Tous les enfants de la famille du côté maternel – à l'exception de votre serviteur – sont venus au monde avec l'assistance du Dr. Liberman.

Quelques semaines avant la naissance de ma sœur, mon père avait apporté d'énormes paquets de coton, du linge nouveau, des bassines, des bouteilles de je ne sais quoi.

Il était en effet de règle que la famille se chargea de fournir tout ce dont aurait besoin l'accoucheur, celui-ci, le jour de l'accouchement, n'apportant que son savoir et sa trousse.

Et c'est le 16 Septembre 1927, alors que l'on m'avait envoyé chez une voisine attendre l'événement, que vit le jour ma sœur Nelly avec qui, dès les premières années, et malgré une différence d'âge conséquente, j'ai entretenu une complicité affectueuse.

Sa Dada (voir premières pages) s'appelait Néfissa. Elle lui chantait, pour l'endormir, une berceuse dont, étrange-



Roland, Nelly

mon précepteur de père

ment, je me souviens encore de l'air et des paroles. Pour l'air n'attendez pas de moi de vous tracer une portée musicale, par contre voici les paroles en phonétique, dans leur naïve simplicité et qu'au bout de tant d'années je n'ai toujours pas oubliées :

*Ou lama Nelly temchi,
Naamelaha kahk mahchi
Ouen farra lel habaieb
Ouel aadou ma ifrahchi.*

ou

*Et lorsque Nelly fera ses premiers pas
Nous lui ferons des rosquettes farcies
Que nous offrirons aux amis
Mais les ennemis n'en jouiront pas.*

Les premiers mots prononcés par ma sœur ont été pour moi. Elle m'appelait *Gnoug nou*, allez savoir pourquoi !

mon précepteur de père Autre événement important en 1927 : mon

entrée à l'école.

Ma mère voulant reculer le plus possible la séparation, ne fût que diurne, avec son fils chéri, c'est mon père qui, jusqu'à l'âge de sept ans, me servit de précepteur.

Je ne sais s'il avait suivi des études avancées, mais il avait une formation générale très complète.

Ses voyages de jeunesse (assez rares à l'époque) avaient certainement aidé à cette formation. Il parlait parfaitement l'Italien, le Grec, l'Arabe, l'Espagnol... et que sais-je encore. Sa calligraphie faisait l'admiration de tous. Et pas une faute d'orthographe !

Avant son mariage, il avait quitté tout jeune l'Égypte pour les Amériques, avec pour tout pécule, quatre-vingts livres en or dissimulés dans sa ceinture.

Plus tard, bien plus tard, lorsque j'atteignis l'âge adulte, les soirs de certaines confidences, lorsque nous nous trouvions

la famille, l'école



Nelly, l'oncle Jacques

seuls, il me racontait des épisodes de son expérience américaine, les entreprises lucratives qu'il avait initiées, celles qu'il avait ratées, ses relations féminines, dont une au moins avait été une liaison solide ayant probablement donné naissance à des frères et sœurs que je ne connaîtrais jamais. Cela, il ne me l'a jamais avoué, mais cela se devinait par le déroulement des aventures américaines qu'il me contait.

Bref, fortune faite...et défaite, il s'en était retourné au bercail, avec les seules quatre-vingts livres en or qu'il avait emportées au départ et des trésors de souvenirs.

En épousant ma mère, le grand aventurier, brasseur d'affaires, devint tout bonnement le *beauf* des Benattar Brothers.

Mon père employait souvent des dictons, énonçait des principes, utilisait des métaphores.

Il faut, disait-il, une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Il énonçait des principes en hébreux – qu'il ne connaissait pas d'ailleurs – et de nous les illustrer par une histoire dont je n'ai plus le souvenir. Si on osait le contredire, il répondait invariablement : *un jour tu diras, mon père avait raison* Et lorsqu'un événement venait confirmer ses prédictions, il prenait un air suffisant pour dire : tu vois, je te l'avais bien dit, ton père a toujours raison, oubliant, du coup, les multiples fois où ses prédictions ne s'étaient pas réalisées.

Ma formation préliminaire assurée par mon précepteur de père m'avait permis de sauter les classes maternelles et d'entrer directement en dixième, C'est-à-dire, dans le langage actuel, en classe préparatoire, au Lycée français du Caire, dans la classe de Madame Leproux.

Le lycée français C'était une dame de taille moyenne, d'un physique moyen, bref la française moyenne, portant lunettes et parlant d'une voix pointue et saccadée. Son mari, Monsieur Leproux, s'occupait de la classe de sixième, celle qui suivait le certificat d'étude.

Malgré notre désir de grimper rapidement les échelons de la scolarité, nous avons une appréhension malade d'arriver en sixième, chez Monsieur Leproux.

Il portait en permanence un gant de cuir à sa main droite. Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une prothèse et qu'il avait perdu sa main à la guerre de 14-18. Plausible mais jamais confirmé.

Bref, nous avons une sainte terreur de cette *main de fer dans ce gant de cuir*, car on prétendait que les mauvais élèves la recevaient en plein visage... et que cela faisait très mal !

À vrai dire, nous ne l'avons jamais vu frapper un élève, ni connu un qui aurait subi ce châtiment. Mais la légende persistait.

Madame Leproux installait ses élèves en classe par ordre de grandeur, les plus grands dans le fond, afin de permettre aux plus petits de mieux voir le tableau. Et comme par rapport à mes condisciples, j'étais de grande taille, c'est le dernier pupitre qui me fut dévolu.

Je tentais en vain de faire modifier cette décision que je jugeais arbitraire. Se trouver dans le fond de la classe en Egypte ne présentait même pas l'avantage du voisinage d'un radiateur. Que ferait-on d'un radiateur dans une ville où la température oscillait entre 25 et 40 degrés ?

C'est alors que me vint l'idée des lunettes. Je volais une paire de lunettes appartenant à l'un de mes oncles (je me souviens que toute la famille avait cherché pendant longtemps ces



Lycée - classe de 10e - Madame Leproux

la famille, l'école

lunettes dans tous les recoins de la maison). Je volais dis-je ces lunettes et me présentais le lendemain en classe les arborant sur mon nez.

Pendant le cours, je m'avançais fréquemment dans le couloir entre les pupitres pour mieux voir le tableau. Madame Leproux, myope elle-même, fut sensible à mon *infirmité* et m'installa au premier rang. Mais avec ces foutues lunettes de myopes, dont j'étais maintenant obligé de m'affubler, je ne voyais plus grande chose.

Je ne me souviens plus de la manière dont je m'étais sorti de ce piège, mais je crois que Mme. Leproux n'a pas été longtemps dupe, car je me revois à nouveau au fond de la classe.

Héliopolis Je ne connais pas les raisons pour lesquelles l'année suivante nous a vu quitter le Caire pour Héliopolis.

La famille de la tante Mathilde Chalem occupait un appartement à la rue Tanta.

Et la famille de Victor Chalem avait acheté une villa, pas loin de là. Si j'ai bonne mémoire c'est dans cette villa qu'est né André Chalem, le dernier de la ligné des Victor Chalem, et plus jeune de quelques mois que son neveu Roger Benattar – le fils de sa sœur Hélène – épouse Benattar. Je me souviens encore que mère et fille étaient enceintes ensemble.

Nous occupions une villa fort confortable, mais, je crois que la situation économique de la famille avait dû sensiblement se dégrader. Le service à table n'était plus assuré par des *soufraghis* gantés de blanc, plus de grandes limousines avec chauffeur, mais une simple automobile conduite à l'occasion par mon oncle Edmond qui avait quitté Ale-xandrie pour s'installer avec nous.

Quelques domestiques continuaient à assurer quand même le service de la maison.

Il y avait donc, dans cette villa d'Héliopolis, mon père, ma mère, ma sœur, moi-même et la Nona, toujours assise en tailleur sur son lit à faire des réussites.

Elle me donnait tous les jours une demi piastre pour m'acheter une friandise ou une glace. Mais la belle glace que j'aimais, la

dandourma arrosée de sirop de framboise valait une grosse piastre. Il me fallait donc attendre deux jours pour me payer cette *dandourma* ou faire du charme à la Nona pour que soit doublée la mise.



cham el nessim Cette fête du printemps

Yvonne, Jacques, Marcelle, Roland, Emma, c. 1927

était tous les ans l'occasion de réunir toute la famille pendant toute une journée autour d'un repas que l'on pourrait qualifier de gastronomique ! Rectifions. L'expression *gastronomique* est ici employée abusivement. Il n'y avait rien de finement gastronomique. Disons que ces repas étaient plutôt *gloutoniques* et traditionnellement composé de *fessikh* – poisson cru mariné dans la saumure –, de *mèche* – fromage de brebis conservé dans une marinade à l'odeur terriblement forte –, de *foul* et de *ta'mia* – plats nationaux égyptiens.

Mon plus beau souvenir de *Cham el Nessim* se situe à l'époque où nous habitions Héliopolis.

La veille, le jardinier avait égorgé un mouton dans le jardin. C'est un spectacle que je ne pourrais sûrement pas supporter aujourd'hui, mais qui, à ce moment-là, me semblait fort naturel et je me souviens y avoir assisté avec beaucoup de curiosité. Le mouton était destiné pour le méchoui du lendemain.

Déjà le matin, une table avait été dressée dans le jardin pour un petit-déjeuner à l'égyptienne, avec les *fessikh* etc... et des piles de *pain arabe* et des soupières pleines de petits oignons et d'oignons verts. Les grandes vedettes de ces petits-déjeuners étaient mon père et l'oncle Isaac.

la famille, l'école

Malgré leur promesse de rester *khafif, khafif* – le professeur Tournesol traduirait par *léger, léger* – ils rivalisaient entre eux à celui qui ingurgiterait la plus grande quantité de tous ces mets (pardon, ces aliments).

En dehors d'un appétit qu'ils avaient tous les deux solide, il y avait certainement la volonté d'amuser la famille qui les entourait, béate d'admiration devant leurs exploits.

À l'époque, bien manger, bien boire, étaient significatifs d'une bonne santé et d'une excellente force physique. Je me demande même aujourd'hui, si cela ne s'accompagnait pas de la promesse d'un comportement sexuel généreux.

Bref, ils engloutirent tant et si bien les pains arabes, les oignons, le fessikh et autres délicatesses, qu'à l'arrivée des invités, pour le méchoui de mouton, ils étaient affalés chacun d'eux dans un fauteuil, ronflant comme des locomotives... et certainement peu enclins à tenir les promesses d'ébats amoureux.

Les témoins du matin s'amusaient à raconter, avec force détails aux nouveaux arrivants leurs exploits boulimiques. C'était le *Cham el Nessim* !

L'école des frères Cette période héliopolitaine m'avait éloigné du Lycée français.

Une école religieuse se trouvait à quelques dizaines de mètres de la villa. Ma nature prétendument turbulente serait aux dires de mon oncle Edmond – qui avait fait ses classes chez les jésuites – bien mieux maîtrisée. Mes parents m'y inscrivirent. Catéchisme et autres enseignements religieux faisaient partie, bien entendu du programme. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de l'ancien et du nouveau testament.

Pour une famille juive bon teint, il est étonnant de voir combien d'enfants du côté maternel comme du côté paternel ont fréquenté les écoles religieuses catholiques : chez les Jésuites ou chez les bonnes sœurs italiennes.

Ma tante Marguerite avait d'ailleurs conservé tout un répertoire de chansons religieuses et aussi des chansons patriotiques, dont une qu'elle fredonnait très souvent et qui me revient aujourd'hui :

les vacances à alexandrie

*Dio te salve carra Italia
Nostra amore nostra joya
Marguerita di Savoya
Dio ti salve, salve il Re.*

Vous excuserez l'orthographe. Du côté paternel les trois filles de l'oncle Joseph avaient fait leurs études dans une école religieuse de la banlieue du Caire. Elles avaient conservé longtemps une longue amitié avec les bonnes sœurs.

Elles étaient constamment recrutées par les sœurs pour interpréter des scénettes à vocation religieuses à l'école. Il n'y avait qu'un seul exemplaire du texte. Il fallait donc copier la partition de chaque personnage en inscrivant comme repère la dernière phrase du précédent. Travail fastidieux auquel je participais.

Je me demande par quel miracle il n'y a pas eu de conversion dans la famille !

les vacances à alexandrie Pendant la période où la

Nona vivait, c'est-à-dire jusqu'en 1932, l'oncle Emile louait à Alexandrie une maison sur la plage, que nous occupions pendant toute la saison estivale. Le chauffeur venait souvent nous chercher dans sa grande limousine, avec strapontins, et nous emmenait au Casino San Stefano où l'oncle avait la direction des jeux.

C'était un énorme complexe, avec cinéma, théâtre, magasins et bien entendu les salles de jeux. Nous y allions pour voir les films de la semaine, ou pour prendre le thé.

Je me souviens que nous ne passions jamais aux Caisses.

Le chauffeur qui nous escortait disait simplement – lorsqu'il s'agissait d'un nouveau préposé – *c'est la mère de Monsieur Emile*. J'étais très fier de ce privilège.

Même au Caire, il en était de même dans les grands magasins.

Une des familles émigrée de Tunis, les Chemla, possédait les grands magasins *Chemla Frères* que l'on pourrait comparer, à l'échelle égyptienne, au Printemps ou aux Galeries Lafayette de Paris.



Roland

la famille, l'école



Debout : Bertot, Fernand, Jacques
Assis : Robert, René, Nelly

bien fraîche. À la sortie, après les échanges habituels de civilités, la Nona disait : *vous enverrez la facture au Bureau*. Et Bien entendu, comme d'habitude, répondait le Chemla frère. Et nous repartions dans la limousine. Il en a été ainsi jusqu'à l'âge de mes dix ans.



Soussou, Nelly et, en haut, Roger

Malgré l'importance de cette maison, l'un des frères Chemla se trouvait toujours à l'entrée de la porte principale.

À l'arrivée de la Nona ou de maman, le Chemla frère de service se précipitait pour accueillir ses *compatriotes*. On prenait des nouvelles des membres des deux familles, puis nous étions escortés par l'un des employés de la maison. Tabouret devant le comptoir pour ne pas fatiguer ces dames, café ou verre de limonade

Mais, revenons à nos vacances Alexandrine où nous séjournions pendant les trois mois de l'été, alors que les époux – peu habitués à l'époque à prendre leurs cinq semaines de vacances – continuaient à s'activer au Caire, dans leur clinique, la mine de cailloux ou la fabrique de tissage.

Nous les gosses, nous étions heureux de nous retrouver ensemble chaque matin sur la plage de Sporting, la plage *in* de l'époque, le Saint Trop' d'Égypte.

Nous avions une des plus belles cabines de la plage. Alors que les autres étaient en paille, la nôtre était

Les vacances à alexandrie

en bois, peinte en bleu avec une véranda sur le devant. Nous nous y relayions pour enfiler nos maillots – une pièce pour les hommes et avec jupette pour les dames – et ensuite nous égailler sur la plage.

Après la plage, il arrivait souvent à l'oncle Emile de prendre tous les gosses dans sa voiture et, alors qu'il roulait le long de la corniche, nous entonnions en chœur toutes les chansons de notre répertoire pendant que, d'une main, il marquait la mesure.

Nous passions devant un immeuble à l'architecture bizarre. Une sorte de rectangle qui s'élevait assez haut. Les plus petits côtés de ce rectangle étaient très étroits et ne comportaient qu'une fenêtre par étage. Lorsque nous arrivions à sa hauteur, tous les gosses criaient : *la maison fine fine !*

Longtemps, pour tous les cousins, le souvenir de ces belles vacances était lié à ce cri de ralliement : *la maison fine, fine !*

Le samedi soir, le *train des maris* nous amenait un ou deux ou les trois époux des sœurs. Ils passaient avec nous la journée du Dimanche et repartaient le soir.

C'est au cours de ces vacances estivales que m'était née la vocation théâtrale. Je réunissais les cousins et montais des spectacles en transformant en scénettes des histoires drôles.

Dans un coin de la grande véranda, nous tendions un drap en guise de rideau et nous présentions nos créations aux membres adultes de la famille et leurs amis.

Public *en or*, diraient les professionnels, qui manifestait bruyamment sa satisfaction et sa fierté.

Fleurette, lorsqu'elle nous rejoignait à Alexandrie pour quelques jours, nous servait de régisseur.



Jacques, Roger, Bertot, Roland



Nelly, Roger, Jacques

la famille, l'école

Fleurette Fleurette sortait d'un orphelinat de religieuses. Elle y avait été confiée par des membres de sa famille à la mort de ses parents.

Mon oncle, le docteur Haddad consacrait plusieurs heures par semaine à un dispensaire rattaché à l'Hôpital français, tenu justement par ces mêmes religieuses qui s'occupaient de l'orphelinat où avait été élevée Fleurette.

Lorsque celle-ci eut atteint ses seize ans, les bonnes sœurs cherchèrent à lui trouver un emploi. Et c'est ainsi qu'elles la confièrent au bon docteur dont le nom ne faisait pas du tout juif, mais syrien catholique.

Voici donc la jeune Fleurette fraîchement sortie de son couvent, installée assistante du docteur.

Elle s'aperçut bien vite que la bonne famille catholique était en fait composée de juifs bon teint. Au lieu de s'en confier aux bonnes sœurs, elle avait déduit que la main du seigneur l'y avait conduite pour se charger de notre conversion et... sauver nos âmes. Et de nous prêcher tout ce que les bonnes sœurs lui avaient appris ; et de nous chanter en s'accompagnant au piano, des cantiques et des cantiques....

Finalement, lasse de ne voir aucun résultat, elle renonça à cette mission la jugeant par trop difficile, mais se disant que, malgré tout, nous étions de braves gens et que le seigneur saurait en tenir compte le moment venu.

Le docteur avait un cabinet de consultations à son domicile, mais également un second cabinet dans un autre quartier du Caire.

C'est Fleurette qui s'occupait de ce second cabinet, faisait l'ouverture, le ménage, prenait les rendez-vous, recevait les patients. Au bout de quelques mois d'un dévouement total, elle fit partie intégrante de la famille. Elle participait aux réunions, assistait aux repas.

Le temps passant, ma tante finit par s'apercevoir que son docteur de mari consacrait de plus en plus de temps aux consultations à son second cabinet.

Parfois ces consultations se prolongeaient assez tard et étaient suivies par des visites à domicile où, disait-il, il devait se faire accompagner de son assistante.

Pendant les vacances estivales, son mari de docteur prenait de moins en moins le *train des maris*.

Mais malgré le doute qui l'habitait, ma tante ne voulait pas se résoudre à admettre la réalité.

La voyant dépérir, les frères et sœurs se décidèrent à intervenir.

Le Conseil de famille réunit, arriva à la conclusion qu'une intervention directe ne serait pas la bonne solution, pas plus d'ailleurs qu'un sermon à Fleurette qui jurait ses grands dieux qu'elle ne faisait rien de mal en se dévouant *platoniquement* à son bienfaiteur.

C'est l'oncle Emile qui trouva la solution. Il rechercha dans l'entourage de ses relations un brave homme catholique *bien pensant* sensible d'ailleurs au charme de Fleurette – qu'il avait entrevue à certaines occasions – sensible également à la petite somme rondelette dont on promettait de la doter.

Fleurette avait un frère aîné qu'elle ne voyait que très rarement. Il fut mis dans la confidence en lui faisant comprendre qu'une séparation avec le docteur devenait indispensable et que sa sœur aurait tout intérêt à être enfin casé convenablement, plutôt que d'être l'actrice, peut-être involontaire, d'un scandale... Et que diraient les bonnes sœurs à qui elle devait tout ?

Je ne sais par quel stratagème, on fit venir Fleurette à Alexandrie. Avec la participation active du frère, son prétendant lui a été présenté.

Sous la pression du frère et de tout l'entourage – peut-être aussi en comparant la jeunesse de ce fiancé au toubib vieillissant – Fleurette accepta ce mariage qui se fit rapidement et ils partirent ensemble pour une destination inconnue, du moins de moi.

Lorsque le docteur s'aperçut de la manœuvre familiale, il était trop tard. Mais je crois qu'il conserva longtemps une profonde blessure. C'était l'aventure de l'automne de sa vie !

la rue emad el dine La santé de la Nona n'allant pas très fort, nous quittions Héliopolis pour nous installer à nouveau au Caire, plus près des services médicaux dont elle aurait pu avoir besoin. Notre nouvel appartement était situé rue Emad El Dine. Rien à voir avec les deux villas, ni avec les appartements de la rue Maghrabi ou de la rue Madabegh. Il semblerait donc que les

la famille, l'école

revenus de ceux qui étaient en charge de l'entretien de la famille diminuaient.

Pour mon père, c'était la représentation de la maison de Whisky *Duff's*. Pas très fort.

L'oncle Edmond se débattait à la Halle aux fruits avec sa société *Fructidor* et les autres frères, maintenant chargés de famille, semblaient moins généreux dans leur participation aux frais de la Nona et à leur engagement initial envers mon père et ma mère. Mais, sans être la villa de mon enfance, l'appartement de la rue Emad El Dine, était néanmoins très confortable.

Un domestique s'occupait de faire les courses au marché et une bonne était chargée du ménage. Elle assistait aussi ma mère et la Nona (lorsque celle-ci le pouvait) pour la préparation des repas. Il faut dire que, même lorsque nous avions eu une nombreuse domesticité, avec chauffeur, cuisinière etc..., les repas étaient souvent préparés par nos mères, lorsqu'il s'agissait de plats traditionnels tunisiens tels le couscous, la *moulokhia* tunisienne (différente de l'égyptienne), la *osbana*, la *Daba haya*.

En face de notre immeuble, de l'autre côté de la rue, se trouvait le magasin de machines à coudre *Singer*. Au-dessus de l'entrée principale, à l'angle des rues *Emad el Dine* et *Maghrabi*, était installée une immense horloge à trois faces.

Le rythme de notre programme journalier était réglé par l'heure indiquée à cette horloge que nous signalait régulièrement la Nona, dont la seule distraction, maintenant, était de regarder à sa fenêtre les mouvements de la rue et la ronde des heures.

Le Vendredi après midi, la nona se déplaçait jusqu'à la porte de l'escalier de service où, installée sur une chaise, elle *recevait* les pauvres de *Haret el Yahoud*, le quartier juif.

Selon les cas, elle donnait une piastre ou cinq piastres. Elle distribuait aussi de la nourriture.

C'est intentionnellement que le jeudi et le vendredi, nous cuisinions plus qu'il n'en fallait afin qu'il en restât pour les *pauvres*.

C'est dans cet appartement de la rue *Emad el Dine* que la Nona s'éteignit.

Les fiançailles de l'oncle Edmond

L'oncle Edmond vivait avec nous à la rue Emad El Dine. Il avait pris en charge mon éducation sociale et celle de ma sœur, encore toute petite. Il surveillait la manière dont nous nous tenions à table, comment nous nous servions de la fourchette et du couteau. Il nous apprenait à les employer pour découper un pigeon ou pour peler une pomme ou une orange.

Nous avions pour lui beaucoup de respect et d'admiration. Pour notre père, de l'affection.

Lui c'était le bon vivant. Il vivait au quotidien, avec les joies ou les soucis que la journée comportait. *Tomorrow is another day* disait-il pour nous rappeler son érudition en anglais.

De l'autre côté de la rue, dans l'immeuble mitoyen à celui de Singer, habitait le Dr. Rose Liberman, celle qui mit au monde tous les enfants de la famille, et à un autre étage, un dentiste du nom de Assa. Je me souviens encore d'un immense panneau, installé sur la façade de l'immeuble, avec l'inscription *Assa dentiste*.

Assa était un grand ami de mon oncle. Il était veuf ou divorcé, je ne me souviens pas exactement. Toujours est-il qu'il lui arrivait, en compagnie de mon oncle, d'inviter chez lui quelques jeunes personnes avec qui ils passaient la soirée ... et même une partie de la nuit. Mais jamais toute la nuit, car ma mère Emma veillait à la santé morale et physique de son jeune frère.

Cela pourrait vous étonner que je sois au courant des soirées galantes de chez Assa. L'explication est que nous habitons au quatrième et Assa, de l'autre côté de la rue, au premier, ce qui fait que nous avons une vue plongeante sur les baies du balcon de sa salle à manger et, malgré les rideaux tirés, nous pouvions suivre, en ombres chinoises, quelques-unes de leurs évolutions qui ne laissaient aucun doute sur ce qui devait se passer ultérieurement dans les chambres.

Ma mère qui surveillait de près tout cela, a fini par réunir le conseil de famille pour que soit trouvé épouse à son jeune frère afin de mettre un terme à cette vie de *débauche*. On se mit à la recherche d'une jeune fille de *bonne famille*, juive bien entendu et... fortunée. Le sort et la dot désignèrent la fille en question.

la famille, l'école

À la vue de cette jeune promise, j'avais pensé que la dot devait être drôlement importante ! Et quelle coïncidence, cette demoiselle répondait justement au prénom prédestiné de *Fortunée*, Fortunée Bigiot.

Les expériences commerciales de l'oncle n'avaient pas toujours été heureuses. Une incompatibilité de caractère avec ses frères avait fait échouer toutes tentatives de collaboration à leurs affaires.

Ensuite, ce fut la création d'un bureau d'importation de produits italiens en association avec un sien ami italien. Cette tentative échoua. Alors, avec le même italien et la contribution financière de ses frères, ce fut la création de *Fructidor*, une société d'importation de produits fruitiers de luxe en hors saison.

Je me souviens même que *Fructidor* avait dressé le buffet de fruits lors de la grande réception donnée par le roi Fouad à l'occasion de la visite en Egypte du roi Victor-Emmanuel d'Italie.

Certains fruits étaient arrivés par avion, moyen jamais utilisé à l'époque pour ce genre de transport.

Pendant des semaines, nous avons mangé à la maison, les reliquats de cette commande spéciale.

La famille avait pensé qu'une dot confortable pouvait permettre d'étendre les activités et, peut-être, éteindre une partie des dettes de l'oncle. D'où le choix de Fortunée, la bien prénommée.

Intervention de mon père pour négocier les conditions financières ; accord conclu ; envoi à la promise d'une bonbonnière comme cela se faisait à l'époque pour ratifier un accord. Donc bonbonnière énorme... à la mesure de la dot, et puis belle cérémonie chez la fiancée avec remise de la bague de fiançailles.

Petit incident que j'ai encore en mémoire. Mon père ne voulait pas s'y rendre, car il ne possédait pas d'habit noir. Il estimait, après toutes les démarches entreprises pour la conclusion de ces fiançailles, que cet habit devait lui être offert par le fiancé ou ses frères. Je ne sais comment ni par qui il a eu ce costume, mais il s'est finalement rendu à la cérémonie.

Hélas, quelques jours plus tard, les fiançailles étaient rompues. Tout me porte à croire que mon oncle n'avait pu se résoudre à être condamné tout au long de sa vie à la vue de cette fille *Fortunée*, fut-elle couverte de billets de banque. Toujours est-il

que je vis un jour, un délégué de la famille de la fiancée arriver avec un paquet contenant la bague de fiançailles et cette immense bonbonnière encore remplie de dragées, que nous avons mis des semaines à manger et à offrir aux membres de la famille de passage.

la maccabi Ici me vient à l'esprit un paragraphe de l'autobiographie de Françoise Giroud, *Si je mens*, que je cite en introduction de ce livre :

*Tant de morts dans la mémoire dont on ne pourra bientôt même plus parler avec des vivants puisqu'ils ne les ont pas connus, tant d'émotions, d'espoirs, de souvenirs, de pleurs, de joies évanouis et désormais incommunicables.
Et puis cette impression que chacun des disparus a emporté votre propre enfance, votre propre jeunesse, qu'aussi longtemps qu'ils étaient là, parce que quelqu'un avait en soi l'image de ce que vous aviez été, elle vivait quelque part...*

Et l'image de cette enfance, je l'ai retrouvée, au hasard des rencontres sur les Champs-Élysées, en allant en visite chez ma sœur en Israël, en vacances en Italie, à l'occasion d'un article dans un journal....

En Israël, c'étaient les retrouvailles avec Isy Busnach qui ont ravivé toute la période *Maccabi* !

C'est à l'âge de onze ans que je m'y étais inscrit comme scout. Isy Busnach, de quelques années plus âgé que moi, y régnait comme chef de troupe.

La *Maccabi* était située à *Ataba*, un quartier du Caire à la frontière des rues bourgeoises et des rues populaires. Elle occupait un vaste terrain bordé de baraquements en bois comprenant une grande salle de réunion avec une petite scène et de petites pièces attribuées à chacune des patrouilles composant les trois troupes de scouts de *Maccabi Ataba*.

Des salles de sport et des vestiaires étaient destinées à la *Maccabi-sport* section indépendante des *Maccabi-Scout*, encore qu'il y avait une certaine articulation entre les deux disciplines

la famille, l'école



Maccabi, 1934

puisque de nombreux scouts s'adonnaient également à divers sports, tels la boxe et la lutte gréco-romaine.

Maccabi-sport s'était illustré par un champion d'Égypte de boxe, Sam Cohen que nous appelions *Samico*. J'ai moi-même, quelques années après mon entrée chez les

scouts, pratiqué avec un certain succès la lutte gréco-romaine.

Il y avait une seconde Maccabi à Daher, quartier extra-muros du Caire, spécialisée dans le Basket, sport dans lequel elle a détenu le titre de championne d'Égypte pendant de longues années.

Je me rendais deux fois par semaine à la Maccabi. C'est là que je me liais d'amitié avec de nombreux camarades qui étaient également des condisciples au lycée.

Avec certains d'entre eux, nous revenions de la Maccabi à nos domiciles en empruntant la rue *Clot Bey*, la rue des bordels. Ce n'était sûrement pas le chemin le plus court !

Nous nous plaisions à voir les filles, assises au bord de leur porte. Elles regardaient ces gamins passer, amusées par l'émotion qu'elles nous causaient. Un jour, nous avons poussé le courage jusqu'à pénétrer dans l'un des bars et commander un vermouth. Et puis, ce premier pas accompli, nous nous enhardîmes un jour à nous diriger vers l'une de ces demoiselles pour faire plus intimement connaissance.

C'était notre première expérience. Nous y sommes retournés souvent par la suite, mais toujours ensemble, pour nous donner du courage. À cette époque, nos parents pensaient que la Maccabi prenait vraiment beaucoup de notre temps...

Indépendamment de l'opportunité qu'elle m'avait donnée pour mon initiation à la pratique sexuelle, je dois à la Maccabi une certaine pensée et un comportement *scout* dont je suis encore imprégné. Je suis particulièrement irrité, lorsque dans les films, je vois les scouts dépeints d'une façon caricaturale, avec un chef ridicule, ayant l'air d'avoir grandi trop vite ou de ne pas avoir voulu vieillir.

Le lycée de la rue hawaiati

Je pense que l'extension de cette pratique aurait donné une saine mentalité à tous ces gamins qui traînent dans les quartiers des banlieues.

Le lycée de la rue hawaiati Le lycée français du Caire avait emménagé dans de nouveaux bâtiments à la rue Hawayati. C'est là que j'ai fait mes classes à partir de la septième, c'est-à-dire l'année du certificat d'études, que je passais d'ailleurs de justesse. Il m'avait fallu un bon paquet de chance, car à dire vrai, je ne faisais pas grand-chose. Mais l'essentiel avait été de l'avoir. Notre professeur de dessin s'appelait Stoloff. L'un de ses fils a fait par la suite, une belle carrière de producteur à Hollywood. L'heure de dessin se situait à la fin de la journée scolaire.

À la sortie, on trouvait devant la porte des tricycles de marchands de glaces, des vendeurs de bonbons, de cacahuètes enrobées de sucre caramélisé et autres friandises. Les sticks (bâtonnets) de glaces *Groppi* étaient les plus appréciés, et c'était souvent la première gâterie que les élèves se payaient...

Un autre personnage merveilleux de cette époque était le professeur d'arabe Monsieur El Etre.

Comme je le dis par ailleurs, à l'époque l'étude de la langue arabe présentait très peu d'intérêt. Les professeurs, eux-mêmes, qui nous l'enseignaient n'étaient pas convaincus de leur mission.

Aussi, l'heure d'arabe était pour nous, sinon l'occasion de chahut, car nous craignions l'arrivée du surveillant général, du moins la possibilité de faire quelques bonnes blagues.

Ce pauvre El Etre était myope comme une taupe. Nous avons ainsi la possibilité de quitter la classe en faisant répondre *présent* à l'appel de notre nom par un autre camarade. Mais ce manège nous a quelques fois valu des heures de retenue pour bavardage en classe ... alors que nous en étions absents. C'était le revers de la médaille.

Miss Volkonsky, princesse russe épargnée par la révolution et réfugiée en Egypte était notre professeur



Le Lycée

la famille, l'école

d'anglais. Elle avait une perruque rousse, bien fixée à la tête par un ruban qui lui enserrait le front. Que de fois avons-nous été tentés d'arracher, *par mégarde* ce ruban pour voir tomber la perruque ! Sa mâchoire supérieure dotée d'une dentition proéminente la faisait ressembler à un lapin. Je me souviens encore du premier poème qu'elle nous avait enseigné : *Twinkle, twinkle little star, how I wonder what you are, etc....*

Lorsque nous faisons trop de chahut, elle appelait à son secours le surveillant général, Monsieur Staresky, autre personnage de la noblesse déchue. Celui-ci à l'occasion nous gratifiait d'un beau billet de consigne, deux heures de retenue qui nous faisaient revenir le jeudi suivant au Lycée sous la surveillance de *Monsieur David*.

Ah, ce Monsieur David, quel personnage ! *Taisez-vous, toi !* nous criait-il lorsque nous faisons du chahut pendant les heures de retenue sous sa surveillance. Nous prenions un malin plaisir à nous payer sa tête. Nous avions la possibilité, soit de faire des *lignes* (vous me ferez cent lignes !), soit de conjuguer des verbes sur tous les temps, soit, lorsque le surveillant nous le permettait, de faire les devoirs que nous devons rendre les jours suivants.

Nous interrogeons constamment ce monsieur David qui n'avait pas dû aller très loin dans sa scolarité, sur les devoirs que nous avons à faire et lui demandions de nous expliquer au tableau tel problème d'algèbre ou telle analyse logique ou grammaticale.

Et ce brave David qui n'osait pas avouer son ignorance tentait de nous amener au CQFD d'un problème pendant que tous les élèves en retenue (et vous vous doutez, que je n'étais pas parmi les plus sages de l'école) feignaient de rectifier à qui mieux mieux, du fond de la classe, toutes les erreurs qu'il commettait tout en l'entraînant vers de nouvelles erreurs.

Pendant les heures de classe, la mauvaise tenue, le bavardage, n'étaient pas toujours sanctionnés par des heures de retenue. Quelquefois la sanction se traduisait par un certain nombre de *verbes* à écrire à tous les temps et à rapporter le lendemain. *Vous me conjuguez cinq verbes pour demain !*

Un condisciple du nom de Illel Schwartz avait un jour trouvé l'astuce de raccourcir la punition en conjuguant le verbe pleuvoir.

la phalène Autre souvenir, ce papetier arménien du coin de la rue Hawaiati à l'enseigne *La Phalène*. Il nous gratifiait d'un bonbon pour chaque achat effectué dans son magasin.

Ce brave Monsieur *La phalène* (nous l'appelions par le nom de son enseigne) a été un jour victime d'une affaire incroyable. Il avait acheté un lot de livres de classe usagés qu'il exposait dans un bac devant son magasin et qu'il offrait en solde à une ou deux piastres pièce. Peu cultivé, il n'avait même pas trié ces livres, se disant que les élèves intéressés le feraient eux-mêmes.

Or, il s'est trouvé dans ce lot un livre très peu destiné à l'usage scolaire et contenant des photos de jolies dames dévoilées.

Le premier jeune acquéreur de ces livres en solde, négligeant les traités d'algèbre ou autres, se précipita sur cette aubaine l'emporta à la maison où il fut découvert par les parents.

Plainte fut déposée à l'encontre du papetier pour vente à de jeunes élèves de livres licencieux.

Monsieur *La Phalène* fut emmené menottes aux poings. Il fit appel comme témoins de moralité à tous les élèves qu'il servait ainsi qu'à leurs parents qui n'avaient rien à lui reprocher. Ce n'est qu'au bout de quelques semaines et après avoir prouvé sa bonne foi qu'il put enfin redistribuer des bonbons à ses jeunes acheteurs.

issaievitch Le quartier général de nombreux élèves de notre classe était le restaurant glacier Issaievitch de Midan El Tahrir, (le rond point de la Libération) situé non loin du Lycée, et où se trouvait en face le Mogamaa, c'est-à-dire le centre administratif et de l'autre côté, au fond de la place, le fameux Musée égyptien.

En fait de restaurant, les frères Issaievitch – des Yougoslaves fraîchement immigrés en Egypte – servaient principalement du foul et des tamias, ces deux mets populaires qui composaient essentiellement le repas du travailleur égyptien.

Le *foul* est composé de fèves brunes cuites à l'étouffée dans de l'eau salée



Le café Issaievitch, rond-point Ismailieh.

la famille, l'école



Le foul medames

lentement et longuement – pendant toute une nuit – dans des récipients de terre cuite. On mettait également dans ce même récipient des œufs destinés le lendemain à accompagner le plat de *foul* pour ceux qui le souhaitaient et... en avaient les moyens. Cette lente cuisson dans l'eau du foul leur donnait une coloration marron.

Le second plat populaire la *ta'mia* (que les alexandrins appellent *falafel*) est également fait à base de fèves, mais sèches

et finement pilées, mélangées à du persil, des aromates et de l'eau.

On en composait des boulettes que l'on plongeait dans la friture au fur et à mesure de la demande.

Foul et *falafel* étaient servis à table toujours accompagnés d'une salade de tomates, laitues et oignons, d'un plat de *torchis* (pickles pour l'Europe) et de la *téhina*, pâte de graines de sésames préparée en mayonnaise avec de l'ail et du vinaigre (en somme l'aïoli égyptien).

Les plus nantis s'attablaient et passaient commande pour ce repas qui coûtait – si mes souvenirs sont bons – deux ou trois piastres.

Les autres se contentaient d'un sandwich de foul servi dans la moitié d'un pain arabe *eich baladi* : une piastre.

Nous les élèves, allions chez Issaievitch pour déguster un riz au lait cuit au four à la croûte toute caramélisée et qui faisait notre délice.

Nous y allions aussi pour commenter les dernières blagues faites aux professeurs et aux surveillants, particulièrement à ce brave Monsieur David.

Quoique dans le même bâtiment, le Lycée des filles était séparé de celui des garçons. Et pour éviter les rencontres, l'heure de sortie des filles était retardée d'une demi-heure de celle des garçons. Une demi-heure passée chez Issaévitch permettait à certains d'entre nous d'attendre la sortie des filles. Alors ceux qui possédaient une bicyclette tournaient un peu autour, sans méchanceté, ni provocation, simplement comme ça pour voir de plus

près les filles lorsque nous le pouvions, car beaucoup d'entre elles étaient attendues à la sortie par la maman, la bonne ou le chauffeur.

Nous étions ainsi amoureux de l'une ou de l'autre, de préférence les plus jolies sans, bien entendu, oser le leur dire. Ayant quelques qualités vocales, j'avais un jour poussé la témérité jusqu'à me poster sous la fenêtre de la classe de la fille objet de mes convoitises et de chanter à tue-tête la sérénade de Shubert : *Je suis là, sous ta fenêtre, palpitant d'espoir....*

Mais hélas au lieu de voir apparaître le visage de ma dulcinée, c'est celui de Miss Volkonsky, notre prof. d'anglais, qui surgit en m'intimant l'ordre de m'en aller de suite. Le lendemain, je fus convoqué chez le surveillant général, Mr. de Commène, qui me gratifiât d'une bonne quantité d'heures de retenue !

Issaevitch était également, en début d'année, le lieu où s'effectuait la vente des livres scolaires de l'année précédente.

Les plus malins en avaient fait un commerce en rachetant tout en début d'année en bloc les livres de plusieurs de leurs condisciples et ensuite quelques jours plus tard – attablés chez Issaévitch – de les revendre au détail.

Longtemps, longtemps après que de nombreux événements aient eu lieu, je me suis retrouvé à nouveau chez Issaévitch au petit matin, à l'heure de l'ouverture, entouré des musiciens et artistes de l'Auberge des Pyramides, dont j'ai été le directeur artistique, pour un petit-déjeuner de *foul*.

Quel foisonnement de souvenirs de ces années passées au Lycée français de la rue Hawaiati !

Un jour, alors que j'étais installé à Paris depuis près de trente ans, une secrétaire m'annonce Monsieur l'Ambassadeur Audebert au bout du fil. Je prends la ligne pour entendre mon interlocuteur me rappeler qu'il avait été mon condisciple au Lycée, Pierre Audebert.

Je ne l'avais pas revu depuis un demi-siècle !

A la sortie des classes, il venait quelques fois à la maison (nous habitions dans la même rue Hawaiati) où ma mère nous servait le chocolat chaud et les petits gâteaux tunisiens dont il raffolait. Il avait fait sa carrière dans la diplomatie et venait de prendre sa

la famille, l'école

retraite. Ses missions diverses lui avaient fait visiter de nombreux pays. Il avait eu ainsi l'occasion de rencontrer ici et là, d'anciens condisciples qui s'étaient égayés autour du bassin méditerranéen et en Europe.

Te souviens-tu, me dit-il, de Feldman ? Et bien il est général dans l'armée Israélienne !

Et Canakis ? Préfet à Chypre, et Zaki et Teddy Naggar? banquiers à Paris. Et Claude Hussein ? Ministre de l'Education nationale en Egypte. Et Boutros Ghali ? Secrétaire Général de l'ONU !

Belle promotion que celle de notre classe !

Dans une même classe, quelle mosaïque de nationalités avons-nous eue ! La xénophobie renaissante, ravivée par la guerre avec Israël et finalement la guerre de Suez en 56, avaient, hélas, eu raison de notre amour pour l'Egypte, et chacun s'en était allé vers le pays de ses origines ou vers le pays qui a bien voulu l'accueillir.

Le théâtre Vers mes quinze ans, ma vocation théâtrale se confirmait de plus en plus.

Ce fût d'abord au sein de l'UJJ – Union des Jeunes Juives. C'était une sorte de Maison des Jeunes et de la Culture où un certain Mazuel régnait en maître sur les activités théâtrales.

Embrassons-nous Folleville, L'anglais tel qu'on le parle... faisaient partie du répertoire que nous présentions chaque semaine à un public qui nous était acquis par avance.

L'UJJ se trouvait rue Fouad en face du *Dopolavoro* cette institution sociale créée par Mussolini pour la jeunesse italienne. Pas encore d'antisémitisme à l'époque. Et de nombreux juifs italiens s'y étaient inscrits car leurs installations étaient nettement plus importantes que celles de l'UJJ. Pour les rivaliser, nous n'avions que nos initiatives diverses dont justement le Théâtre.

La Comédie française se produisait régulièrement au Caire. Et à chaque saison les vedettes étaient invitées à l'UJJ au cours d'une soirée en leur honneur.

Quelques années plus tard, dans le cadre des activités scolaires, avec quelques camarades et le concours de leurs sœurs, nous montions des spectacles que nous présentions dans la salle des fêtes du Lycée qui comportait une scène de théâtre très bien aménagée.

Notre plaisir de faire du théâtre se doublait de celui de nous trouver en compagnie de la jolie Samiha, Samiha Naili la fille dont tous les garçons étaient amoureux.

Chacun à notre tour, nous avons essayé de lui faire discrètement la cour. Je dis *discrètement* car le frère Gamil était un copain et il n'était pas de bon ton à l'époque, de faire la cour à la sœur d'un ami si l'on n'avait pas d'intentions matrimoniales.

J'avais, un certain temps – très court d'ailleurs – pris des leçons de sténo pour noter plus rapidement les cours. Et Samiha à qui j'en avais parlé m'avait dit s'y intéresser. Je lui proposais de l'initier à cette discipline.

Et c'est ainsi qu'elle était venue plusieurs fois à la maison où dans la pièce qui me servait de bureau, je lui enseignais les ronds, les bâtons courbés et droits alors que, sous la table, une de mes mains s'égarait entre ses cuisses pendant de longs moments. De sa part, pas de résistance, mais pas de commentaires non plus. La leçon terminée, elle s'en retournait chez elle, non sans m'avoir remercié. Je me suis longtemps demandé si ses remerciements concernaient la leçon de sténo ... ou ce qui s'était passé sous ses jupes.

Nous n'avons jamais parlé de ces leçons très particulières. Et l'un comme l'autre, même lorsque nous nous étions trouvés seuls, n'avons jamais évoqué ces moments et nous nous sommes comportés comme s'ils n'avaient jamais eu lieu, bien que les séances se soient renouvelées assez fréquemment...

Avec son frère Gamil, nous avons eu de longues et multiples aventures scolaires, théâtrales et aussi sociales. L'une d'elles assez cocasse avait failli tourner au vinaigre.

Cela se passait bien après les années scolaires, en 48-49, au moment où une grande tension régnait entre Israël et l'Égypte en raison de la création de l'état d'Israël. De nombreuses manifestations se déroulaient dans les rues avec des slogans antisémites et anti-européens.

Quittant le drugstore *A l'Américaine*, notre lieu de rassemblement où, comme à l'accoutumé nous refaisons le monde, je rentrais à la maison en empruntant la rue Soliman Pacha en sa compagnie. Je signale que Gamil bien qu'Égyptien musulman, avait la peau blanche et les cheveux clairs. Cela s'explique par l'origine turque

la famille, l'école



A l'Américaine, rue Soliman Pacha

de sa famille paternelle alliée à la monarchie de l'époque et sa maman française.

A mi-chemin, nous nous sommes séparés, lui empruntant un autre itinéraire pour regagner son domicile. Et voilà qu'à quelques dizaines de mètres, il fut pris à partie par une bande de manifestants le traitant de sale juif, de traître aux

Égyptiens, etc...

Je courus à son secours et oh, ironie, c'est grâce au juif au teint mat et aux cheveux bruns que j'étais, qu'il fût sauvé ! Je m'adressais aux manifestants dans un arabe que j'espérais le plus populaire possible et leur ai dit: *ne lui faites pas de mal, c'est un ami, il est pour notre cause.*

Les cris de haine se transformèrent en applaudissements. Mais il nous avait fallu prendre part au défilé et c'est à grand peine que nous réussîmes à nous en dégager quelques centaines de mètres plus loin.

Autre souvenir de mes activités artistiques : le cinéma. Je peux dire avoir été mêlé à la naissance du cinéma égyptien ou tout du moins à ses premiers balbutiements, aux environs des années 35-36. Le grand producteur de l'époque était un certain Togo Mizrahi.

Un vieux hangar avait été transformé en Studio et certaines scènes extérieures étaient tournées sur la terrasse de sa villa.



Mohamed Abdelwahab

Il avait été lancé par le succès d'un de ses premiers films *Al Warda El Baida* (la rose blanche) dont la vedette était un célèbre chanteur égyptien de l'époque du nom de Abdel Wahab.

À l'instar des films français ou américains de l'époque, il était de rigueur d'inclure dans les films certaines séquences de fêtes ou de soirées d'anniversaires et autres où les protagonistes étaient obligatoirement en tenues de soirées.

Si pour les principaux interprètes ceci ne posait pas de problèmes, il n'en était pas de même pour les artistes de complément. Pour la figuration en tenue locale (galabieh) ou pour les vêtements à l'européenne, il y avait foultitude de candidatures pour des cachets dérisoires.

Mais pour les smokings ou les robes du soir, cela en était tout autrement, car Togo Mizrahi était très regardant sur les budgets, les films étant uniquement financé par ses propres deniers (à l'époque, point de subvention ou de fonds de cinéma).

Un beau-frère de Togo, qui avait connaissance de mes activités théâtrales, me demanda si je ne connaissais pas des jeunes gens et des jeunes filles possédant une telle garde-robe et qui seraient disposés à prendre part au tournage d'un film.

C'est peut-être à ce moment que ma vocation d'impresario commença ! Bien entendu de telles tenues existaient chez tous les jeunes des différentes communautés européennes.

Par le système du téléphone arabe, je fis savoir que Togo Mizrahi offrait à tous les jeunes disposant d'une tenue de soirée de participer au tournage de son film... Un point de rencontre était fixé où un car les attendrait pour les mener au studio.

Et en plus de cette excursion *amusante* et *instructive*, chacun recevait une indemnité de 10 piastres. J'en réclamaï, bien entendu, un peu plus à Togo pour mes *frais d'intervention*.

Et ainsi, pendant plusieurs saisons - et à l'occasion de chaque nouveau film - je pus arrondir mon budget alors que justement commençait pour ma famille la période des vaches maigres.



Togo Mizrahi

les **V**aches **M**aignes

les années 35-40

Les années 35-40 ont été celles des vaches maigres. La grand-mère décédée, les oncles mariés, nous habitons désormais seuls. Mon père, pour la première fois depuis son mariage, avait charge complète et entière de sa famille et cela coïncidait avec la période de revers professionnels successifs.

La représentation de marques de whiskies, puis celle de tissus pour hommes *made in England*, ensuite celle de *savons de Marseille* donnait lieu à une succession d'établissement de bureaux d'import-export dont les durées étaient éphémères.

D'année en année, nous emménagions dans des appartements aux loyers chaque fois moins coûteux, mais toujours dans la périphérie du Lycée français *pour que le petit ne soit pas loin de son école*.

C'était rue Khédivé Ismail, puis rue Hawaiati (la rue du Lycée) puis rue Emir Kadadar.

Nous vivions – osons le mot – pauvrement. Mais, je ne pense pas en avoir réellement souffert. D'abord parce que les *restes* des périodes fastes nous permettaient de disposer de ce qui était nécessaire pour ne pas ressentir réellement cette situation et puis, ma



Emma, Mathilde

mère, avec un talent hors pair, savait nous préparer des repas avec presque rien.

Il y avait aussi cette merveilleuse solidarité du *clan* qui faisait de l'entraide, non pas un devoir, mais tout simplement une attitude normale.

C'est surtout avec la famille de la tante Mathilde que nous nous sentions le plus proche. D'abord parce

que cela l'était géographiquement puisqu'elle habitait à quelques pas de chez nous, ensuite parce que nous avons vécu pas mal d'événements ensemble qui nous rapprochaient et surtout, surtout parce que la tante Mathilde était une femme foncièrement bonne, simple, sans malice et qui témoignait de beaucoup d'affection à l'égard de sa sœur aînée, ma mère.

Chez les uns et les autres il y avait en permanence portes et tables ouvertes.

À propos de tables, je me souviens des fêtes de la Pâque juive qui à cette époque se célébraient chez la tante Mathilde.

L'oncle Isaac était le seul officiant de service capable de lire en hébreu. Il y avait tout le cérémonial de l'herbe amère, et du pain azyme enroulé dans une serviette que l'on se passait d'épaule en épaule, et de l'œuf dur que les célibataires devaient manger cachés dans le recoin d'une porte.

Lorsque ma tante s'inquiétait des lenteurs des prières qui risquaient de faire brûler les mets qui étaient sur le feu, l'oncle Isaac profitait de l'ignorance des autres convives pour sauter plusieurs versés afin d'accélérer le mouvement.

Le repas était traditionnellement composé de *koubéba* de riz, de jarrets de veau au safran, de la *daba-haya* (sorte de gâteau d'œufs, de cervelle et de viande hachée cuit au bain marie – spécialité tunisienne).

Le cousin René après un arrosage copieux au vin rouge (kasher pour l'occasion) glissait sous la table pour nous réciter des vers de Omar Khayam. Les gosses de l'époque l'y suivaient, alors que les adultes continuaient leurs conversations autour de la table.

mon entrée dans la vie active

Quelle qu'aient été la variété des plats ou l'abondance des mets, mon oncle lui – Pâque ou jour normal – devait compléter son repas par une assiettée de riz blanc qu'il appelait le *Askari*, le gendarme. Allez savoir pourquoi.

Il allait ensuite s'étendre sur un canapé qui se trouvait dans un coin de la salle à manger et, tout en faisant semblant de suivre la conversation, s'abandonnait à un long sommeil digestif que les gamins ne manquaient pas de troubler en le chatouillant avec une plume pour lui faire croire qu'il s'agissait de mouches.

Il faisait semblant d'y croire, puis lassé, nous lançait un *eskot ya legno* interjection bilingue sans signification aucune, puisque *eskot* signifie en arabe *tais-toi* et *legno* veut dire en italien *planche de bois*.

mon entrée dans la vie active U n j o u r,

alors que nous habitons à la rue Emir Kadadar, au rez-de-chaussée, je vis arriver mon père dans une voiture à cheval. Le cocher me fit signe par la fenêtre de descendre l'aider.

Mon père avait eu une attaque d'hémiplégie en pleine rue. Il avait quand même réussi à hélér un cocher et à se faire conduire jusqu'à la maison.

Hospitalisation, soins et tout ce qui s'ensuit aggravèrent encore davantage notre situation. Il me fallut arrêter mes études pour subvenir aux besoins de la famille. Se succédèrent alors une série d'emplois aussi divers qu'éphémères.

Le premier était chez un importateur de papier du nom de Joseph Cohen. À l'époque, point de fax, de télex et le téléphone international était fort coûteux. Aussi, l'usage était de transmettre les commandes par télégramme mais en utilisant des codes permettant de condenser en quelques mots la totalité d'un texte.

Ainsi un certain nombre de caractères par mot (huit était le maximum autorisé par le Bureau des télégrammes) pouvait donner un grand nombre d'informations, comme, par exemple : je passe commande de X rames de papier de telle qualité, de tel poids, prière confirmer et indiquer date de livraison. On indiquait aussi le mode de transport, le prix etc...

les années 35-40

J'avais la charge de rédiger en code les télégrammes de commandes à l'adresse des fabricants européens.

Ensuite la commande était confirmée par courrier *avion* et comme l'avion était peu fiable au dire de *Cojos* (c'est ainsi que nous appelions Joseph Cohen, du nom de son adresse télégraphique), copie de la lettre était envoyée par courrier maritime.

Mon séjour chez Cojos dura quelques mois à peine, ensuite, mon oncle Isaac me prit dans son usine de tissage qui se trouvait en plein quartier arabe.

C'était un grand hangar, avec des métiers en bois actionnés avec les bras et les pieds. Les ouvriers travaillaient à la pièce, je dirais plutôt au mètre. À la fin de la journée, mon travail consistait à mesurer le nombre de mètres de tissus fabriqués par chaque ouvrier et de le payer en conséquence.

Mais il fallait également surveiller la qualité de la fabrication. Le tissu devait comporter un certain nombre de *points* par centimètre carré. Et cela se faisait à l'aide d'une loupe spéciale.

C'est dans cette usine que je me suis approché pour la première fois de l'homme du peuple égyptien.

Entendons-nous. A la maison, au bureau, nous avons des domestiques qui étaient des gens du peuple, il y en avait également dans les restaurants ou les magasins où nous nous servions. Mais ceux-ci étaient passés par un certain *polissage* du fait de leur fréquentation avec les *khawagates* (les Européens) ou avec la gentry égyptienne. Mais là à l'usine c'était l'homme du peuple à l'état brut, le fellah (le paysan) qui de son village natal avait débarqué directement à l'usine pour assurer quelques aliments à sa famille.

Les valeurs étaient toutes autres : une piastre représentait un repas pour toute sa famille qui souvent s'était contentée d'un pain et d'un oignon pour se nourrir. *Eich ou bassal* disaient-ils.



Metier à bras

Maintenant le midi, ils attendaient le passage du vendeur ambulant qui arrivait, un large plateau d'osier sur la tête à la porte de l'usine en criant *Ya gaber* (j'ignore la traduction) pour annoncer sa présence. Il installait son plateau

le cabinet de maître zaradel

sur une sorte de trépied et débballait la nourriture constituée uniquement d'une tête de mouton bouillie qu'il découpait et farcisait des morceaux dans un demi-pain arabe (*eich baladi*) agrémenté d'un peu de torchi (marinade de légumes divers)

L'ouvrier allait ensuite se désaltérer en prenant l'une des gargoulettes d'eau alignées contre le mur de l'usine à l'ombre pour en conserver la fraîcheur le plus possible.

Ceux qui avaient un peu plus de moyens attendaient le passage du vendeur de *kharoub* contenu dans une vaste bonbonne en verre tenue en bandoulière sur le ventre et contenant ce sirop très sucré où nageaient des glaçons. Son arrivée était annoncée par un tintement de cymbales de cuivre.

Je m'étais pris d'une réelle affection pour ces hommes simples et toujours heureux malgré la précarité de leur situation.

Tout cela était passionnant, mais mon travail à l'usine ne correspondait pas exactement à mon tempérament.

Conscient de ceci, mon oncle me présenta à un avocat de ses amis, Maître Zaradel, chez qui je fus engagé pour parachever une éducation qui cherchait encore son orientation.

Le cabinet de maître zaradel L'avocat Zaradel,

inscrit aux Tribunaux Mixtes s'était spécialisé dans un travail de "sous-traitance". Il recueillait les jurisprudences, les traitait, les classait par catégories, inscrivait les plus importants passages des attendus sur des fiches qu'il rangeait dans d'énormes casiers qui occupaient toute une pièce du Bureau.

Il fournissait à ses confrères toute la documentation dont ils avaient besoin pour la rédaction des conclusions des affaires qu'ils traitaient.

Nous étions deux à taper à la machine sur les fiches les passages des attendus des jugements qui nous étaient indiqués par Maître Zaradel et, ensuite à effectuer un triple classement par catégorie : pénal, commercial, civil. Nous devons également établir un référencier nous permettant de nous retrouver facilement dans le rapprochement des cas similaires à ceux traités par les avocats demandeurs.

la famille, l'école

J'ai dit que nous étions deux à effectuer ce travail ; la seconde personne était une jeune fille se prénommant Pauline. C'était une blondinette, assez mignonne aux origines judéo-hispaniques.

Le Bureau Zaradel se trouvait au second étage d'un immeuble qui abritait au premier l'agence Reuter dont les coursiers se déplaçaient à longueur de journée pour porter aux journaux les dépêches contenant les derniers événements provenant du monde entier.

Le Cabinet Zaradel, bien plus modeste, était composé de trois pièces plus une cuisine où le domestique préparait le café obligatoirement et immédiatement servi à tout visiteur.

Le couloir d'entrée comportait une porte battante et donnait directement sur la pièce du milieu où se trouvait mon bureau et celui de Pauline. Un coin de cette pièce assez vaste servait également de salle d'attente. A droite, le Bureau de l'avocat et à gauche une porte accédant à la salle du fichier. Une large fenêtre située derrière mon siège, légèrement à droite, donnait sur la rue principale.

Aux heures où l'avocat se trouvait au Tribunal et le domestique occupé à effectuer les livraisons de nos travaux à des cabinets d'avocats, nous nous trouvions seuls Pauline et moi.

Très souvent, Pauline venait s'accouder à la fenêtre. Elle se trouvait ainsi à portée de ma main qui s'égarait très loin sous ses jupes, alors que d'un œil, je surveillais la porte d'entrée, et elle par la fenêtre, le retour éventuellement prématuré de l'avocat ou du domestique.

Pauline prenait un évident plaisir à ce manège qui se renouvelait à chaque absence de l'avocat. Des fois, je la sentais vibrer d'impatience de voir l'avocat se rendre au Tribunal pour se précipiter vers la fenêtre et s'offrir à mes caresses. Tout au long de ma vie de célibataire, j'ai eu de nombreuses et merveilleuses aventures. Il s'agissait de jeunes femmes consentantes avec qui l'acte s'accomplissait jusqu'à son terme. J'ai fait aussi les quatre cents coups avec les copains en compagnie de filles de rencontre.

Plus jeune, je m'étais adonné aux amours ancillaires, et il faut dire que le cheptel domestique se renouvelait assez souvent ! De

les tribunaux mixtes

tout cela je m'en souviens quelques fois avec le même plaisir que l'on a à tourner les pages d'un album de photos souvenirs.

Par contre, ce qui est étrange c'est que, dans mes souvenirs, je revois autrement les événements vécus avec Pauline, les moments de leçon de sténo avec Samiha. Il m'arrive dans mes fantasmes de les recomposer, de les prolonger jusqu'à les amener à un achèvement qu'ils n'avaient pas eu dans la réalité.

Les deux ans passés chez Zaradel, en dehors de mes explorations anatomiques, m'avaient permis d'acquérir de solides connaissances en droit, particulièrement en droit des Tribunaux Mixtes, spécialité de notre avocat.

Les tribunaux mixtes les capitulations

En ce temps là nous vivions en Egypte sous le régime des "capitulations".

Une excellente soutenance de thèse à l'Ecole des Chartes relate la succession d'événements politiques depuis le XIXe. siècle qui ont amené progressivement l'Egypte à rompre ses liens avec l'Empire ottoman tout en accordant des concessions quasi coloniales à l'Angleterre laquelle fut contrainte d'associer à certains de ses privilèges la France, l'Italie, la Grèce, la Belgique et les Etats Unis. Et par la suite d'autres pays européens

Il serait fastidieux ici d'en faire l'historique mais ceux des lecteurs qui s'en intéressent peuvent cliquer sur leur ordinateur le site « capitulations ».

Disons, pour nous résumer, que les accords capitulaires permettaient à ceux qui se mettaient sous la protection d'un Etat capitulaire de bénéficier de sauvegardes juridiques, d'avantages fiscaux et de dérogations en matières religieuses. D'où en matière de sauvegarde juridique, la création des Tribunaux Mixtes. en Egypte.



Les Tribunaux Mixtes

les années 35-40

Premier de ces privilèges : les tribunaux égyptiens n'avaient pas le droit de juger les ressortissants étrangers. Seuls les *Tribunaux Mixtes* créés à cet effet avaient compétence pour connaître de toute affaire ou de tout litige impliquant un étranger.

Si dans un contentieux tous les autres intervenants étaient Égyptiens, il suffisait de la présence d'un seul étranger pour que l'affaire soit confiée aux Tribunaux Mixtes.

Les plaidoiries se faisaient en français. Les juges rendaient la sentence *au nom du Roi d'Égypte*, mais ils étaient tous étrangers, désignés par les pays signataires des *capitulations*.

L'émulation entre les différents pays avait fait bénéficier ces tribunaux du dessus du panier des juristes.

Autant dans le civil que le commercial, le correctionnel ou le pénal, ces tribunaux, grâce à la qualité et à la compétence de leurs juges s'étaient fait une réputation remarquable et avaient créé des jurisprudences souvent reprises par des juridictions étrangères.

Avoir son affaire jugée par les Tribunaux Mixtes représentait une garantie de sérieux et d'efficacité. D'où la recherche par tous ceux qui le pouvaient, d'une nationalité les mettant sous la protection des Tribunaux Mixtes afin d'échapper à la juridiction égyptienne

Toutes les astuces étaient utilisées pour se trouver des ancêtres ayant une nationalité étrangère... et, à défaut s'en inventer.

Ainsi lors d'un grand incendie, les archives de l'état civil de la ville de Livourne en Italie avaient brûlé. Pour les reconstituer, les autorités italiennes avaient invité tous leurs ressortissants résidant à l'étranger de se présenter dans les consulats, accompagnés de deux concitoyens qui devaient déclarer, sous serment, que l'intéressé était originaire de la ville de Livourne.

Cette déclaration était suffisante pour conférer à ce quidam (et à toute sa famille) la nationalité italienne, lui faire obtenir un beau passeport tout neuf et, par voie de conséquence, le faire bénéficier de la protection dont jouissaient les étrangers, et en particulier accéder à la juridiction des Tribunaux Mixtes.

Ce même Monsieur, devenant italien pouvait, à son tour, servir de témoin à un autre postulant qui lui-même, etc... etc...

C'est fou ce que l'Égypte a compté de Livournais !

les tribunaux mixtes

Encore que ces manœuvres puissent paraître aujourd'hui répréhensibles et peu honnêtes, elles s'expliquent – sinon se justifient – par la nécessité du petit bourgeois juif de se mettre sous la protection d'une juridiction lui permettant de sauvegarder ses droits.

Mais parallèlement des margoulines et des filous de tous calibres s'arrangeaient pour bénéficier de certains autres privilèges.

Par exemple, aucune descente de police chez un étranger ne pouvait se faire sans la présence d'un représentant du consulat dont dépendait le justiciable.

Quelques Egyptiens astucieux et aux activités peu recommandables créaient des sociétés auxquelles ils faisaient participer fictivement un étranger, généralement un pauvre diable qui, moyennant une maigre redevance, concédait la protection de son passeport.

Ce manège se pratiquait aussi chez quelques tenanciers de bars louches ou de commerce de prostitution.

La police qui, après enquête voulait effectuer une descente, devait au préalable s'adresser au consulat et demander la présence d'un représentant. D'où perte de temps dont profitait le délinquant pour rendre le flagrant délit quasiment impossible.

Lorsqu'une personne était interpellée par la police dans la rue, la réplique était *Ana Hemaya* ! (je suis protégé) sous entendu *par ma nationalité étrangère*.

Quelles ont été les nationalités réelles ou retrouvées ou inventées de tel ou tel groupe de la famille, je n'en sais trop rien ! D'ailleurs comment se retrouver dans la mosaïque des nationalités et des origines composant le conglomérat familial ? Jugez-en :

La famille Benattar de ma mère avait la nationalité britannique, certains ascendants ayant transité par Gibraltar, territoire anglais, avant de s'installer à Tunis puis en Egypte.

Du côté paternel la nationalité française semble confirmée par la loi Crémieux.

La famille de l'oncle Isaac Chalem a tour à tour été grecque, égyptienne puis à nouveau grecque. Sa mère était d'origine russe. Par la suite ses enfants ont acquis des nationalités diverses : colombienne, israélienne, française.

les années 35-40

D'autres membres de la famille ont été, Brésiliens, Italiens, Nord Américains. La génération suivante a vu arriver des Australiens. Et je ne parle pas des nationalités apportées par les conjoints, telles que Belge, Danoise, Suédoise ... et que sais-je encore ! Une anecdote à ce propos. Un cousin par alliance, à qui l'on demandait comment et pourquoi il possédait la nationalité italienne, avait répondu *parce que le consulat d'Italie était plus près de la maison que le consulat de France.*

Les écrivains d'Egypte d'expression française

Parallèlement à mes différents emplois, je poursuivais mes activités théâtrales à une échelle maintenant plus importante, avec des pièces que nous présentions à la salle des fêtes du Lycée français ou dans la salle du Théâtre du collège américain, l'Ewart Memorial Hall ou encore au théâtre Ritz que son directeur-proprétaire Naguib Rihani nous cédait aimablement, heureux d'aider des amateurs du théâtre français qu'il aimait énormément.

Naguib Al Rihani, pour ma génération et celle qui m'avait précédé, était une véritable institution. Directeur de Théâtre, auteur, comédien, il excellait dans tout.

Il adaptait également les pièces des auteurs français. Je me souviens de l'une d'elles, *La Petite Chocolatière* qu'il avait traduite par *Dalouaa* ce qui signifie en arabe *enfant gâtée*.

Une de ses œuvres avait eu un immense succès. Elle s'intitulait « Hassan, Morcos et Cohen ». Elle décrivait sur un ton badin et caustique les tribulations de ces trois communautés – musulmane, copte et juive - qui vivaient harmonieusement.

Les musulmans étaient dans l'ensemble du pays évidemment majoritaires à plus



Tout est bien de Naguib Al Rihani

les écrivains d'égypte d'expression française

de 80%, les coptes à 15% et catholiques et juifs à certainement moins des 5% restants.

Mais sur le Caire et Alexandrie, c'est-à-dire les deux grandes villes où tout se décidait et se créait, ces deux villes où siégeaient le commerce et l'industrie, où se trouvait le monde intellectuel, où vivaient toute la bourgeoisie européenne et toute la noblesse et la haute bourgeoisie égyptiennes, les proportions étaient différentes. Et cette pièce relatait les relations de membres de ces trois communautés, face à leurs différences, sur un ton amical et je pourrais même dire fraternel. Et c'était le cas de l'Égypte de l'époque. Pour revenir à nos propres activités théâtrales, plusieurs groupes d'élèves et d'étudiants issus des Lycées et collèges français avaient également formé des compagnies théâtrales amateurs.

Il y avait celle qui se nommait *les Essayistes* dirigée par un condisciple du nom de Claude Taha Hussein. Son père, un célèbre universitaire, aveugle de naissance, le Dr. Taha Hussein avait épousé une Française, d'où ce prénom de Claude, devenu en 1956, à la suite de la guerre de Suez, Mounir Taha Hussein, pour faire oublier la moitié française de ses origines.

Mounir Taha Hussein devint par la suite, ministre égyptien de l'éducation nationale.

Victor Green, dans la vie professionnelle, inspecteur d'assurances, et qui participait également à nos émissions de radio, organisa quelques manifestations théâtrales auxquelles je contribuais, avec Simone Alex dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

Et c'est en 1937, que s'est créée la Société des Ecrivains d'Égypte d'Expression Française, dont j'avais été l'un des fondateurs. Je n'avais que dix-sept ans !

Il y avait là les aînés, c'est-à-dire l'avocat Emile Mosseri, auteur de plusieurs œuvres dramatiques dont *As et Poètes*, *La Robe Noire*, etc..., le Docteur Schmeil, Hans Zola, Robert Ayoub, commissaire de bord sur un transatlantique.

A chacun de ses retours sur la terre ferme, Ayoub nous ramenait des scénettes en un acte. Il disait



Taha Hussein

les années 35-40



Eddy Mallet

les avoir écrits pendant ses moments de loisir sur le bateau. Aujourd'hui, je le soupçonne de s'être largement inspiré de ce qu'il voyait à chacun de ses séjours en France.

Il y avait aussi un bon gros du nom d'Eddy Hantower, devenu plus tard Eddy Mallet, grand admirateur de Charles Laughton, dont il avait la silhouette. Plus tard et pendant quelques années nous fîmes ensemble carrière professionnelle dans

le spectacle.

Quoique faisant partie de la Société des Ecrivains, Eddy Hantower n'avait jamais rien écrit, mais il avait un don inné pour la scène.

Pour ma part je me spécialisais dans des sketches satiriques sur la vie des colonies européennes d'Egypte.

Faisait également partie du groupe, Clément Harari, excellent imitateur, qui se prenait lui pour Louis Jouvet. Il eut un franc succès dans *Volpone* que la compagnie présenta au cours du cycle de spectacles à l'Opéra du Caire. Clément Harari a poursuivi par la suite en France, une bonne petite carrière dans le cinéma. Le Théâtre de l'Opéra n'accueillait pas uniquement des compagnies lyriques ou d'opéra, telle la *Scala de Milano*. Toutes les compagnies dramatiques – et particulièrement les compagnies étrangères – s'y produisaient, particulièrement la Comédie Française qui venait tous les ans

Nous nous réunissions souvent au cabinet de l'avocat Mosseri,

où nous avions priorité sur les clients qui attendaient des fois fort longtemps que nous ayons terminé avec nos "brain storming" sur les projets futurs, avant d'être reçus par le Maître. Et lorsque forcé de recevoir quelques clients ou de rédiger des conclusions, Mosseri nous mettait à la porte, nous traversions la rue pour nous retrouver



Le théâtre de l'Opéra

les écrivains d'égypte d'expression française

au drugstore *Al'Américaine* afin de poursuivre nos conversations et refaire le monde.

Là, nous étions quelques fois rejoints par Foulad Yeghen.

Foulad Yeghen était apparenté à la famille royale. Il avait dilapidé toute la fortune que lui avaient légué ses parents. Alcoolique et drogué, il faisait le désespoir de ses proches. Souvent la police le ramassait gisant sur un trottoir totalement inconscient.

Mais quel talent avait ce Foulad lorsque la drogue ne l'abrutissait pas ! Conteur, écrivain et surtout poète ! Il lui arrivait de monter sur une table de *l'Américaine* et d'improviser des poèmes qui faisaient l'admiration de tout l'auditoire. Lorsqu'il s'arrêtait, il suffisait de l'alimenter en *carburant* liquide pour qu'il reprenne de plus belle.

Le soir, après les heures de bureau, nous nous retrouvions à nouveau chez Mosseri avec quelques bouteilles de vin. Et selon l'inspiration, c'était au tour de l'un ou de l'autre d'entre nous de faire la lecture de ce qu'il avait écrit depuis la dernière rencontre.

Il y avait aussi les émissions dramatiques hebdomadaires en langue française à l'ESB, (Egyptian State Broadcasting), seule radio d'Etat qui consacrait quelques heures par jour aux émissions en langues française et anglaise.

Le directeur en était un chef d'orchestre, d'origine probablement est européenne et la section française était confiée à une jeune française dont j'ai oublié le nom de jeune fille, mais qui s'est appelée par la suite Mireille Zola, puisqu'elle avait épousé l'un des comédiens de ma troupe, Hans Zola.

C'est ce même "Jean" Zola qui fit ensuite une gentille carrière en France. Il joua - entre autres - le rôle de mon Oncle dans le film de Tati, et puis, grâce à son physique - divers rôles d'officier allemand.

Naila Berger s'était vue confier par Mireille Zola l'organisation d'une émission dramatique bimensuelle. La Troupe était composée de Naila Berger, de sa fille Samiha Naili, de Gamil Naili, de Victor Green (jeune premier sur scène comme à la ville), de Hans Zola et de votre serviteur.

Nous faisons deux ou trois lectures de la pièce, puis dans l'après-midi de l'émission une répétition à l'ESB pour la mise en

la famille, l'école

onde et le bruitage. Tout se faisait en direct; il n'y avait pas d'enregistrement. L'émission durait en général une heure, il y avait intérêt à ne pas se tromper. C'est vous dire la tension qui régnait. Après chaque émission, Naila Berger nous réunissait au drugstore *A l'Américaine*, offrait une grande glace et vingt piastres à chaque interprète. C'était notre seul cachet ! Personne ne songeait à se plaindre de cette rémunération ridicule, tant nous avions du plaisir à jouer.

Nous savions Naila Berger dans une situation économique assez inconfortable

L'époux, Naili Bey, qui l'avait rencontrée, alors qu'elle poussait quelques vocalises au Bataclan de Paris (c'est pourquoi, dans les programmes, son nom était suivi par *des grands théâtres parisiens*, cet époux, dis-je, égyptien musulman d'origine turque - d'où une lointaine parenté avec la famille *royale*, avait très vite dilapidé son héritage dans le jeu et l'alcool.

Il ne lui restait plus que des terrains en wakfs, c'est-à-dire inaliénables et invendables dont il ne pouvait que recueillir le revenu. Le père connaissant probablement les penchants de son rejeton, avait eu cette précaution avant de mourir.

Et Naila Berger qui, en épousant Naili Bey, avait cru quitter le Bataclan de Paris pour entrer dans une famille de nobles et jouir d'une vie fastueuse, avait dû très vite chercher à travailler, pour ne pas être à la merci du résultat de la partie de poker ou de l'ordre d'arrivée des chevaux de la troisième course à Guézira.

C'est ainsi qu'elle s'était installée *professeur de chant* avec un certain succès car les familles de la bourgeoisie égyptienne et surtout syro-libanaise, étaient très satisfaites de confier leur progéniture au professeur *Français* de chant.

Mais cela était insuffisant pour subvenir aux besoins de la famille et quelquefois même de payer les dettes de jeu de son époux. Aussi, lui laissions-nous volontiers le bénéfice des cachets de l'ESB.

Les années de guerre

J'avais dix-huit ans et la guerre venait d'être déclarée en Europe.

1939 - 1945 Lorsque, bien plus tard, installé en France, j'assistais aux querelles des partis, j'ai repensé à cette époque d'Egypte où pour nous, il n'y avait ni radicaux, ni communistes, ni socialistes, ni droite, ni gauche, mais uniquement *La France*.

La France depuis l'Egypte nous l'aimions dans sa globalité bien qu'un très grand nombre n'y fût jamais encore allé. Nous ne la connaissions que par la culture qui nous était dispensée. Et cela était vrai, je crois, pour tous les juifs, français d'origine, ou adoptés ou de tout autre nationalité et, bien entendu, les apatrides.

Si, pour les Français cela paraissait normal, pour les Juifs les explications pouvaient être diverses.

On peut remonter assez loin dans l'histoire, à la Révolution française, avec Napoléon qui accorda des droits civiques aux juifs et qui interdit toute discrimination dans les lieux de sépulture.

les années de guerre

On peut expliquer aussi que le français à l'époque étant la langue internationale, celle de la Société des Nations, les parents envoyaient volontiers leurs enfants dans les écoles de la Mission Laïque Française ou dans les écoles religieuses.

À ceci s'ajoutait le fait que même nés en Egypte et de parents eux-mêmes nés en Egypte, nous n'étions jamais considérés comme des Egyptiens. Et nous-mêmes d'ailleurs n'y tenions pas tellement (voir plus haut l'histoire des tribunaux mixtes).

Mais revenons à la déclaration de guerre.

J'avais dix-huit ans et donc pas encore mobilisable, l'âge légal de l'époque étant de 21 ans. Mais quelques amis l'avaient été. Quelques mois après la déclaration de guerre, tous les appelés avaient été envoyés en Syrie, territoire qui à l'époque était sous protectorat français, "la Syrie-Liban". Je me souviens encore du regroupement à la gare du Caire, avec les familles venues saluer les partants, les rires, les pleurs et la Marseillaise entonnée par toute la gare au moment où le train s'ébranlait.

Mais, par-delà ces expressions que nous voulions dramatiquement patriotiques, nous avions le sentiment qu'il s'agissait d'une simple excursion et l'occasion pour les appelés de voir du pays, convaincus que nous étions - comme toute l'Europe - que cela se terminerait au bout de quelques semaines, avant que les mobilisés d'Egypte n'aient eu le temps de terminer leur entraînement.

Aussi y avait-il eu chez moi un sentiment de frustration pour n'avoir pas participé à "cette promenade de santé". Mais par ailleurs, je me disais que si j'avais été mobilisé, j'aurais laissé derrière moi un père paralysé, une mère et une sœur dont j'étais le seul soutien moral et matériel.

Et c'est pour cette même raison que, lorsque la France cessa le combat, je ne m'engageais pas dans les forces françaises libres de de Gaulle, alors que tout me portait à le faire : mon amour pour la France et ma haine contre Hitler et son antisémitisme.

Alors je m'étais employé à servir la cause française par divers moyens que je relate dans les pages suivantes.

Un moment pénible pour nous a été l'internement des membres mâles de la colonie italienne qui était la plus nombreuse et parmi

laquelle nous comptions des amis. Ceux-là ne comprenaient vraiment pas pourquoi ils étaient internés alors qu'ils n'avaient rien contre les français ou les Anglais... mais enfin, c'était la guerre.

Nous ne connaissions vraiment pas d'allemands dans notre entourage, mais je suppose qu'ils ont dû également être internés. La rédition de la France a été vécue en Egypte comme un véritable drame ! Français ou européens de toutes nationalités et, bien entendu, tous les juifs pleuraient.

Une grande partie de l'intelligentsia égyptienne était également attristée, particulièrement parmi ceux qui avaient fait leurs études dans les lycées ou collèges français, ainsi que chez les jésuites ou dans les écoles des Frères.

Par contre, la défaite des "colonisateurs" français et bientôt celle annoncée des "colonisateurs" britanniques – surtout ceux-là – était ressentie avec une certaine satisfaction dans la population. Celle-ci était moins pour les allemands, que contre les anglais, dont elle détestait l'arrogance. Mais une censure sévère venant d'être établie, ce sentiment ne se manifestait qu'en privé.

Il faut dire que les soldats britanniques casernés, à l'époque à Kasr El Nil, ne faisaient rien pour améliorer les relations avec la population égyptienne.

I am British, clamaient-ils à toute occasion, comme si cela suffisait pour leur permettre le comportement le plus arrogant.

Bien avant la déclaration de la guerre, plusieurs mouvements nationalistes s'étaient organisés, principalement sous la direction d'un homme politique du nom de Nahas Pacha. Et tous ces mouvements réclamaient la fin des *capitulations* et l'évacuation des soldats britanniques. Certains Egyptiens espéraient que la défaite britannique en Europe leur permettrait d'atteindre leurs objectifs.

Avec la guerre, le nombre de diplomates et d'hommes politiques qui faisaient de l'Egypte la plaque tournante de leur activité moyen-orientale, les états-majors alliés avec le train de leurs intendances, la présence massive de soldats alliés, modifièrent progressivement le visage de l'Egypte.

les années de guerre

Les commerces déployaient tous leurs efforts pour attirer cette nouvelle clientèle qui leur apportait la prospérité.

Mais les produits d'importation venant vite à manquer, il avait fallu faire appel à l'imagination de ce peuple dont la composition multicolore faisait la richesse, pour inventer des produits de substitution

De la fabrication de pâte dentifrice aux pneus de voitures rechapés s'étaient créées sur place de nouvelles entreprises. Un laboratoire de produits pharmaceutiques, du nom de Delmar produisait des médicaments sous licence ; les parfums "Chabraouichi" firent fureur parmi la gente féminine

La ville entière grouillait telle une fourmilière avec les petits commerces qui se multipliaient, et le marché noir commença à faire son apparition avec les produits des magasins de l'armée que les soldats revendaient aux civils.

Mais le manque d'importations ne se manifestait pas seulement dans les produits de consommation. Les produits culturels et artistiques manquaient également. Plus de saisons de la Comédie française, plus de Scala de Milan, plus de conférenciers.

La prédominance de la langue française tendait à s'émousser au profit de l'anglais en raison de l'omniprésence des militaires Britanniques, Sud Africains, Néo-Zélandais, Australiens etc... avec qui "l'indigène" devait converser pour vendre et commercer. Il y avait aussi les spectacles organisés par les services de loisirs des armées alliées auxquels bien souvent les civils étaient invités.

Le proviseur du Lycée, Monsieur Gossart, et les services culturels de l'Ambassade France nous incitèrent à parler à ce déficit de la langue française. Et c'est ainsi que nos activités théâtrales "de loisir" prirent de l'importance.



George Abiad

Le Théâtre de l'Opéra du Caire, où se produisaient généralement la Comédie Française et la Scala, fut mis à notre disposition pour l'organisation de tout un cycle de spectacles dramatiques... Nous avons obtenu l'Opéra grâce à l'intervention de celui que le Caire considérait comme un grand Maître du Théâtre égyptien, Georges Abiad.

Georges Abiad avait suivi des cours d'art dramatique en France, avec, si j'ai bonne mémoire, Charles Dulin. Il possédait tout un répertoire que, pour lui être agréable, nous étions contraints d'inclure dans nos spectacles.

Il ne s'agissait pas de pièces particulièrement réjouissantes ; jugez-en : Louis XI, une pièce de cinq actes en vers de Casimir Delavigne, la Mère Courage, et d'autres œuvres dans le même style.

Notre compagnie s'était agrandie par la fusion, lors de mise en scènes et de distributions importantes, de tous ceux qui s'occupaient d'activités culturelles ou théâtrales en langue française. Nous trouvions un grand nombre de volontaires, disposés à prêter leur concours.

Le Théâtre de l'Opéra avait mis à notre disposition son metteur en scène, Fattouh Nachati, qui revenait tout fraîchement de France après des études de mise en scène au conservatoire de Paris. Celui-ci était tout heureux de travailler dans la langue de Molière. Et une très forte sympathie était née entre nous.

Nous avons établi un programme de spectacles que l'on pourrait tout simplement qualifier de démentiel : Une pièce différente par semaine, monté et présenté pour deux trois séances tout au plus !

En sept jours, il nous fallait répéter et mettre en scène des œuvres d'une durée de quatre-vingt-dix minutes.

Même si certains éléments de la Troupe ne travaillaient qu'en alternance, d'autres se trouvaient dans toutes les distributions

avec des rôles plus ou moins importants selon leur activité de la semaine précédente. Un peu comme à la Comédie Française ! Mais quelle mémoire que celle de la jeunesse !

Georges Abiad ne participait à nos spectacles



La troupe de théâtre

les années de guerre

que dans les pièces de son répertoire. Et malgré cela, vu son grand âge, sa mémoire était souvent défaillante. Aussi Fattouh Nachati réalisait-il des mises en scènes qui le mettait toujours à proximité de la cage du souffleur, et souvent assis, pour être encore plus près.

Je le vois encore s'arrêtant au milieu d'une grande tirade, pour une apartée *sotto voce* en arabe à l'intention du souffleur : *ou baaden ?* (et ensuite ?). En raison de sa grande expérience de la scène, cette coupure au milieu de la tirade était sentie par les spectateurs comme un point d'orgue volontaire. Nous les jeunes, on en riait tout en admirant son manège.

Pendant cette saison à l'Opéra, nous fîmes une grande consommation de "souffleurs" en raison de la courte durée des répétitions. Il s'en trouvait dans la cage, bien entendu, mais aussi côté cour, côté jardin, dans les coulisses pour nous rappeler le texte de nos prochaines entrées, dans les loges aux entractes.....

mes activités professionnelles

Mais nos activités artistiques ne s'arrêtaient pas là. A la déclaration de la guerre, une artiste française du nom de Renée Davelly, qui chantait en s'accompagnant à l'accordéon dans un établissement du nom de *Kit-Kat*, s'est trouvée coincée en Egypte faute de moyens de transport pour la rapatrier. Elle s'investit totalement auprès des forces françaises libres installées en Egypte, se produisant devant les troupes et prêtant son concours à toutes les manifestations en faveur de la France libre.

Le camp de mena Et c'est ainsi que nos activités se rejoignirent.

Ensembles, nous assurions les spectacles et les activités de loisirs au camp de Mena, ce camp situé à proximité des Pyramides où venaient se reposer nos soldats retour du front

Nous étions très heureux de nous y rendre, d'abord parce que nous avions le sentiment de servir la cause française, et de contribuer au maintien de la présence culturelle française. Oh, je sais bien que le terme *culturel* est exagéré si l'on se réfère au répertoire que nous présentions aux soldats, mais c'était néanmoins du Français.

mes activités professionnelles

Et cela m'a valu d'ailleurs de recevoir en 1947, sur recommandation de monsieur Gossart, le proviseur du Lycée, les palmes d'officier d'Académie, "pour services rendus à la cause française". Et je n'avais que 27 ans, âge exceptionnel pour la remise de cette décoration.

Nos expéditions au Camp de Mena avaient pour nous un autre attrait. Après le spectacle, nous étions invités à un dîner au Club des officiers. Et c'était le seul endroit où l'on pouvait encore manger du pain blanc. De grands pains carrés à la mie toute blanche !

Dans la vie, tout est relatif. Alors qu'en Europe, sur tous les fronts des soldats mourraient par milliers, alors que les civils, dans les grandes villes étaient rationnés pour les produits essentiels, en Egypte nous étions très malheureux parce que le pain était plus gris et que nous manquions du superflu auquel nous étions habitués.

Le pam pam Mais revenons à mes activités professionnelles.

Après mon passage chez l'avocat Zaradel qui me laissait assez de loisirs pour le théâtre, mon oncle Emile, fit appel à moi pour le seconder dans une nouvelle affaire qu'il créait avec un associé du nom de Simon Sissa.

Il s'agissait d'un Restaurant *chic* avec orchestre, dénommé le *Pam-Pam* situé rue Emad El Dine. Sissa devait apporter l'expérience et mon oncle l'argent. Mais, comme dans beaucoup de cas semblables, à la fin de l'envoi, mon oncle a eu l'expérience et Sissa l'argent.

Je devais en assurer l'intendance sous la direction des deux patrons. Le Pam-Pam se voulait d'une belle tenue et destiné à une clientèle d'élite ! C'était compter sans les soldats anglais, néo-zélandais, australiens, maoris qui déferlaient tous les jours sur le Caire retour du front.

Le restaurant chic du début se transforma rapidement en une sorte de *pub* du style Western.

La valeur comparative des régiments, les rivalités entre aviateurs, tankistes ou hommes de troupes, les différences ethniques

ou raciales, tout était prétexte, après la troisième chope de bière, à se taper dessus, puis à s'en prendre à la vaisselle, aux tables, aux chaises jusqu'à l'arrivée de la *Military Police*.

Le lendemain, sans avoir été convoqués, arrivaient l'ensemble des corps de métier : menuisier, vitrier, plombier, le représentant en vaisselles, qui avaient pris l'habitude de faire tous les matins la visite des établissements publics.

Surpris par la tournure des événements, mon oncle Emile et son associé Sissa ne savaient que faire. Financièrement l'affaire était florissante, mais quel climat !

Dans un premier temps, ils avaient fui l'établissement m'en laissant la direction et le soin de me débrouiller avec les bagarreurs. Ma haute stature et mon côté athlétique me permirent assez fréquemment d'intervenir entre les belligérants pour limiter la casse.

Mon oncle et Sissa ne revenaient que le matin pour prendre la recette de la veille et payer les factures des réparateurs et des fournisseurs.

Toutefois, la situation devenant intenable, ils réussirent finalement à vendre le fonds à des exploitants à la moralité moins rigoureuse.

Quant à moi, je fus sollicité par un certain Maurice Sion pour diriger un club-restaurant qu'il espérait à l'abri des turbulences en raison de sa situation plus protégée. Hélas cet espoir fut rapidement déçu.

Il faut dire aussi, à la décharge des soldats que la solde de plusieurs mois accumulée par leur séjour sur les champs de bataille, passait en une ou deux soirées au Caire, à la grande satisfaction des propriétaires de ces établissements, en dépit de la casse.

Quelques établissements, anciennement installés, avaient eu la possibilité de conserver leur caractère d'avant-guerre en se faisant classer *Out of Bound*, c'est-à-dire interdit aux militaires, sauf aux hauts gradés.

C'est là que se réunissait la grande bourgeoisie européenne et égyptienne. Et c'est dans l'un de ces établissements dont le nom m'échappe que se produisit un couple de chanteurs fantaisistes du nom de Simone Alex et Léo Smith.

mes activités professionnelles

simone alex Un jour – cela devait très probablement se situer en 1943 – je retrouvais chez Groppi, Simone Alex. Simone Alex, une jeune et jolie femme avait, quelques années auparavant, contre le gré de ses parents, d'honorables bourgeois de la colonie juive d'Alexandrie, quitté seule (impensable à l'époque) l'Égypte pour suivre à Paris des cours d'art dramatique.

À son retour, elle avait quelquefois participé à certains de nos spectacles en qualité de *guest-artist* s'estimant trop professionnelle par rapport aux amateurs que nous étions.

Depuis, Simone avait épousé un Alexandrin du nom de Léon Mouly et vers 1941 ils avaient formé un duo interprétant des chansons et des sketches de *La Belle Époque*.

Ils remportaient un excellent succès devant un public privé d'*importations artistiques et culturelles* en langue française.

Simone, qui avait suivi nos activités théâtrales à l'opéra, me fit part de sa lassitude à faire les saltimbanques devant des dîneurs. Elle souhaitait remonter sur les planches.

De mon côté, j'avais eu mon compte dans la gestion des Établissements à beuveries et à bagarres. Je savais aussi que Maurice Sion, déçu par le climat de son club restaurant, cherchait à s'en débarrasser.

Au fil de la conversation, une idée a germé dans nos esprits : transformer cet établissement en Théâtre de poche de chansonniers !

Ce club-restaurant occupait un bâtiment style hôtel particulier, avec la réception au rez-de-chaussée. Au premier étage, les murs avaient été abattus pour n'en faire qu'une grande salle avec en plus quelques dépendances.

Les choses allèrent très vite. Maurice Sion consulté donna son accord pour nous céder le local contre une participation dans l'association.

La Troupe fut rapidement constituée, ainsi d'ailleurs que le programme qui devait, bien entendu, correspondre à la spécialité de chacun de ses membres :

- Clément Harari ferait ses imitations, entre autres celle de Jovet, de Sacha Guitry et celle de notre professeur d'Arabe El

Etre que, bien entendu, une grande majorité de nos spectateurs reconnaîtraient.

- Simone Alex et Léo Smith reprendraient les chansons qu'ils interprétaient dans les Hôtels où ils se produisaient précédemment ;
- Eddy Mallet et moi-même devions interpréter des sketches franco-arabes de ma composition. J'assurerais également une gazette satirique en vers.
- Yuki Russel, une belle grande blonde, interpréterait des chansons de charme accompagnée au piano par son mari, un métis Nord Américain du nom de Johnny Smith qui viendrait en guest-artist juste pour le tour de chant de sa femme, car par ailleurs il travaillait comme pianiste crooner dans les hôtels de la capitale.

Quelques autres comédiens compléteraient la Troupe. Et tous nous devions interpréter des sketches d'ensemble mettant en scène des chansons connues comme par exemple le Lycée Papillon de Ray Ventura, le texte aménagé à la sauce locale.

Un pianiste accompagnerait le tout.

J'empruntais 300 livres à mon oncle Emile (qui me devait bien cela après le Pam-Pam). Simone Alex de son côté fit un apport équivalent.

Partant de ce capital de 600 livres, nous commençâmes l'aménagement de l'établissement que nous allions baptiser du nom de *La Lune Rousse*, comme le théâtre de chansonniers du même nom à Paris.

Il faut savoir qu'en Egypte et dans tout le Moyen-Orient, nous empruntions fréquemment des noms, des titres, des enseignes déjà utilisés et connus en France. Nulle autre intention dans ces emprunts que celle de manifester notre nostalgie à ce qui ne nous était pas accessible et notre attachement à ce que cela représentait pour nous.

la lune rousse Tout le monde se mit à l'ouvrage. Un ami italien (qui avait échappé au camp d'internement) prêta son concours pour la décoration. Il était peintre et décorateur d'intérieur. De la cage d'escalier à la porte des coulisses, il peignit sur tous les murs des personnages

mes activités professionnelles

de la Belle Epoque – clin d’œil au répertoire de Simone Alex – dans des attitudes évoquant les textes des chansons, comme *le Fiacre* ou *la Goulue...*

Le menuisier-charpentier qui au Pam-Pam nous réparait tous les matins les dégâts causés par les hordes soldatesques, acceptait de nous fabriquer des banquettes en bois. C’était la bonne solution car, d’une part, les fauteuils auraient coûté trop cher, et d’autres part l’exiguïté de la salle nous a fait choisir la solution nous permettant d’accueillir le plus grand nombre de spectateurs, c’est-à-dire 110 personnes. Alors onze banquettes de dix places chacune.

Il devait également nous monter une scène d’environ sept mètres de large sur cinq de profondeur. Un seul accès direct à la scène : la porte de la seule loge que devaient utiliser les garçons et les filles.

Choisi comme administrateur de la Troupe, il convenait que j’assume correctement ma première activité théâtrale *professionnelle*. Le budget prévisionnel fût rapidement établi : 110 places à une livre la place, cela faisait 110 livres par soir, ce qui représenterait l’amortissement de notre investissement en une semaine !...

Je proposais à chacun des membres de la Troupe une part de la recette après déduction des frais de gestion, de la publicité et de la part revenant à Maurice Sion, notre bailleur.

Mais la grande partie de nos comédiens n’avaient pas cru au succès financier de notre entreprise. Ils y avaient adhéré parce que cela les amusait, mais puisque l’on parlait argent, ils avaient préféré recevoir un cachet fixe. Je pris la responsabilité de promettre à certains deux livres par soir et à certains autres trois livres. Simone Alex, Léo Smith, Eddy Mallet et moi-même nous nous partagerions le reliquat... s’il en restait.

Moins de deux mois après ma première rencontre chez Groppi avec Simone Alex, nous ouvrons notre *La Lune Rousse*.

Et, Oh, miracle ! dès le premier soir, nous avons nos 110 spectateurs. Normal disions-nous, ce sont des curieux qui viennent voir ce que nous pouvions bien leur présenter.

À travers la fente du maigre rideau de toile qui nous séparait d’eux, on les voyait ricaner devant ces banquettes en bois, eux qui habituellement en Egypte sont dans des salles aux fauteuils

de velours larges et confortables, aux rangs espacés. Eux qui avaient des places numérotées vers lesquelles ils étaient dirigés par des *ouvreuses-mâles* les voici à s'installer sur des banquettes inconfortables là où ils pouvaient trouver une place !

Cela ne marchera pas, disions-nous désespérés dans notre loge. Et ceux d'entre nous qui avaient préféré un cachet fixe à une part du bénéfice se félicitaient d'avoir fait ce choix. Je me voyais déjà être obligé de demander une rallonge à l'oncle Emile pour faire face à mes engagements.

J'avais eu la précaution de faire venir ma sœur et quelques-uns de ses amis afin de former *la claque*. Il faut dire que ma sœur a toujours été mon meilleur public. Son rire communicatif s'étendait souvent à toute une salle.

Les trois coups du *brigadier* – tradition oblige – levée du rideau et, pendant plus de deux heures, ce furent des rires à toutes les répliques, de la gaieté, de l'ambiance et, en fin de séance, des applaudissements sans fin. Nous avions gagné !

La nouvelle se répandit dans toute la capitale, les billets s'arrachaient de nombreux jours à l'avance, - et nous ne pouvions vendre plus de 110 places par séance ! Des spectateurs acceptaient de rester debout dans les passages (heureusement que les services de sécurité n'étaient pas regardants), des places se vendaient au marché noir !

La haute société égyptienne venait régulièrement. Nous savions que des personnages de l'entourage direct du Roi Farouk étaient venus nous voir.

Nous avons su ultérieurement que des membres de sa garde personnelle venus visiter les lieux lui avaient déconseillé de venir assister à notre spectacle car aucun moyen de sécurité ne pouvait être assuré, vu l'exiguïté de l'établissement et la promiscuité avec les autres spectateurs.

Notre succès se prolongea plusieurs mois. Quelques bons mois durant lesquels les quatre associés se firent pas mal d'argent, au grand dam de ceux qui avaient préféré le cachet fixe. Je remboursais rapidement l'oncle Emile.

mes activités professionnelles

Hélas, par la suite, les choses se gâtèrent. Ce succès rapide et inattendu nous avait tourné la tête, chacun de nous l'attribuant à sa performance personnelle. Et puis les artistes payés au cachet voulaient maintenant une part du gâteau. Simone Alex, prétendant que tout le succès lui revenait, entendait pour sa part modifier nos arrangements.

L'élan collectif du début qui nous avait fait aménager, écrire, composer, jouer et nous amuser tout autant que les spectateurs, s'émoissait.

farouk, soussa et l'auberge des pyramides

Pendant notre période de succès, il se

passa un événement qui devait influencer mon destin pour les douze années qui suivirent.

Farouk était très curieux de voir notre spectacle. Il fit demander à Albert Soussa propriétaire de l'Auberge des Pyramides, de nous inviter à nous produire dans son établissement.

Là une pause pour planter le décor et situer les personnages.

Farouk, point besoin de le présenter. Il s'en est dit bien des choses sur sa personne ou l'image que l'on s'est faite de lui à travers les différents échos colportés.

Roi fainéant, roi aux mœurs dissolues, roi jouet de son entourage. Rien de cela ne correspond à la réalité telle qu'elle m'était apparue à cette époque, sauf peut-être la faiblesse de son caractère et la versatilité de ses humeurs.

Rappelons néanmoins le propos qu'on lui a prêté : "Bientôt, aurait-il dit, il ne subsistera au monde que cinq rois, le roi d'Angleterre et les quatre rois du jeu de carte." Ce qui dénotait chez lui une certaine lucidité et expliquait une partie de son comportement.

Si la constitution faisait de lui un monarque constitutionnel, paradoxalement, la faiblesse de son caractère, le transformait en monarque absolu dans les événements mineurs du quotidien.



Farouk 1er

farouk, soussa et l'auberge des pyramides

Les gros propriétaires fonciers, les pachas, les profiteurs du régime, le maintenaient dans cette illusion qui leur servait de rempart pour la protection de leurs intérêts.

Le machiavélisme des Britanniques – à l'époque réels maîtres du pays – s'en servaient pour des considérations de haute politique. Mais il ne fallait pas qu'il en fasse trop, car dans ce cas, ils n'hésitaient pas à faire une démonstration de leur force, comme ce fut le cas un jour où ils entourèrent le palais royal de leurs blindés. Monté sur le trône très jeune, Farouk avait fait son apprentissage de souverain sous la tutelle d'une mère dominatrice qui le manipulait à ses propres fins. Elle encourageait ses parties de plaisir, ses escapades, le maintenant ainsi loin du pouvoir qu'elle entendait exercer avec des hommes qui lui étaient acquis depuis la mort de son époux.

Albert Soussa, égyptien d'origine libanaise avait une entreprise de fers forgés. Il fabriquait dans ses ateliers les carcasses de luminaires sur lesquelles il faisait monter les cristaux de Baccara importés de France.

L'atelier se complétait par un hall d'exposition et de vente rue Talaat Harb Pacha.

Ce style de luminaires était très prisé par la noblesse et la grande bourgeoisie égyptiennes où le mobilier de salon se composait souvent de fauteuils et canapés en bois dorés, avec au plafond des luminaires en cristaux de Baccara de chez Soussa. Plus il y avait des luminaires accrochés au plafond, plus on était censé posséder de la fortune.

Albert Soussa avait équipé quelques salons des palais royaux de ses luminaires et les faisait entretenir par ses services, ce qui comme bien l'on pense représentait pour son entreprise une bonne source de revenus.

Son frère, Edmond, avait été champion du monde de billard. Lui-même n'était pas maladroit dans cette discipline. Aussi l'intendance royale avait-elle cru bon de lui confier également l'entretien des tables de billard des Palais.

Il eut ainsi l'occasion, de rencontrer le souverain, et je crois aussi d'engager avec lui quelques parties de billards, ce qui, bien entendu, créa un climat relationnel particulier entre eux.

mes activités professionnelles



L'Auberge des Pyramides

Les Pyramides de Guizeh se situent à une dizaine de kilomètres du Caire. Une seule route pour s'y rendre, la route des Pyramides. Et cette route était bordée de restaurants de night-clubs de style oriental ou occidental.

Ces établissements excentrés de la capitale étaient fréquentés par la haute bourgeoisie égyptienne

ainsi que par les membres des colonies européennes soucieux de ne pas s'exposer au regard de la population cairote.

Un mauvais repas pris dans un restaurant de la route des Pyramides, une discussion avec le Maître d'Hôtel et Albert Soussa jura de créer un établissement où l'on pourrait bien manger et être bien servi.

Et c'est ainsi qu'en 1943 une villa sur la Route des Pyramides fut transformée en un restaurant, vaste, agréable et décoré dans le style rustique normand.

Progressivement un orchestre fut engagé pour créer une ambiance, puis ce furent les Galas, les attractions pour devenir in fine le grand établissement de spectacle où se produisirent les plus grandes vedettes du monde, dont une grande majorité de vedettes françaises.

Pourquoi l'*Auberge* ? probablement en raison de sa vocation première puisque Soussa, au départ ne souhaitait que créer une Auberge-Restaurant sur la route des Pyramides. La suite des événements en ont fait (toute proportion gardée) une sorte de

Casino de Deauville ou de Monte-Carlo...(sans les jeux). Il y avait des salons d'hiver, une grande salle de restaurant-spectacles, avec piste de danse.

Bien que les tables fussent installées à une bonne distance les unes des autres avec des fauteuils destinés à accueillir le large séant des



La piste de danse de l'Auberge

farouk, soussa et l'auberge des pyramides

orientaux, la grande salle pouvait contenir près de huit cents personnes

Les luminaires de la maison Soussa pendaient de partout. À la cuisine trônaient de grands chefs "made in France" arrachés à de grands hôtels, *l'importation* étant impossible en temps de guerre, et le service de salle assuré par des maîtres d'hôtel en habit assistés de *soufraghis* (serveurs) soudanais en gants blancs.

Comme vous voyez, le qualificatif d'*auberge* n'était plus du tout approprié à ce lieu. Mais le nom fut conservé et devint une référence pour les artistes qui s'y produisirent.

Les jardins de la villa furent aménagés pour l'été, avec des fauteuils en rotin et le tout à l'avenant, piste de danse, piscine, etc... etc...

Soussa en avait confié l'intendance à un certain Roger Léoncavallo, petit-neveu du compositeur de la *Cavaleria rusticana*.

Léoncavallo, je l'avais connu quelques années auparavant, alors qu'il éditait à Alexandrie un hebdomadaire satirique du nom de *Maalèche*. *Maalèche* est une expression intraduisible qui contient toute la philosophie fataliste orientale. *Maalèche* : ça ne fait rien ; pardonne-moi ; cela est ainsi, accepte les choses comme elles se présentent. Mais toutes ces interprétations réunies ne définissent pas exactement l'expression *maalèche*.

J'étais en stage à cette époque chez l'avocat Zaradel et les circonstances ont fait que Léoncavallo, après quelques articles que je lui adressais me confia la représentation cairote de son hebdomadaire.

J'assurais, sur le ton badin et humoristique propre à cette publication, la gazette des manifestations artistiques et littéraires et je tenais également une rubrique sur les potins et les affaires traitées au Tribunal Mixte où mon activité professionnelle me menait fréquemment. Ma rubrique s'intitulait *Dans l'ancre de Thémis*.

J'ai raconté plus haut comment fonctionnaient les Tribunaux Mixtes et quelles étaient les catégories humaines ou professionnelles qui en étaient justiciables, d'où la multitude de potins juridico-comiques que l'on pouvait extraire.

mes activités professionnelles

Cela dura quelque temps, le temps que Léoncavallo mis à s'épuiser financièrement et moi à m'éloigner en raison de mes activités théâtrales.

Léoncavallo et son épouse trouvèrent un point de chute avec l'intendance de l'Auberge. Ils n'avaient aucune expérience dans l'hôtellerie ou la restauration, Soussa non plus d'ailleurs.

Cela n'avait aucune importance puisqu'ils s'entourèrent des compétences nécessaires et l'argent de Soussa fit le reste.

Dès son inauguration, l'Auberge des Pyramides obtint un succès immense. Toute la haute société s'y retrouvait. Y furent organisés les Galas de bienfaisance au profit de telle ou telle institution caritative ou des œuvres des armées alliées. Les salons se louaient pour célébrer des mariages ou autres grands événements de la vie sociale ou professionnelle.

Cette ruée vers l'Auberge des Pyramides s'accrut encore davantage lorsque, au cours d'une manifestation de bienfaisance, le roi Farouk fit son apparition, entouré de sa cour.

Jusque-là Farouk n'avait jamais été vu dans un lieu public tel ce restaurant-spectacle.

La présence de Farouk se renouvela à plusieurs occasions et les gens se précipitèrent à l'Auberge dans l'espoir de le voir de près ou de rencontrer tel personnage influent de son entourage susceptible de favoriser l'une de leurs démarches.

Il a dû probablement prendre goût aux marques discrètes de respect qui l'entouraient, et c'est ainsi qu'une table lui fut réservée en permanence.

Une autre table juste derrière la sienne était destinée à sa garde rapprochée. Une voiture du Palais amenait tous les soirs deux policiers de la garde royale qui s'installaient dans le hall d'entrée pour le cas où le roi viendrait par surprise.

Connaissant les entrées de Soussa au Palais, - même si ce n'était que par la porte de service - le bruit courut que le roi était l'un des actionnaires de l'Auberge.

Il n'en était rien, mais Soussa aurait été le dernier à démentir un bruit qui ne pouvait que servir son établissement.

J'ai eu dernièrement connaissance d'un article publié dans le journal égyptien *Al Ahrām* (Les Pyramides) daté d'Août 2001,

farouk, soussa et l'auberge des pyramides

qui en chapeau annonçait : *Maintenant la fête est finie. Encore un des monuments du Caire a mordu la poussière. La semaine dernière, écrivait la journaliste Faiza Hassan, la fameuse Auberge des Pyramides, témoin d'un demi siècle de la vie nocture égyptienne a été démolie.*

Elle y relate, dans un très long article, les manifestations somptueuses qui s'y déroulaient, les fêtes de charité, mais aussi les rencontres de Farouk avec des personnalités, tels Sir Miles Lampson (résident Britannique), l'Air Marshal Sir William Sholto Douglas, le secrétaire d'Etat américain Summer Wells et les entretiens officiels qu'il avait avec eux dans un coin retiré de l'établissement..

Farouk disait préférer les rencontrer à l'Auberge plutôt qu'au Palais où tout prenait un caractère officiel. Il s'en est réglé et résolu bien des problèmes politiques au son de la musique de l'orchestre de Baby Almanza.

Revenons maintenant au désir du roi de voir le spectacle que nous présentions à la Lune Rousse.

Soussa ayant connu mes relations amicales avec Léoncavallo, dépêcha ce dernier pour me proposer de présenter notre spectacle à l'Auberge.

A cette époque, il était hors de question pour moi de me produire ailleurs que sur une scène de Théâtre. Une salle où les personnes dînaient pendant le spectacle me paraissait impropre à *la hauteur de mon talent* ! Ma réponse fut donc négative.

Cette première démarche avait été faite, comme je l'ai dit, au moment du grand essor de la Lune Rousse

Mais par la suite, alors que les choses n'allèrent plus aussi bien à la Lune Rousse, une seconde démarche fut entreprise par Léoncavallo à l'occasion d'un grand gala de bienfaisance. Cette fois-ci, je ne pouvais pas refuser et je m'y rendis en compagnie d'Eddy Mallet pour présenter nos sketches franco-arabes.



Roland

mes activités professionnelles

Le succès alla au-delà de nos espérances et je voyais Farouk secoué de rires à chacune de nos répliques.

La cigale Quelque temps plus tard, le divorce ayant été consommé entre les artistes de la Lune Rousse, nous entreprîmes avec un groupe excluant Simone Alex, Léo Smith et Clément Harari une expérience similaire dans un théâtre de poche *La Cigale* spécialement construit par des hommes d'affaires qui s'inspirant du succès de la Lune Rousse, avaient souhaité créer un établissement concurrentiel et en confièrent la direction à Renée Davelly.

René Davelly avait, dans un premier temps essayé de créer sa propre troupe, mais le personnel artistique n'étant pas foison au Caire, elle fit appel à nous au moment où à la Lune Rousse les choses n'allaient plus.

J'acceptais à la condition de prendre la direction. Et cela fut fait. Les choses allèrent bien pendant un certain temps, mais les fauteuils de cuir confortables, la salle aseptisée, ne créaient pas la même ambiance qu'à la Lune Rousse. *La Lune Rousse* avait été une aventure entre copains, *La Cigale* n'était pour les investisseurs qu'une entreprise commerciale.

l'après-guerre

Cela ne dura pas longtemps, les financiers ne trouvant pas l'entreprise suffisamment rentable pour leur investissement, d'autant que la guerre en Europe venait de prendre fin, ce qui, de toute évidence allait modifier la donne.

La fin de la guerre Quelle explosion de joie, cette fin de la guerre. Renée Davelly, au mieux avec les responsables de la France Libre, s'était arrangée pour trouver une place dans l'un des premiers avions en partance pour la France. À son retour, elle nous ramena... un camembert. Un camembert ! nous n'en avions pas goûté depuis des années. Et puis un camembert, c'était la France. Cet après-midi, assis en tailleur sur la scène de la Cigale, nous avons déposé religieusement ce camembert sur une assiette et l'avons coupé en autant de parts que d'artistes présents, c'est dire que les parts n'étaient pas grandes, et l'avions savouré lentement étalée sur une tranche de *pain français*.

Le *pain français* est une expression bien égyptienne. L'Égypte multicolore produisait de nombreux pains différents. Il y avait

l'après-guerre

d'abord le *pain baladi*, c'est-à-dire le pain égyptien, sorte de galette épaisse et molle, consommée par la grande majorité de la population, puis le *pain grec* qui ressemblait à notre pain de campagne à la mie compacte et épaisse, le *pain chami* petite galette d'origine syro-libanaise à la peau très fine que les Israéliens appellent la *pita*, divers autres pains et... le *pain français*, ce que nous appelons ici la baguette.

Comme vous le voyez, chaque pain était désigné par sa nationalité d'origine.

Cela me rappelle une anecdote. La Tante Marguerite, de passage un jour à Paris, entra dans une boulangerie, et s'adressant à la vendeuse, lui demanda si elle avait du pain français...

Mais revenons aux derniers jours de *La Cigale*.

et l'auberge à nouveau C'est à ce moment qu'Eddy Mallet et moi-même avons répondu favorablement à une troisième proposition de l'Auberge des Pyramides. Nous signâmes un contrat de quinze jours et, personnellement – avec quelques coupures ici et là – j'y suis resté onze ans ! Comme artiste jusqu'à la fin de la guerre et, ensuite, comme directeur artistique.

Les manifestations que j'y organisais – telles l'élection de Miss Egypte, le Gala des plus jolies jambes, le Gala des Amateurs, le Crochet musical et bien d'autres – ont été le point de départ de nombreuses vocations artistiques et

pour ne parler que des plus célèbres, celles de Dalida et de Claude François.

Leurs premières apparitions en public ne laissaient nullement présager l'avenir que, par la suite, le destin leur réservait.

C'est par ses jambes, qu'elle avait très belles, que Dalida commença sa carrière artistique.

Issue d'une famille italienne



Dalida



Claude François



Bathing Beauty



Le gala des amateurs

modeste, Dalida, de son vrai nom à l'époque Yolanda Gioliotti, aimait se retrouver dans l'ambiance cossue de l'Auberge.

Après le Gala des jolies jambes qu'elle gagna haut la main (si l'on peut dire), elle s'essaya dans la chanson au cours du Gala des amateurs. Mais dans ce

domaine, autant pour elle que pour Claude François, les débuts ne furent pas convaincants.

Immanquablement, à chacune de ces manifestations, Claude François, avec une persévérance touchante, nous arrivait de Suez pour tenter sa chance. Le public de l'Auberge, amusé par sa bonne tête, ne manquait pas de l'encourager, dans l'espoir de le voir revenir à la manifestation suivante... et faire ainsi usage du *crochet*. Vous connaissez le démenti de l'histoire. !

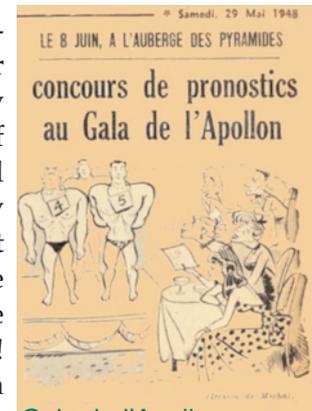
Yolanda, quant à elle, continua de temps à autre à pousser une chanson accompagnée par l'orchestre de Baby Almanza, notre chef d'orchestre, au grand dam de celui-ci. Baby Almanza m'en voulait de lui imposer cette fille qui *chantait faux*. Encore un démenti de l'histoire ! D'ailleurs, même à l'époque, le charme de



Grand Bal Masqué



Le crochet



Gala de l'Apollon

L'après-guerre



George Ulmer, 1948

Yolanda lui faisait gagner la sympathie du public.

Des années durant, le Comité français de l'Elégance, venait avec de nombreuses *Miss* européennes présenter pendant toute une semaine un défilé de mode, avec le concours de maisons de haute couture.

Nous faisons coïncider notre Gala annuel de l'Élection de Miss Egypte avec le séjour de cette semaine de l'élégance.

C'est ainsi que Yolanda Giliotti fit partie des candidates. Mais contrairement à la légende, elle ne fut pas élue *Miss Egypte*. Le jury lui préféra une Egyptienne – dont le nom m'échappe – fort jolie d'ailleurs, mais elle avait sur Yolanda, l'ita-

lienne, l'avantage d'être égyptienne. Yolanda fut élue première dauphine.

Entre autres cadeaux attribués à Miss Egypte, il y avait un voyage en France, pour participer, avec le Comité français de l'Elégance à une tournée en France.

Les parents de Miss Egypte refusant le départ de leur fille, c'est sa Dauphine, Yolanda Giliotti qui fut choisie pour la remplacer.



Charles Trénet, Yves Montand, 1948

Et c'est ainsi que le sort de Yolanda se décida. La suite, on la connaît par les écrits qui lui furent consacrés.

Très vite, après la fin de la guerre, nous avons accueilli à l'Auberge, des attractions venant de l'Europe.

De nombreux ballets se succédèrent, servant le plus fréquemment d'écrin aux



Rosita Serrano

attractions les plus diverses qui composaient les programmes.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les vedettes que j'avais fait venir en Egypte pour se produire à l'Auberge des Pyramides mais égale-

ment, pendant une certaine période au Helmia Palace, et puis aussi dans divers théâtres de la Capitale et d'Alexandrie.

Quelques noms tout de même : Luis Mariano, Maurice Chevalier, Edith Piaf, Roger Nicolas, Renée Lebas, Mistinguett, Georges Guétary, Georges Ulmer, Reda Caire, Dario Moreno, Gloria Lasso, Rina Ketty, Suzy Solidor, Patachou, Josephine

Baker, Léo Marjane, Jacqueline François, Dany Dauberson; Catherine Sauvage, le grand chef d'orchestre José Iturbi, Rosita Serrano

À propos de Rosita Serrano, il me vient en mémoire un incident assez cocasse. A l'Auberge nous vivions au rythme de ces grand événements artistiques qui, à chaque occasion réunissait toute la crème de la Société cairote. Il m'appartenait de présenter la vedette au public.

Le soir du récital de Rosita Serrano, j'arrivais sur l'es-trade et après un bref rap-pel de la carrière de la ve-dette, j'annonçais: " et voici Rosita Serrano ! " Accord musical de l'or-chestre pour accompagner l'arrivée de l'artiste.... mais personne n'arrivait ! Re-accord musical.... toujours sans succès.



Yves Montand, 1948



Renée Lebas, Catherine Sauvage, 1952

L'après-guerre



Suzy Solidor, 1953

Je priais le public de nous excuser et me précipitais dans les coulisses pour connaître les raisons de ce retard. Je trouvais un des musiciens en train de réparer une corde de la guitare de Rosita qui venait de casser.

À ce moment arrive en coulisse affolé Albert Soussa, le grand patron. Le musicien lui explique que la corde du *mi* – la corde fine – venait de casser. *La corde fine, la corde fine, s'exclame alors Soussa, il fallait mettre des cordes grosses, elles casseraient moins souvent !*

Autre cocasserie de Soussa. Nous avons un chef d'orchestre qui jouait alternativement de la clarinette et du violon. Une soirée de grande foule, Soussa constatait que ce musicien ne jouait que de la clarinette.

S'approchant de l'estrade, il lui en demande les raisons, et le musicien d'expliquer qu'il avait un furoncle sous le menton gauche qui l'en empêchait. Et Soussa de répliquer : *vous n'avez qu'à poser le violon à droite.*

Soussa n'était certainement pas aussi naïf qu'il voulait le faire croire. C'était plutôt un style qu'il se donnait .

M a u r i c e
C h e v a l i e r,
Charles Trenet,
Reda Caire, Jose
Itrurbi se produisirent en récital sur une scène de Théâtre.

Au moment où je rédige ces lignes – février



Johnny Weisse Müller et son épouse, 1953



Dario Moreno, 1952

et l'auberge à nouveau

2001 – la radio annonce le décès de Charles Trenet. Que de souvenirs me reviennent en mémoire !

Le Charles Trenet de mon adolescence, avant la guerre. Je me souviens de la bande d'amis assis au sol en tailleur autour du phonographe écoutant avec un plaisir indescriptible les chansons de Trenet dont le ton et le style différaient de tout ce que nous entendions alors.

Et puis après la guerre, le Charles Trenet que j'avais engagé pour des récitals au Caire.

Ce jour de Février 1948 (53 ans déjà !) où Trenet se produisait sur une scène de théâtre, Yves Montant chantait à l'Auberge des Pyramides. Très gros succès pour les deux. Je savais qu'ils ne nourrissaient pas beaucoup de sympathie l'un pour l'autre, mais je m'étais arrangé pour les faire se rencontrer autour d'une bouteille de champagne à l'Auberge des Pyramides.

Parmi les quelques dizaines de photos souvenir que j'avais emporté avec moi du Caire, j'ai retrouvé celle me trouvant entre ces deux vedettes à l'Auberge un verre de champagne à la main.

La présence de Trenet en Egypte failli avoir des conséquences très graves. Parmi les personnes qui l'accompagnaient, pianiste, manager et secrétaire, j'avais remarqué la présence d'un jeune garçon d'une douzaine d'années que je pensais être le fils d'un des accompagnateurs.

Voilà que le chef de la Police m'appelle pour me faire savoir qu'Interpole lui avait signalé l'enlèvement d'un jeune garçon qui



E. Mallet, Luis Mariano, Roland, 1955



José Iturbi

L'après-guerre



Charles Aznavour, 1979

serait parti au Caire avec Trenet. Je ne connaissais pas à l'époque ses penchants péderastiques.

Grâce à nos hautes relations, nous avons réussi à faire embarquer ce jeune garçon dans le premier avion pour la France, étouffant ainsi un scandale qui aurait pu avoir un retentissement international et des conséquences juridiques fâcheuses.

J'ai su par la suite que Trenet était passé en correctionnelle pour détournement de mineur, mais j'ignore s'il s'agit de la même affaire ou d'une affaire similaire antérieure ou postérieure.

Autre artiste que j'avais engagé à l'Auberge, Fernand Reynaud. Ce n'était pas encore la vedette qu'il est devenu par la suite, mais un petit artiste de music-hall, faisant particulièrement quelques imitations et des sketches mimés. Gros flop ! au point d'être obligé de raccourcir son contrat. J'en parle ici parce qu'il y a une suite à l'affaire Fernand Reynaud que vous connaîtrez dans le déroulement de mes souvenirs.

les Années Sages

mireille

Les parents de Mireille, mon épouse, étaient belges. Son père, Joseph Mossiat était venu avec sa famille s'installer dans le nord de la France où il a participé, comme chef de travaux, à la reconstruction de la cathédrale d'Amiens et c'est là à Bouzincourt, petit village voisin, que naquit Mireille le 31 Janvier 1923.

Retour en Belgique et après de confortables études économiques, Mireille est entrée à la Banque Nationale Belge, où elle a été affectée au service *économique*, qui s'est traduit pour elle – comme il est d'usage d'utiliser les compétences – à compter et recompter les billets de banque !

Travail monotone qui l'avait amené à rechercher une activité annexe, d'où son entrée dans une école de danse dirigée par Marcelle Attout.



mireille

Marcelle, issue d'une famille de la grande bourgeoisie belge, avait elle aussi, recherché dans la danse, un dérivatif au train-train familial.

Une longue et belle amitié s'était établie entre Mireille et Marcelle, amitié qui s'est prolongée par l'introduction de Mireille dans la famille de la sœur de Marcelle, Josette Gheur et ses enfants auprès de qui elle avait trouvé la chaleur affectueuse qui lui manquait dans sa propre famille d'un rigorisme *petit bourgeois catho*.

Les aventures amoureuses de Marcelle – trop longues et complexes à raconter dans mon livre – l'ont amené à quitter la Belgique pour l'Espagne, entraînant avec elle Mireille qui démissionna de la Banque.

Comme assez souvent dans les équipées amoureuses, celle de Marcelle se termina par une grande déception, et voilà nos deux jeunes filles seules abandonnées en Espagne sans ressources.

La seule solution pour vivre et avoir assez d'argent pour retourner en Belgique a été de se faire engager comme danseuses dans un théâtre de revue.

Un enchaînement de circonstances amena Marcelle à rentrer en Belgique où sa famille aisée pouvait l'aider à surmonter son chagrin...et ses finances, et Mireille, dont ce n'était pas le cas, à intégrer un Ballet en partance pour *l'Auberge des Pyramides* dont j'assurais la direction artistique.

Mireille a fait partie d'un Ballet dirigé par une ancienne étoile des Ballets du Bolchoi Hélène Eliroff. Ce ballet s'était déjà produit auparavant à *l'Auberge des Pyramides*.

J'avais tout de suite remarqué la beauté, la douceur et la gentillesse de Mireille à qui j'ai fait une cour assidue. Elle n'a pas été insensible à mes avances ce qui m'amena rapidement à une demande en mariage.

C'était en 1953, c'est-à-dire au début de l'ère Nassérienne.

À cette époque, les époux des trois sœurs, venaient de disparaître en peu de temps d'intervalle, ma sœur avait déjà émigré en Israël avec son époux, en 49.

Un cousin, Jacques se trouvait à Roubaix où son père l'avait envoyé pour suivre une formation d'ingénieur textile et un autre

cousin, René s'employait à Paris à refaire le monde avec l'aide de la gauche intellectuelle.

Un autre frère Fernand resté au Caire, poursuivait ses études de médecine au C.H.U. De Kars El Eini

Ma mère et la Tante Mathilde avaient décidé d'habiter ensemble rue Boustan, unissant leur veuvage et leurs moyens financiers.

Lorsque survint la mort du mari de tante Marguerite, le toubib, l'aîné des fils, Lucien se trouvait à Paris engagé par le génie de l'armée américaine en qualité d'architecte. Seul demeurait auprès de la tante Marguerite le second fils Robert.

Et c'est à ce moment que je décidais d'épouser Mireille. En brave garçon respectueux des traditions, il me fallait obtenir le consentement non seulement de ma mère mais également de ses deux sœurs.

Mes cousins Fernand et Robert étaient mes complices et avaient bien préparé le terrain auprès de leurs mères pour les amener à admettre cette jeune fille belge, catholique au sein de notre famille juive.

Au jour décidé pour les présentations, les trois sœurs étaient assises sur le canapé du salon de la rue Boustan aux sièges dorés.

Mireille arriva tout intimidée pour passer cet *examen* devant ce tribunal qui finalement la trouva gentille, mignonne, bien élevée, mais avec hélas ce seul défaut d'être catholique.

Devant ma détermination, ma mère et mes tantes m'accordèrent leur consentement surtout lorsque je précisais que ma mère continuerait à vivre avec



Les trois sœurs, Marguerite, Mathilde, Emma



Les trois cousins, Robert, Fernand, Roland



Les trois sœurs et les trois cousins

nous. Cela allait d'ailleurs de soit étant le seul soutien de famille. Mais c'est avec les trois sœurs que finalement nous allions cohabiter. Il nous fallait maintenant franchir un obstacle important : les complications administratives.

Mireille n'avait qu'une carte de séjour temporaire

de travail et, en raison de la nouvelle situation politique en Egypte, il devenait très difficile d'obtenir une carte de résident. La réponse des autorités avait été qu'elle quitte d'abord le territoire pour présenter, à partir de l'étranger une demande de résidence pour mariage. Le climat ambiant nous laissait craindre qu'une fois dehors la résidence lui serait refusée.

Conseillé par un ami avocat judéo-égyptien ancien magistrat, nous décidions de nous marier et ensuite de demander la résidence.

Ici nouvelle difficulté ! Les mariages en Egypte ne se font pas devant Monsieur le Maire, mais auprès des autorités religieuses dont dépendent les futurs époux.

Première démarche auprès du Consulat de France où nous étions informés que le Consul n'était pas habilité à célébrer des mariages, mais uniquement à retranscrire ceux célébrés par une autorité religieuse. Mais pour nous quelle autorité, la juive ou la catholique ?

Deuxième démarche auprès du Rabbinate qui refusa de consacrer ce mariage, Mireille étant catholique.

Troisième démarche à l'Eglise St. Joseph, où le prêtre a bien voulu célébrer notre mariage non pas à l'église, mais au presbytère chacun de nous conservant sa religion.

Ce qui fût fait, puis munis de ce papier nous pouvions le transcrire et le légaliser auprès du Consulat de France dont je dépendais.

Et c'est le 4 Janvier 1955 que nous confirmons ce mariage au Consulat, faisant de Mireille une nouvelle Française, bien que conservant sa première nationalité belge. Parce que Mireille, bien que née en France, avait conservé la nationalité belge de ses parents.



Le mariage

D'ailleurs cette double nationalité nous a drôlement servi au moment des expulsions.

Merveilleux souvenir que la fête qui suivit le mariage dans notre appartement de la rue Mohamed Mahmoud.

Cela coïncidait avec la présence de nombreuses *Miss de beauté* venue en Egypte avec le Comité Français de l'Elégance pour des défilés à l'Auberge des Pyramides, ce qui entraîna à la fête journalistes et photographes !

Le Chef d'orchestre de l'Auberge, Baby Almanza, venu en invité avec quelques-uns de ses musiciens n'avait pas manqué d'apporter ses instruments de musique mettant ainsi une belle ambiance à la soirée.

Mais, dès le surlendemain, il nous fallait faire front aux difficultés administratives pour les papiers de Mireille !

Les autorités égyptiennes soupçonnant un « mariage blanc » qui permettrait à une étrangère à demeurer en Egypte, rejetèrent la demande et dès le lendemain un avis d'expulsion de Mireille nous parvenait à la maison.



Catastrophe ! Sur les conseils de notre avocat, Mireille alla se réfugier à Alexandrie chez mon oncle Emile et

Le cuncan



Par taille : Emma, Marguerite, Henriette, Edmond, Lucien, Fernand, Robert, Roland

nous répondîmes aux policiers qui venaient la chercher que nous ignorions où elle se trouvait.

Ce délai permis à notre avocat d'introduire un recours devant le Conseil d'Etat, stoppant de ce fait l'expulsion. Et le jour du procès, toute ma famille était présente au Tribunal

donnant ainsi l'impression d'une solidarité familiale excluant toute manœuvre de *mariage blanc*.

Et notre avocat, Maître Schinazi, avec de grands effets de manches, brandissant le certificat de mariage de l'Eglise, de clamer que *ce que Dieu avait uni, l'homme ne devait pas désunir !*

Sa plaidoirie et peut-être aussi le fait que le président l'avait connu alors qu'il était magistrat, firent que la décision administrative a été annulée et Mireille s'est vue accorder une résidence de dix ans. Ouf !

Après la mort du Toubib, les trois sœurs avaient décidé de vivre ensemble dans un immeuble rue Mohamed Mahmoud où Robert et moi allions prendre l'appartement en Duplex du dernier étage.

Il y avait au premier niveau le salon, la salle à manger et les dépendances. Nouveauté : un frigo venait remplacer la glacière classique qui pendant si longtemps nous obligeait à faire venir deux fois par jour des pains de glace.

Au deuxième les chambres des trois sœurs, la chambre de Robert, la chambre de Fernand qui terminait ses études de médecine et enfin notre chambre meublée sur mesure par un atelier du nom de Manadili (je me souviens du nom !) car deux des

murs de la chambre était en arrondit, ce qui avait nécessité cette commande particulière.

Cette cohabitation excluait toute vie de couple, mais Mireille s'en accommoda parfaitement, retrouvant une chaleur familiale qui lui avait souvent manqué.



Yves, Allen et, debout, Edmond, Fernand, André, Henriette, Aline, Hélène, Emma, Claude, Mireille

Mes tantes et ma mère

étaient pleines d'attention pour elle, mes cousins l'adoptèrent rapidement. Elle venait souvent me rejoindre le soir à l'Auberge des Pyramides, puis très vite elle nous annonça l'arrivée d'un bébé. Il y avait de quoi faire avec les préparatifs.

De 1954 à Décembre 56, nous vécurent deux années merveilleuses, une vie professionnelle prospère, avec les engagements à l'Auberge, les récitals de vedettes, les manifestations artistiques de tous ordres. Et la représentation en Egypte de la pointe "BIC" qui venait de se faire connaître dans notre région.

La pointe BIC : un autre épisode de ma vie professionnelle dont je vous parle plus loin.

Entre-temps, à l'Hôpital français du Caire, le 24 Novembre 1955, Mireille donnait naissance à notre fille Anne-Marie, ce qui fit la joie de toute la famille.

Il faut, vous dire que ma tante Mathilde avait eu cinq garçons, la tante Marguerite deux garçons. Toutes les deux avaient tant voulu une fille. Et enfin arrivait Anne-Marie qui, de suite a eu trois grand'mères et de nombreux grands cousins pour prendre soin d'elle !

Pas besoin de nou-nou puisque toute la maisonnée se disputait le tour de la garder !

Les crayons *bic* En Egypte, peu ou pas de cloisonnement entre différentes activités professionnelles. Directeur artistique de l'Auberge des Pyramides, j'avais également une agence artistique (l'Agence BIS – Bureau International du Spectacle) qui plaçait des artistes dans divers pays du Moyen-Orient, organisait des tournées théâtrales, souvent en accord avec Fernand Lombroso, grand entrepreneur installé à Paris.

Trois associés géraient cette agence, Jacques Lombroso (cousin du Fernand de Paris), Albert Soussa qui, pour me permettre d'avoir une activité parallèle à celle de directeur de son établissement, avait réclamé une part du gâteau et moi-même. Pour les besoins de la programmation, nous nous déplaçons en Europe en alternance, Lombroso et moi.

Un jour, à son retour de Paris, Jacques Lombroso rapporta un colis contenant une sorte de crayon que nous ne connaissions pas encore en Egypte : c'étaient les fameuses pointes « BIC » qui venaient de faire leur apparition en Europe. Lombroso flaira le succès de cette entreprise.

Mon cousin Robert Haddad travaillait à ce moment-là à la maison anglaise de papiers *Croxley*. C'était donc la personne tout indiquée pour s'occuper d'une première prospection.

Le succès fut immédiat ! Les quelques premiers milliers de Bic importés partirent comme de petits pains. Et tout le monde en redemandait. Notre coût d'achat était multiplié de nombreuses fois par rapport au prix de vente aux papetiers. Et nous ne cessions d'en commander à la maison mère de Paris

Mais Nasser arrivé au pouvoir commençait les nationalisations. Il limita aussi les importations de l'étranger aux produits de première nécessité et aux produits susceptibles de créer de nouvelles activités. D'où notre idée de créer une *usine* de montage de pointes *BIC*.

D'une part, nous créâmes une filiale de l'agence BIS en la baptisant *Bureau Egyptien pour le spectacle et le commerce* en y associant pour une part symbolique un des employés de Soussa (Egyptien musulman) chargé habituellement des démarches auprès des administrations. Et d'autre part nous installâmes dans

le sous-sol du magasin Soussa de la rue Talaat Harb, deux ouvriers chargés de fixer dans le support extérieur la partie intérieure de la pointe bic, celle contenant l'encre et la bille du bout, importées chacune séparément.

C'était cela notre usine de montage. Et ainsi nous avons créé une nouvelle activité qui nous permettait de continuer à importer des BIC en *pièces détachées* dont le *montage* était assuré en Egypte ! Cette prospérité, hélas pris fin avec la guerre de Suez.

la révolution de nasser Drôle de sentiments
qui se mêlaient

dans nos esprits dès le début de cette guerre. Nous sentions bien que tout allait changer, que quel que soit le résultat, rien ne serait comme avant. Déjà, avec l'arrivée de Nasser au pouvoir il y eut un premier changement. Démocratie me direz-vous, oui mais démocratie militaire et autoritaire inspirée par des conseillers allemands (ex-nazis) qui entouraient le *Raïs*.

Cette démocratie, pensais-je, si j'avais été Egyptien, l'aurai-je acceptée ? Peut-être bien que oui, désireux de me venger des dizaines d'années d'occupation et d'humiliation. Mais, nous serait-elle profitable dans l'avenir ?

Réponse ambiguë et douteuse qui se trouvera dans l'après-Nasser, après des années d'euphories, mais aussi de déceptions multiples !

Mais, voilà, je n'étais pas Egyptien et je me trouvais face à une guerre qui, comme je dis plus haut, entremêlait tout dans mon esprit.

Je suis né en Egypte, j'ai vécu en Egypte, j'aime l'Egypte, j'aime les Egyptiens et me voici maintenant à souhaiter la victoire de leurs adversaires, des Français, parce que je suis français, et celle des Israéliens, parce que je suis juif !

Il faut dire quand même que depuis la première guerre entre les pays arabes et Israel, j'avais senti fortement un sentiment d'anti-sémitisme se développer. Et je prenais naturellement parti pour ce petit pays contre toute la coalition arabe contre lui.

Dès la première *expédition punitive* contre Israel, Farouk avait préparé son beau cheval blanc pour aller caracoler à Jérusalem.

Et ce fut la déroute pour l'armée égyptienne, avec des montagnes de bottes laissées dans le désert, leurs propriétaires préférant courir pieds nus (comme ils en avaient l'habitude dans leurs villages) pour aller se réfugier à l'arrière.

Le monde riait de ce tableau, mais nous pensions que les Israéliens ayant fait la preuve de leur résistance, la colère arabe allait s'apaiser et peut-être cette partie du monde retrouver la paix et la fraternité.

Hélas ce ne fut pas le cas et la colère ne faisait que s'accroître contre les Juifs. De défaite en défaite, les Egyptiens finirent par détrôner Farouk et porter au pouvoir Nasser. Disons plus exactement Nasser s'empara du pouvoir.

Farouk sauva sa tête en abdiquant puis en quittant le pays, sur son Yacht que Nasser voulut bien lui prêter pour son dernier voyage avec dans ses bras le nouveau roi Fouad II, âgé de quelques mois, et dans les cales une montagne de bagages qu'on l'avait laissé emporter.

Dès son départ, il y eut d'abord l'abolition des titres de noblesse : plus de Pachas, plus de Bey !

Le pauvre Albert Soussa, venait, depuis quelques mois à peine de recevoir le titre tant attendu de « Bey ». Il en était tellement fier ! Il avait fait réimprimer son papier à lettres avec, à l'entête un superbe *Albert Soussa Bey*.

Cette suppression lui fit mal au cœur, lui qui attendait depuis longtemps l'obtention de ce titre ! N'ayant plus le droit de l'utiliser, il rayait très légèrement ce mot de Bey de son nouveau papier afin qu'il soit encore très visible.

Suivit ensuite une campagne destinée à ternir l'image de Farouk en le montrant en roi aux mœurs dissolues, autoritaire, dispendieux, versatile. Les portes des palais furent ouvertes au peuple pour montrer le nombre considérable de chaussures, de cannes, de costumes, la vaisselle, l'argenterie.

Puis il y eut l'interdiction d'avoir des enseignes de magasins écrites en français ou en anglais. Tout devait être écrit en arabe ! Un grand nombre de rues devaient changer de nom pour évoquer la révolution, les martyrs etc...

La guerre de suez Enfin Nasser s'en prenait au canal de Suez en le nationalisant et en déboulonnant la statue de Ferdinand de Lesseps qui se trouvait à l'entrée du Canal . Là, il a eu tort de s'attaquer aux intérêts financiers.

S'en était trop ! Un scénario s'organisait pour faire intervenir français et anglais, premiers intéressés dans cette affaire de nationalisation.

Les Israéliens devaient attaquer militairement par le désert et français et anglais étaient supposés intervenir *pour protéger le passage du canal* seule voie praticable vers les mers du Sud.

Et c'est ainsi que commença la guerre de Suez qui ne dura que quelques semaines, les Israéliens arrivant au bord du canal, avec ordre de ne pas aller plus loin, anglais et français arrivant par les airs et la mer..

Au premières bombes qui tombèrent sur l'aérodrome d'Héliopolis, les membres de la famille étaient venus se réfugier chez nous au Caire. Il y avait la famille de l'oncle Edmond et des amis que nous avons hébergés également. Le salon était devenu un dortoir. En réalité il n'y eut que quelques bombes éparses.

Nous suivions anxieusement les nouvelles à la radio sachant que les civils français, anglais et Juifs de toutes nationalités résidants en Egypte devenaient des ennemis qui allaient être les premières victimes.

Dans les premiers jours de la guerre, les Egyptiens trop occupés à se défendre contre la coalition, nous laissèrent en paix, se contentant de nous consigner à nos domiciles.

Puis la situation se renversa. Les Russes, en pleine guerre froide, n'entendaient pas laisser la main-mise aux alliés ; elle les menaça de toutes ses foudres.

Les Etats Unis peu soucieux de créer un conflit nouveau, s'allièrent aux russes pour intimier l'ordre aux belligérants de se retirer et Nasser sortit politiquement vainqueur et en possession de cette immense source de revenus qu'était le Canal de Suez.

La première conséquence pour les résidents étrangers des pays ennemis et des juifs de toute nationalité a été de recevoir l'ordre de quitter le pays.

mireille

Je ne connaissais pas le sort qui m'attendait, aussi ma femme (non expulsée, ainsi que ma mère) se rendit au Consulat de Belgique et fit inscrire ma fille sur son passeport belge.

la diaspora

les expulsions

A propos de l’Egypte xénophobe, résultant de l’occupation anglaise et plus particulièrement au moment de la guerre avec Israël, il faut reconnaître qu’à part quelques cas particuliers, les expulsions ordonnées se sont effectuées avec beaucoup ... je cherche le mot ... de souplesse, sauf pour quelques amis internés pour *intelligence avec l’ennemi* et passablement maltraités, sans que cela atteignît, fort heureusement pour eux, le comportement nazi. Il me vient à l’esprit une anecdote. Mes démarches pour l’obtention des permis de travail en faveur des artistes que je faisais venir en Egypte m’avaient amené à connaître un grand nombre de fonctionnaires du Ministère de l’Intérieur, à qui j’avais souvent accordé des invitations pour l’Auberge, d’où avec eux un climat relationnel.... disons *cordial*.

Un jour que je me trouvais dans le Bureau de l’un de ces fonctionnaires est arrivée une brave vieille dame juive de Haret El Yahoud (le quartier Juif). Née à Haret El Yahoud, de parents nés à Haret El Yahoud, ne parlant que l’Arabe, elle n’avait jamais connu d’autres horizons. Arrivée dans le Bureau du fonctionnaire, elle s’est assise par terre en tailleur, et s’est entendue

les expulsions

signifier son ordre d'expulsion, que de prime abord, elle ne comprenait pas.

Le fonctionnaire lui expliqua qu'il fallait qu'elle parte. Qu'elle parte ? mais partir ou dit-elle ? Là où vous voulez lui répliqua le fonctionnaire ! Alors la vieille : A Alexandrie ça vous ira ?... C'était pour elle le bout du monde !

Une autre anecdote de la même inspiration :

La guerre de Suez nous avait interdit d'évoquer publiquement le nom d'*Israël* dans la crainte des foudres de la police qui voyait en chaque Juif un espion en puissance. Alors entre Juifs, pour parler d'*Israël*, nous disions : *chez nous*.

Toujours dans le Bureau de ce fonctionnaire, arrive un Juif désarmé d'avoir reçu son ordre d'expulsion. *Je ne sais où aller*, disait-il ! Et ce fonctionnaire qui ne manquait ni d'humour ni du sens de l'observation lui répliqua : *Et bien, allez chez nous !*

J'étais moi-même assigné à résidence, sauf pour me rendre au Ministère de l'Intérieur ; mon compte en banque bloqué, la ligne téléphonique coupée... enfin précisions : le technicien s'était présenté à mon domicile accompagné d'un officier de police pour couper la ligne.

Mais cet officier que je connaissais (pour l'avoir invité souvent à l'Auberge) me prit de côté et m'indiquât comment rebrancher la ligne après leur départ. Sympa, non ?

Toujours à propos de la *souplesse* avec laquelle nous avons été maltraité, l'officier chargé des expulsions (celui de *chez nous*) me téléphonait pour me dire que la pile des dossiers des expulsions baissait régulièrement. Il s'employait bien à mettre mon dossier au bas de la pile, mais le moment était venu où il serait obligé d'ordonner mon expulsion.

Alors me conseilla-t-il de partir très vite avant que des mesures plus sévères ne soient prises à l'encontre des ressortissants des nations *ennemies*. Il me fallait avoir quelques liquidités en vendant ce qu'il m'était possible de vendre : vaisselle, argenterie, bibelots, tableaux, tapis tout cela clandestinement, car tous nos biens avaient été saisis mais aucun inventaire n'avait été établi. L'officier, chargé de ma résidence surveillée, me fit savoir qu'il fermerait l'œil mais me demandait en revanche de lui réserver

quelques beaux objets qu'il achèterait au prix offert par les acheteurs. Ce qui fut fait, notamment un merveilleux immense vase en cristal de Baccarat que m'avait offert l'Ambassadeur de France pour me remercier d'avoir organisé quelques années auparavant une superbe fête du 14 Juillet.

Ma belle voiture *Studebaker* demeura consignée au garage sous la surveillance du cousin Fernand, non expulsé lui et qui devait demeurer au Caire jusqu'à la fin de ses études de médecine qui se terminaient incessamment.

Les bijoux de ma femme (sauf ceux inscrits sur son passeport à son entrée en Égypte) ont été vendus au poids de l'or. Pour cela je les avais fait porter par le domestique du Bureau chez un cher ami de nationalité grecque, Costa Guidoglu, qui tenait un laboratoire d'analyses médicales afin d'utiliser sa balance de précision.

Je dois dire avec émotion, que les personnels du Bureau et de la maison nous ont été fidèles et solidaires au risque de représailles sévères.

Ainsi les comptes bancaires étant bloqués seuls les chèques émis avant la déclaration de guerre étaient honorés. J'ai pu ainsi émettre quelques chèques antidatés à l'ordre de mon employé de Bureau et du domestique de la maison qu'ils ont encaissé pour me remettre les sommes.

Mon oncle Émile était propriétaire d'un grand immeuble à Alexandrie. C'est le gardien de l'immeuble (le Baouab) qui s'était chargé d'encaisser les loyers en émettant des reçus antidatés.

D'une manière générale, nous étions très aimés par le personnel égyptien : les employés subalternes, les baouab, les gens de services qui préféraient travailler chez les "Khaouagates" (les messieurs européens) plutôt que chez les grands bourgeois égyptiens. Nous les traitions avec considération, en personne humaine, alors que chez les bourgeois égyptiens le ton était souvent arrogant, dédaigneux pour les originaires de certaines régions du pays.

J'avais été l'un des derniers à être autorisé à emporter autant de valises de vêtements et autres produits, sauf les objets de valeur, tels que bijoux, argenterie etc.

Nous ne pouvions pas emporter de l'argent, mais nous étions autorisés à acheter des billets d'avion *open date* ainsi qu'une

les expulsions

lettre de crédit émise par l'agence Cook pour une valeur de trois cents livres par personne. Quelques jours plus tard, les expulsés ne pouvaient emporter qu'une seule valise et plus de lettre de crédit de Cook.

Pour ma part, j'avais fait le plein de vingt-deux valises ! et des lettres de crédit autorisées.

Et c'est le 11 Décembre 1956, que nous embarquâmes (papa, maman, mémé et la petite Anne-Marie alors âgée de juste un an) sur le bateau *Aéolia* à destination de Marseille où nous arrivions le 16 Décembre.

A bord, le commissaire me demanda – afin d'aider la Croix-Rouge à l'arrivée – d'établir des listes différentes pour les personnes qui souhaitaient se rendre directement dans leurs familles, celles qui souhaitaient se rendre provisoirement dans les centres d'accueil en attendant de rejoindre leurs familles et enfin – et c'étaient les plus nombreux – celles qui n'avaient d'autre solution que de demeurer dans les centres d'accueil.

J'ai retrouvé une copie de cette liste dans le dossier de mes souvenirs.

Les trois listes totalisaient deux cent quatre-vingts personnes dont quatre vingt-quatre enfants de moins de seize ans.

En parcourant cette liste j'ai pensé à ce fameux film *Un carnet de Bal*. Dans ce film, une jeune débutante à son premier bal, avait inscrit le nom des cavaliers qui l'avaient successivement invitée à danser.

De nombreuses années plus tard, devenue veuve, elle retrouve ce carnet et se met à la recherche de tous ces cavaliers de son premier bal. Et de découvrir des situations des plus inattendues.

Alors je me suis demandé ce que sont devenus les deux cent quatre-vingts personnes de notre aventure. Les adultes avaient plus ou moins mon âge. Il ne doit probablement pas rester grand monde. Mais ces quatre-vingts jeunes de moins de seize ans ?

J'ai bien envie de me mettre à leur recherche et de savoir ce qu'ils sont devenus.

Si certains d'entre eux se reconnaissent dans mon récit, je serais heureux de les rencontrer et d'évoquer avec eux les souvenirs de cet exode sur l'*Aéolia* de Décembre 1956.

la france

Arrivés à Marseille le 16 Décembre et désireux de disposer de quelques liquidités, nous apprenions hélas que l'agence Cook n'honorait plus les lettres de crédit émises par ses bureaux du Caire.

Nous fûmes accueillis par des représentants de la Croix-Rouge et hébergés dans des hôtels saisonniers de la côte, vides à cette époque de l'année.

Pour nous c'était l'hôtel Oasis à Carry-le-Rouet. C'était un bâtiment comprenant, si je me souviens bien, cinq ou six chambres desservies par une pièce centrale. Dans un second bâtiment se trouvait la salle de séjour qui tenait lieu de salle à manger, ainsi que la cuisine et les dépendances.

Chaque famille occupait une chambre. Il y avait avec nous le docteur Fangous (celui qui m'avait passé l'examen pour le service militaire) et son fils, la famille Larchet (directeur de l'École Fax) et deux autres familles dont je ne me souviens pas beaucoup.

Les Larchet, les Fangous et nous-mêmes nous étions regroupés par affinité sociale. Les repas étaient pris dans la salle de séjour autour d'une grande table.



Les repas à l'hôtel Oasis

L'hôtel était tenu par un certain Thévenot à qui la Croix-Rouge versait une somme de mille francs (anciens, bien entendu) par personne pour l'hébergement et les repas. Cela ne devait pas représenter grand chose au taux de l'époque, c'est dire que le repas était assez frugal, composé principalement de pommes

de terre, de haricots, de pâtes.

Au bout de quelques jours nous nous étions liés d'amitié avec Thévenot, ancien comédien, avec qui j'évoquais quelques souvenirs relatifs à certains artistes et à parler cuisine en déplorant la qualité de ce qu'il nous servait. – *Mais que voulez-vous que je fasse, nous disait-il, avec les mille francs que je reçois !*

Pourtant piqué au vif, il voulut nous prouver ses talents culinaires. C'est ainsi que nous avons vu s'améliorer le quotidien, à force d'exclamations de joie et de félicitations sur ses talents de *grand chef. Tout flatteur vit au dépend, etc.*

Autre souvenir de l'hôtel Oasis. Les chambres n'étaient pas chauffées et en ce mois de Décembre, il faisait particulièrement froid.

Thévenot nous suggéra d'aller couper du bois dans la forêt voisine et d'allumer le pêle qui se trouvait au centre de la salle desservant les chambres de notre bâtiment. Il nous prêterait scie et brouette.

Mais, nous avait-il dit, on ne pouvait pas couper n'importe quelle branche. Il nous ferait accompagner par son fils âgé d'une quinzaine d'année qui nous désignerait celles que l'on pouvait scier.

Et nous voici, Larchet, Fangous et moi, tous trois bien peu entraînés à cet exercice, essayant maladroitement de scier la branche.

Le fils Thévenot, riant de notre maladresse, finit par avoir pitié de nous. Il s'arma de la scie, et grâce à notre encouragement vocal et à notre admiration pour son adresse, fit le travail à notre place.

À notre retour, la brouette pleine de bois, le père Thévenot nous accueillit en nous disant : *et bien, vous voyez, ce n'était pas si difficile que ça !*

Un autre merveilleux souvenir de cette époque. Le 31 Décembre 1956, ma femme et moi sortîmes de l'une de ces vingt-deux valises que nous avions emporté, une superbe robe du soir et mon smoking.

Et dans cette tenue nous nous sommes rendus dans le seul bistrot du village, où les quelques consommateurs qui s'y trouvaient, étonnés de notre accoutrement, nous virent commander au comptoir et nous partager un verre de cognac pour nous souhaiter la bonne année. C'était le seul luxe que nos moyens de l'époque nous permettaient !

Après un court séjour à Carry-le-Rouet., j'ai pensé que le seul moyen de m'en sortir était de me rendre à Paris où j'avais quand même quelques relations. N'ayant pas d'argent pour prendre le train j'ai utilisé les billets d'avion open achetés en Egypte.

Dario Moreno que j'avais accueilli chaleureusement à mon époque faste égyptienne me reçut très amicalement et a essayé de m'aider dans mes premières démarches.

L'accueil de mes confrères fût particulièrement frais (un concurrent qui venait s'installer !) Mais j'ai une grande reconnaissance envers Paul Dubas (frère de Marie Dubas) le seul agent qui m'accueillit dans son Bureau des Champs Elysée et m'offrit de m'y installer. *Nous verrons pour les conditions plus tard* m'avait-il dit . Merci Paul Dubas. Merci de m'avoir permis – quelques semaines après mon arrivée en France – de disposer d'une pièce dans votre bureau des Champs Elysée et d'un téléphone. Plus tard, au long des nombreuses années de notre collaboration, sa générosité lui fut rendue au centuple, mais cela n'enlève rien au mérite de son accueil du départ.

Quelques jours plus tard, j'apprenais que les lettres de crédit de l'agence Cook étaient enfin honorées. Et les choses s'enchaînèrent

la france

très vite. Une annonce dans le journal proposait un studio à la rue de Ponthieu (parallèle aux Champs-Élysées).

Avec l'argent dont je disposais maintenant, je payais trois mois de loyer, envoyais des billets de train à ma femme, ma fille et ma mère demeurées à Carry-le-Rouet, et nous sommes installés dans ce studio de la rue de Ponthieu.

Ce devait être auparavant un local de *travail* pour les dames galantes qui circulaient dans le coin. Une belle salle de bain, une grande cuisine et une seule pièce de trois mètres par trois séparée en deux par une cloison en bois à mi-hauteur. Mais il y avait le téléphone et l'eau chaude.

Songez à la chance que j'avais eue : à quelques semaines de mon arrivée, je disposais d'un logement avec téléphone à proximité des Champs-Élysées et d'un Bureau au 33 Champs-Élysées avec téléphone !

À cette époque 56/57 il n'y avait pas un seul logement de libre dans Paris et les listes d'attentes dans les mairies étaient interminables ! Et la mise à disposition d'un téléphone (je dis bien la mise à disposition) se vendait à prix d'or ! Aucune ligne nouvelle de disponible aux PTT.

Encore une fois merci Paul Dubas pour le Bureau et merci à ma bonne fortune pour le studio.

la rue de ponthieu Dans le studio de la rue de Ponthieu, nous étions vrai-

ment très à l'étroit. La seule pièce était partagée en deux par une séparation en bois élevée à mi-hauteur. D'un côté il y avait un lit d'une personne que je partageais avec mon épouse et un tout petit bureau sur lequel était posé le précieux téléphone, et de l'autre un canapé sur lequel dormait ma mère, et le petit lit pliant importé dans nos bagages, destiné à ma fille Anne-Marie.

Anne-Marie a décidé depuis de se prénommer uniquement *Marie*. Donc faisons lui plaisir, appelons la désormais Marie dans la suite de mon récit.

Le lit que nous occupions était si étroit que la nuit, pour me retourner, je devais d'abord me lever. Le studio me paraissait si petit que

je lançais constamment cette boutade : pour y entrer il me fallait un chausse-pied et pour en sortir un tire-bouchon !

L'exode d'Égypte continuait. Et Paris a été la plaque tournante pour ceux qui cherchaient une nouvelle destination ou qui cherchaient à s'installer en France.

Le studio de la rue de Ponthieu, à proximité des Champs-Élysées, devint le centre névralgique de toute cette activité. Famille et amis s'y succédèrent, s'entrecroisèrent. Il y eut jusqu'à huit personnes à y séjourner pendant quelques jours.

Notre solidarité traditionnelle nous faisait un devoir à les accueillir alors qu'ils étaient désemparés et que nous avions eu la chance de trouver un logement. On dormait comme on pouvait, par terre, dans la baignoire..... Et sur la petite table, on mangeait à tour de rôle.

Mais croyez-moi, cela n'avait rien de dramatique. Nous étions joyeux, dynamiques et très confiants dans l'avenir.

Avec les mille francs (de l'époque) que la croix rouge nous allouait, ma mère s'arrangeait à nous préparer d'excellents repas. Pour les vêtements et accessoires, nous étions largement pourvus grâce au contenu des vingt valises emportées d'Égypte.

La tante Marguerite, avec ses deux fils Lucien et Robert et leurs épouses y transitèrent avant leur départ pour le Brésil, où la femme de Robert avait déjà de la famille là-bas, ce qui pensaient-ils faciliterait leur installation, puisque les Haddad n'étant pas français, ils ne pouvaient pas bénéficier de l'aide que nous espérions recevoir de l'Etat.

Professionnellement, je m'activais énergiquement pour mettre fin à une situation précaire. J'y suis arrivé assez rapidement grâce à ma collaboration avec mon amie Luska.

mon activité professionnelle

Lorsque j'assurais la direction artistique de l'Auberge des Pyramides au Caire, il m'arrivait souvent d'engager des Ballets et parmi eux le Ballet d'Hélène Eliroff dont j'ai parlé à l'occasion de ma rencontre avec mon épouse

A son premier engagement – avant son réengagement au cours duquel j'avais rencontré Mireille – et alors que son ballet se produisait à l'Auberge des Pyramides, je devais me rendre à Paris pour assurer les prochaines programmations. Hélène Eliroff me chargea d'une mission auprès de sa fille. Et c'est ainsi que j'ai connu Luska. Cela fera plus cinquante ans !

Iuska Quelques mois d'une liaison amoureuse et épisodique et puis cinquante ans d'une amitié non équivoque et d'une complicité, d'une collaboration professionnelle et artistique qui n'ont jamais failli !

Luska était et est toujours une merveilleuse dessinatrice de costumes et de décors de théâtres. Elle avait dessiné entre autres des costumes pour des revues parisiennes dont le spectacle changeait tous les ans.

mon activité professionnelle

Elle eut l'idée de racheter les costumes des années précédentes et de monter pour son compte de petites revues d'*exportation* composées en général d'un chanteur, d'une chanteuse, de danseuses, de danseurs et d'une attraction visuelle, le tout *made in Paris*. Un pianiste avec les orchestrations sous le bras accompagnait la Troupe. Les autres musiciens étaient ceux des établissements dans lesquels le spectacle se produisait.

Elle me demanda de placer ces spectacles dans les pays voisins : Italie, Belgique, Espagne.

Avec ma connaissance des langues, ma prospection s'étendit bien plus loin, en Suède, en Finlande, au Danemark, au Moyen-Orient et jusqu'au Japon où tout ce qui était parisien était merveilleusement accueilli.

La qualité de ces petits spectacles, ma connaissance des langues et le climat de confiance que j'étais arrivé à établir avec les différentes directions transformèrent les contrats d'engagement qui étaient en général de deux semaines, en contrats semestriels et même annuels.

Ainsi, en Finlande, pendant onze ans consécutifs nous avons présenté au « Fennia » des spectacles différents tous les six mois. Au Japon dans les Théâtres des Hôtels « Juraku » ce fut, pendant sept, des spectacles dans deux ou trois hôtels de la chaîne Juraku, simultanément.

À propos d'Italie, j'ai souvenir d'une histoire qui s'est produite au Casino de Saint Vincent d'Aoste où je présentais un spectacle. Le Casino comportait également un Hôtel de grand luxe où j'étais invité par la direction à séjourner.

Le directeur vient me voir pour dire que trois clients très importants du Casino (qu'il soignait particulièrement) cherchaient un quatrième pour un bridge dans le salon de l'hôtel. Je tâtais à peine depuis un an à cette discipline, mais acceptais pour lui faire plaisir.

Présentation en Italien, on se met à table pour un bridge tournant, c'est-à-dire pour rencontrer successivement chacun des trois partenaires. N'étant pas très habile à l'époque pour les calculs, je leur

laissais le soin de marquer les points sur leur carnet. Il m'a semblé être victorieux à chacune des rencontres, c'est le propre des néophytes.

En fin de partie, celui qui tenait les comptes me félicita et m'annonça que j'étais le seul vainqueur. Chacun des joueurs sortit une liasse de billets en Lires et les déposa devant moi. J'en avais un monceau ! ce qui à posteriori me donna des sueurs froides, car ne connaissant pas le taux auquel ces messieurs jouaient, je me suis demandé ce qui serait advenu, si à contrario j'avais été vaincu !

Champagne et autres libations et tous mes frais de séjour furent payés par mes gains au bridge.

Un souvenir de Finlande. Lors de la première représentation, je me trouvais dans l'ombre sur le côté de la salle face au public pour voir les réactions de tous les membres de la direction assis aux premiers rangs.

Je ne voyais que des visages tristes renfrognés, peu d'applaudissements, pas de rires aux passages supposés comiques. Je m'étais dit que le lendemain il nous faudrait plier bagage et rentrer en France.

Quelle ne fut ma surprise, à la fin de la représentation, de voir venir vers moi le directeur, une mèche blonde lui tombant sur l'œil, me dire avec un air renfrogné et triste : « thank you very much, it was very very good, thank you ».

Je compris que dans ce pays aux neuf mois de nuit dans l'année, les réactions étaient bien différentes que celles des riverains de la Méditerranée.

D'ailleurs leur satisfaction fut confirmée par le banquet qui suivit la représentation. Drapeaux français sur la table, vodka et vins à profusion, chansons à boire, à boire, à boire, tant et si bien qu'à la fin du repas nous tenions difficilement sur nos jambes, particulièrement le pianiste.

Il nous fallait le raccompagner. Un taxi aurait été inutile. Et je m'explique. Le Fennia avait logé les principaux interprètes dans des hôtels. Les autres membres de la Troupe étaient logés dans des chambres chez l'habitant. Cela était courant en Finlande.

mon activité professionnelle

Notre pianiste se souvenait de la rue, il avait bien dans sa poche la clé de la porte de la rue et de celle de l'appartement, mais avait oublié le numéro de l'immeuble. Un taxi ne saurait donc pas où le déposer.

Deux d'entre nous sommes donc partis tenant le pianiste titubant sous les bras, faire la rue de son logement et essayant la clé à toutes les portes cochères de gauche et de droite pour enfin trouver après de multiples tentatives, la serrure correspondante. Et pendant onze ans, ce furent les mêmes visages tristes, les mêmes marques d'appréciation et d'amitié, et à chacun de mes passages les mêmes libations.

Au cours de l'un de ces voyages vers la Finlande qui s'était effectué en train jusqu'à Stockholm, puis de Stockholm en bateau vers Turku le port Finlandais, nous avons été témoins d'un événement tragi-comique.

Lorsque le matériel était important, il arrivait que du personnel de la direction nous accueillait à Stockholm pour les formalités douanières. C'était aussi pour eux l'occasion de prendre quelques jours de vacances et surtout de s'adonner sans limites à la boisson.

Ce jour-là le sous-directeur nous accueillit d'un air très triste et nous annonça que le directeur avait été trouvé mort dans sa chambre d'hôtel.

Arrivés la veille pour nous recevoir, le directeur et lui-même avaient passé la nuit à boire et puis s'étaient séparé au petit jour devant leurs chambres d'hôtel.

C'était un hôtel dont les lits remontent automatiquement vers le mur pour se transformer en meuble pendant le jour. En arrivant à son lit, le directeur s'était effondré sur le ventre et, par une manœuvre malheureuse, le lit était remonté en l'étouffant.

Toujours à propos de tournées, je me souviens d'une drôle d'aventure arrivée au Japon. J'accompagnais les spectacles dans leurs déplacements jusqu'à la première représentation. Au Japon j'étais merveilleusement accueilli par mes correspondants locaux ainsi que par la direction des Hôtels *Juraku*.

Les hôtels *Juraku* étaient constitués d'une chaîne d'Etablissements de vacances situés soit en bord de mer, soit en montagne.

Chaque établissement était constitué, indépendamment de l'hôtel même, de galeries avec de multiples magasins où l'on pouvait tout trouver, des salles de thalassothérapie, de multiples restaurants, et de grands théâtres où justement nous présentions nos spectacles. La clientèle était composée de cadres supérieurs uniquement japonais qui venaient passer quelques jours de vacances avec leur famille.



La vie est dure au Japon

Ils arrivaient tous à l'hôtel, habillés à l'européenne, s'installaient dans leurs chambres et en ressortaient vêtus du kimono mis à leur disposition par l'hôtel et pour ne reprendre leurs vêtements civils que le jour de leur départ.

Ainsi nous voyions circuler dans l'hôtel une armée de kimonos identiques. Reconnaître des Japonais entre eux c'était déjà difficile, mais alors tous habillés du même kimono !

Lors de mon second voyage, la compagnie d'aviation avait perdu mes bagages. Après une dizaine d'heures de vol en tenue décontractée, j'éprouvais le besoin de me laver et de me changer. Mes bagages demeurant encore introuvables, il me fallait acheter sur place un minimum de vêtements. Accompagné de mon correspondant, je me rendis dans un grand magasin, style *Printemps* ou *Galerie Lafayette*.

Me voyant arrivé avec mes cent kilos et mon mètre quatre-vingt-dix, la responsable au rayon des vêtements, fit de grands signes de négation de la main. Pas de vêtements dans les magasins japonais pour des personnes de mon gabarit !

Après plusieurs tentatives infructueuses dans divers magasins, j'étais désespéré, d'autant que la compagnie d'aviation ne trouvait toujours pas mes valises.

Le père de mon correspondant eut alors une idée : pourquoi ne pas vous rendre au quartier des *Sumo* ? C'était une idée lumineuse !

mon activité professionnelle



Les Sumos à Tokyo vivent tous dans un même quartier avec, autour d'eux, des magasins qui leur sont consacrés. C'est là que j'ai pu enfin trouver des vêtements provisoires avec des tours de taille trop larges,

des manches trop courtes et des tours de cou trop larges qui me donnaient l'air d'un clown. Mais il fallait faire avec.

Dans les hôtels Juraku même problème avec les kimonos. Informé de mon arrivée, chacun des hôtels confectionnait un kimono à mes mesures communiquées par téléfax ; et je me trouvais ainsi vêtu d'un kimono d'une texture différente de celle des autres puisque fabriqué avec un tissu improvisé.

Pendant quelques années, les spectacles de Luska nous permirent d'assurer le quotidien. La longueur des contrats me permit également de souffler un peu et de rechercher d'autres formes d'activités artistiques.

La société *alpha production* Mon expérience antérieure

au Caire avec les vedettes de dimension internationale m'incitait à prétendre à des choses plus grandes.

Et c'est là qu'est intervenu le cousin Alberto Elgazi de Colombie dont la fortune lui permettait de faire joujou dans le domaine du spectacle.

Grâce à son investissement dans une société de production, je créais au nom de mon épouse, la Société Alpha production. Pourquoi au nom de mon épouse ? Ici j'ouvre une grande parenthèse et je reprendrai ensuite l'histoire de *Alpha Production*.

J'avais dit la chance d'avoir pu, au lendemain de mon rapatriement, m'installer dans un Bureau aux Champs-Élysées mis à ma disposition par l'agent artistique Paul Dubas.

la société alpha production

À cette époque, la situation des agents artistiques était très particulière.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, le Bureau de l'Organisation Internationale du Travail avait adopté une convention disposant que *les bureaux de placement payants* seraient supprimés. Or, par une interprétation que l'on a admis bien des années plus tard comme étant aberrante, les agences artistiques avaient été classées parmi les Bureaux de placements payants.

Appliquant les décisions de l'Organisation Internationale, les autorités avaient



Roland, Alberto El'Gazi

supprimé la délivrance de nouvelles licences, autorisant les anciennes à continuer de fonctionner jusqu'à l'extinction de leur titulaire.

Ils pouvaient néanmoins engager des « collaborateurs ». Bientôt le nombre de ceux-ci augmenta considérablement en raison des besoins de la profession.

Ces collaborateurs n'étaient en fait que des agents travaillant sous le parapluie d'un agent licencié. Et au fil des ans les agents vieillissants, ces collaborateurs devinrent les vrais agents, mais sous la licence de l'agent titulaire à qui ils versaient une dîme mensuelle pour bénéficier de cette couverture.

C'est ainsi que Paul Dubas, bien que grand agent artistique depuis de nombreuses années, versait une indemnité mensuelle à l'agence Rottembourg, titulaire de la licence.

Cette situation me donna enfin l'occasion d'exprimer à Paul Dubas ma reconnaissance pour m'avoir accueilli et hébergé dans son bureau à mon arrivée en France.

Fort de mon statut de rapatrié, ayant perdu tous mes biens en Egypte du fait de la guerre de Suez, je réclamaux aux autorités françaises la possibilité de pouvoir poursuivre mon activité en France. Appuyé dans mes démarches par Ernest Pezet, Vice-Président du Sénat et président des Français de l'Etranger, je pus obtenir une licence qui devait être *provisoire jusqu'à la possibilité de ma*

mon activité professionnelle

réinstallation en Egypte ce qui, vu les circonstances, transformait ce provisoire en permanent.

Et c'est ainsi que j'offris à Dubas d'être mon collaborateur, sans bien entendu, rien avoir à me payer, le libérant ainsi des honoraires qu'il payait jusque-là à l'agence Rottembourg.

Le comique de la situation, c'est que désormais, dans son propre Bureau, Dubas devenait mon collaborateur, pour répondre aux exigences légales.

La licence d'agent me permettait d'effectuer des placements d'artistes, mais m'interdisait de produire des spectacles car, à l'époque, il y avait incompatibilité entre les licences d'agent et de producteur.



Le SNAAL Une parenthèse pour parler du SNAAL.
Le Syndicat des Agents Artistiques et

Littéraires

Le syndicat de l'époque avait un objectif principal : celui de préserver ce monopole et d'en interdire l'accès à tout nouveau candidat. J'avais moi-même risqué d'en être la victime.

Rapatrié en France à la suite de la guerre du Canal de Suez. Je m'attendais à un élan de solidarité de la part de mes confrères. Quelle ne fut ma surprise de voir la vive réaction des responsables du syndicat de l'époque, jaloux de la préservation de leur monopole.

Ils protestèrent auprès des ministres, de l'administration, et multiplièrent les interventions afin de me faire interdire l'accès à la profession. Fort heureusement ils n'y parvinrent pas. Mais ils refusèrent néanmoins mon adhésion au syndicat.

Cela ne m'empêcha pas de travailler et de travailler fort bien, collaborant même avec ceux d'entre eux qui finalement avaient



Assemblée di SNAAL

bien voulu reconnaître mes qualités. Ici j'ai un souvenir

ému pour Paul Dubas, le seul agent qui m'ouvrit toutes grandes les portes de ses bureaux aux Champs Elysées me donnant ainsi la possibilité de mettre le pied à l'étrier.

Je crois que la situation de monopole que je décris aurait perduré encore longtemps sans l'intervention de Félix Marouani.

Félix Marouani était le patriarche du *clan* du même nom.

Les Marouani ont été et continuent d'être fort nombreux dans tous les domaines du spectacle vivant, de l'édition musicale ou de la production audio-visuelle.

A une époque, on disait même qu'en cas d'insomnie, plutôt que de compter les moutons il valait mieux compter les Marouani.

Félix a été un grand du spectacle et sa notoriété dépassait de loin nos frontières !

Mais, malgré l'importance de ses activités, il n'était (officiellement) – de par les restrictions imposées par la Convention de Genève – que le collaborateur d'un titulaire de licence : Albert Tavel.

D'ailleurs, dans toutes les disciplines, les plus grands agents n'étaient que des *collaborateurs* ou des *conseillers artistiques* ou des *Directeurs de Bureaux de Concerts*.

Je n'en nommerai que quelques-uns : Gérard Lebovici, Olga Horstig, Marceline Lenoir (pour l'audio visuel) ; Dandelot, de Valmalète, Werner, pour les Concerts ; Roland Ribet, Eddy, Charley, Maurice, Daniel Marouani et tant d'autres pour les variétés.

Félix Marouani avait décidé de mettre un terme à cette situation ridicule et grâce à ses relations, et à l'influence des vedettes qu'il représentait, il fit ressortir des archives du Ministère les dossiers poussiéreux qui contenaient les nombreux projets de loi restés sans lendemain.

C'est à ce moment que j'entrais en scène. Poussé par Jean-Paul Guérin je rejoignis le syndicat que je boudais depuis mon raptiement.

Il a fallu de longues années de lutte, d'explications, de patience, d'interventions multiples pour démontrer l'utilité du métier d'agent artistique, pour faire reconnaître la multitude des services



rendus aux artistes et pour faire admettre que, par-delà le *placement*, l'agent artistique était l'une des composantes importantes des professions du spectacle.

Et c'est ainsi qu'au forceps nous parvînmes enfin à arracher cette fameuse loi de 69.

Enfin, notre syndicat était reconnu par les Pouvoirs publics et les autres interlocuteurs du monde du spectacle comme la seule organisation représentant la

profession.

A situation exceptionnelle, personnalité exceptionnelle et Félix Marouani en a été une. Il venait d'atteindre son objectif. Toute la profession lui en a été reconnaissante, mais, dès lors, il devenait encombrant.

Encombrant parce que l'importance de son agence faisait craindre une main mise sur le syndicat, d'autant que beaucoup le soupçonnaient d'avoir agi dans son intérêt personnel afin de pouvoir se séparer d'Albert Tavel.

Cela était vrai en partie, mais que pouvait-on lui reprocher dès lors que son intérêt personnel rejoignait l'intérêt collectif !

Marouani fut nommé président-fondateur et les membres du Conseil, à la recherche d'un autre président introuvable, faute de se mettre d'accord sur un nom, et après moult conciliabules, adoptèrent la proposition de Lilette Voland et se retournèrent vers votre serviteur, qui ne devait être qu'un président de transition, un président provisoire, un provisoire qui a duré 22 ans... Au bout de ces 22 ans, je laissais un syndicat fort d'une réputation qui a dépassé les frontières, fort du crédit qu'il a su acquérir auprès des autorités et des organismes sociaux-professionnels.



Mais revenons à la Société *Alpha productions* dont la présidence fut confiée à mon épouse afin de contourner la loi et me permettre de réaliser enfin des productions théâtrales en France.

Pour commencer, je me suis adressé au président du syndicat des théâtres parisiens, Denis Maurey. Il connaissait mes activités en Egypte et l'expérience que j'avais dans l'organisation de tournées théâtrales.

Je le priais de m'introduire auprès des confrères parisiens afin de savoir ceux qui parmi eux seraient à la recherche de partenaires pour le montage d'une nouvelle pièce.

La règle ancienne qui voulait que seul le directeur d'un théâtre soit lui-même le responsable artistique et financier d'une pièce montée chez lui était révolue depuis longtemps et, plus précisément depuis la guerre de 39/45.

Maintenant les directeurs cherchaient des associés, des commanditaires et même louaient leur salle à des entrepreneurs indépendants. Pourquoi chercher loin, me répondit-il, j'ai en préparation une pièce avec Suzanne Flon, « De doux dingues » Si vous voulez, nous pourrions la monter ensemble.

Et me voici, pour ma première affaire associé au président des directeurs de théâtres de Paris !

Je passe sur les conditions financières sur lesquelles nous sommes rapidement tombés d'accords.

La pièce devait être montée et présentée dans le mois à venir.

Seulement, me dit-il, j'ai un petit problème : un contrat pour un spectacle de variétés pour lequel je me suis engagé pour deux semaines avec prolongation tant que les recettes ne descendront pas au dessous d'un seuil déterminé. Mais si vous voulez, vous pourriez vous associer à moi et nous reprendrions ensuite la présentation de *De doux Dingues*.

e lui demandais le nom de l'artiste qui présentait ce spectacle. C'est Fernand Reynaud me répondit-il.

À ce nom qui évoquait pour moi le souvenir de sa malheureuse expérience au Caire et de notre obligation d'interrompre son contrat, je refusais de m'associer à une entreprise qui, à mon avis, était vouée à l'échec.

mon activité professionnelle

Maurey décidait alors de présenter seul le spectacle de Reynaud et de rechercher un autre théâtre pour monter ensemble *De doux Dingues*. L'avenir me montra ma terrible erreur de jugement : le spectacle de Reynaud, prévu pour deux semaines, tint l'affiche pendant plus d'une année et ce fut le départ de la carrière étonnante que l'on connaît.

Entre-temps, Maurey et moi cherchâmes un autre théâtre disponible sur Paris. Ce fut le Théâtre Edouard VII qui s'associa à nous et où fut présenté *De doux dingues*. Trente représentations pendant lesquelles nous laissâmes quelques plumes.

Puis se furent successivement, un spectacle de revue à Bobino avec les Peter Sisters, ces trois énormes américaines d'un quintal et demi chacune, Micheline Dax et son époux de l'époque Jacques Baudoin., Puis au Théâtre des Capucines « A fleurs de peau, une pièce de Jean Valmy, avec grâce à ma petite participation à l'écriture de certains passages, mon inscription à la Société des Auteurs.

Ensuite à l'Olympia, avec Coquatrix, une revue dont le titre fut parfaitement approprié à la situation, *Cherchez la Femme* puisqu'il avait en vedette la fameuse transsexuelle Coccinelle. La distribution comprenait également Pierre Doris. Et au Théâtre de Paris, *Pygmalion* dont j'assurais la distribution.

Et pendant des années, ce fut ainsi une succession de pièces de théâtre, de revues, avec des fortunes diverses. Dans les mauvais moments, les tournées de Luska nous permirent de rétablir la situation financière.

Tout ce que je relate au sujet de mes activités professionnelles s'est déroulé pendant que la famille changeait successivement de logement.

Logés très étroitement à la rue de Ponthieu et ma situation financière s'améliorant, je cherchais un autre logement plus vaste.

Le gouvernement de l'époque avait bien lancé des programmes de construction dans les banlieues de Paris, mais rien n'était encore achevé. La croix rouge disposait d'un contingent d'appartements destinés aux rapatriés, mais il fallait attendre leur achèvement. Et la liste d'attente était longue.

C'est alors que la famille et les amis de mon épouse nous trouvèrent

un bel appartement à Bruxelles où nous vécûmes pendant près d'un an. Pour ma part je conservais le studio de Paris en raison de mon travail et me rendais à Bruxelles toutes les fins de semaine.

La Belgique C'est ainsi que je fis mieux connaissance de la famille de ma femme. Il y avait ses trois tantes, vieilles filles célibataires que l'on nommait *ces dames au chapeau vert, le frère*, son épouse et leur fille *Eva*, de nombreux cousins et cousines. Ils étaient tous curieux de rencontrer cet étranger venu d'un pays de *sauvages* et juif de surcroît.

Pour une famille catholique, bien pensante et un tantinet antisémite (nous avons crucifié le christ) il a fallu beaucoup d'efforts pour m'admettre. Mais j'ai eu tôt fait – le charme oriental aidant – de les convertir à de meilleurs sentiments.

J'invitais souvent les trois tantes, ces dames au chapeau vert. Un jour j'ai voulu leur faire plaisir et leur faire goûter un plat oriental, le couscous.

Nous avons disposé sur la table la semoule, le bouillon, les légumes, les viandes, les merguez et je leur expliquais qu'il fallait d'abord mettre dans leur assiette une certaine quantité de semoule, disposer dessus les boulettes de viande, puis les légumes, arroser de bouillon, enfin mélanger le tout.

À la vue du résultat de cette opération, l'une des tantes eut une exclamation : *qu'est ce que c'est que ce vomis de chien, une fois, dis ! ?*.

Ma tentative de leur faire découvrir des mets nouveaux s'arrêta là !

Pour notre installation à Bruxelles, nous fûmes grandement aidés par des amis de Mireille, les Gheur que Mireille avait connu adolescente.

Comme je l'ai écrit plus haut une longue histoire la liait aux Gheur, particulièrement à l'une des filles, Marcelle, avec qui elle partagea les tribulations et les privations pendant la période de la guerre.



Mireille, Emma

mon activité professionnelle



Mireille, Emma

Elle était devenue la marraine de sa fille Thésou, dont le père – marié par ailleurs – s'était réfugié en Espagne pour fuir les Allemands. Et c'est là que Marcelle, accompagnée de Mireille était partie le rejoindre.

La plage de Westende en Belgique a été pendant plusieurs été le lieu de nos vacances. C'est là que mon épouse retrouvait sa famille et particulièrement sa cousine Noëlle avec qui elle était très liée.

Je me souviens de cette plage très insolite pour moi qui arrivais des bords de la Méditerranée. Bien souvent les maillots

étaient recouverts par de chauds pull-overs que l'on s'empresait d'ôter pour quelques instants lorsqu'un rayon de soleil faisait son apparition.

Et nos parasols des plages du sud étaient remplacés par des pare-vents. Mais la chaleur des gens compensait.

Lorsque je me plaignais du temps brumeux ou de la fraîcheur de la température, je m'entendais dire : *mais hier, nous avons eu deux heures de plein soleil...vers midi.*

Noëlle avait et a toujours quatre enfants, trois garçons et une fille prénommée Marie-Michèle, que son père appelait *princesse*.

Le père, Louis Vandenweingaert, était flamand bon teint et Noëlle wallonne convaincue, d'où de constantes querelles (sans conséquence) que les enfants et nous-mêmes alimentions pour animer les soirées.

Villiers le bel

Ici commence un épisode de ma vie qui dure depuis quarante-six ans,

C'est en 1958 que la Croix-Rouge attribua enfin à une grande partie des rapatriés d'Égypte un logement dans ces immenses ensembles d'HLM construits en hâte dans la périphérie de Paris pour répondre à la pénurie de logements de l'après-guerre.

Certains rapatriés se virent attribuer un logement à Sarcelles, mais le plus grand nombre fut logé à Villiers-le-Bel et plus précisément dans le nouveau quartier récemment aménagé nommé *Les carreaux*.

Villiers-le-Bel, petite ville située à une vingtaine de kilomètres au Nord de Paris, à vocation jusque-là essentiellement agricole, avec ses fermes, ses potagers et ses arbres fruitiers. Quelques milliers d'habitants autour de l'Église et de la Mairie et de grandes étendues de terres sur lesquelles



Mireille, Emma



Mireille, Nelly, Colette, Marie, Roland, Aviva

sont venus s'implanter d'immenses bâtiments d'HLM.

Enfin un logement ! Et ce F.3 avec sa salle de séjour, ses deux chambres, sa cuisine, sa salle de bain, c'était pour nous Versailles... ou presque.

Le jour de la remise des clés, j'étais parmi les premiers à attendre sur le palier du bureau de la gérance. Près de moi un certain Yadid du Caire. Sa famille s'est vue attribuer un appartement au troisième étage dans le même bâtiment où j'occupais le rez-de-chaussée.

Ce voisinage a favorisé des relations suivies qui tout au long des années se sont prolongées et transformées en liens amicaux.

Yadid avait été interné au Caire pour *intelligence avec l'ennemi israélien* et drôlement malmené par la police. Cette accusation était infondée. Les autorités égyptiennes reconnurent finalement leur erreur, mais le traumatisme était là ce qui amena Yadid, des mois plus tard, à transformer son nom en Diday

pour échapper à la consonance *arabe* de son patronyme d'origine.

Parmi la centaine de familles d'Egypte, je retrouvais Roland Betito dont le père était au Caire propriétaire d'un journal à vocation, si je ne me trompe, économique. Betito fils venait souvent à mon Bureau de l'Auberge solliciter des placards publicitaires pour le journal de papa.

Et si je parle ici des Yadid et des Betito, c'est qu'ensemble à trois, nous avons parcouru un bon chemin socio-politique pour le moins inattendu compte tenu de notre situation de l'époque.



Marie, Mireille

Mais revenons au début de notre installation.

Ces nouveaux habitants, venus d'ailleurs, étonnaient, effrayaient et dérangent les autochtones dans leurs habitudes. Une petite bourgade bien tranquille se voyait bousculées par de nouveaux arrivants bruyants, remuants et envahissants.



Fernand, Marie, Madeleine, Mireille

Par contre les commerçants étaient très contents de l'arrivée de cette nouvelle population à qui il manquait tout pour s'installer : literies, cuisines, meubles, rideaux.

À propos de rideaux, le quincaillier du coin, un certain Blanchard, fit fortune avec ses tringles à rideaux.

Le haut des fenêtres de tous les HLM était si près du plafond qu'il était impossible de poser les tringles que l'on trouvait ordinairement dans le commerce. Et les rideaux étaient partout indispensables pour nos fenêtres qui ne comportaient pas de volets.

Blanchard, astucieux, sentant la bonne affaire, commanda chez un fabricant des tringles spéciales qui se posaient à l'horizontale et s'adaptant parfaitement à nos fenêtres.

Faites le compte : huit cents logements multipliés par le nombre de fenêtres de chaque logement et un seul fournisseur qui vendait au prix qui lui convenait !

Avec ses cuisinières, ses ustensiles de cuisine, ses clous, ses marteaux, ses fils électriques et surtout ses tringles, Blanchard, seul quincaillier du coin, en moins de deux ans, c'est-à-dire le temps de nous installer, vendit son fonds de commerce et alla se dorner au soleil.

Au moment de notre arrivée, *Les Carreaux* (je parle, bien entendu, de la zone de nos habitations) étaient encore en plein aménagement. Nous pataignons dans la boue des rues non encore goudronnées. Les femmes s'étaient munies de bottes pour épargner leurs chaussures. Et je me souviens de mon épouse se rendant à la ferme voisine acheter du lait tiré tout frais du pis de la vache.

villiers le bel

Très vite, nous nous sommes adaptés à notre nouvelle vie. Mireille, ma femme qui accompagnait notre fille à la maternelle se lia d'amitié avec la directrice, Madame Perrin et se proposa de l'aider pour l'organisation des petites fêtes pour les bambins. Notre installation coïncida, quelques mois plus tard, avec les élections municipales.

Les élections municipales À la tête de la Mairie siégeait Monsieur Logier installé dans son fauteuil au moment de la libération. Se présentait contre lui un certain Louis Perrin, justement l'époux de la directrice de la maternelle, fonctionnaire à la poste. Habille stratège, formé dans les cellules socialistes du coin, il estima que la centaine de familles de rapatriés constituait un vivier susceptible de lui faire gagner les élections. Il lui fallait donc rechercher parmi ces rapatriés des personnes qui seraient assez représentatives. Sa femme, connaissant mon épouse lui suggéra de s'adresser à moi.



Les placards électoraux

Même démarche auprès de nos voisins et maintenant amis les Diday à qui est venu se joindre Roland Betito. Et c'est ainsi, qu'après quelques mois d'installation à Villiers-le-Bel nous nous sommes retrouvés candidats aux élections municipales.

Encore fallait-t-il les gagner alors que les habitants, particulièrement les anciens, étaient de tendance paysanne de droite. La chance favorisa Perrin. Nous nous trouvions en pleine guerre d'Algérie et

les élections municipales

la menace des poutchistes créa l'union sacrée entre gaullistes et socialistes.

Perrin mit en sourdine sa coloration rosée et, toujours très habille, inscrivit en tête de sa liste un fermier du coin très fier de se trouver tête de liste.

Précisons néanmoins que Perrin s'était au préalable assuré, qu'au moment de l'élection du Maire, il aurait la majorité des voix, comptant sur les trois d'Egypte qui feraient pencher la balance en sa faveur, alors que les partisans du fermier espéraient leur appui.

Jusqu'ici, les campagnes électorales de Villiers-le-Bel se traduisaient par quelques affiches collées sur les murs et quelques réunions dans une salle d'école auxquelles assistaient quelques habitants.

Et voici que débarquent ces *indigènes*, comme nous appelions les autochtones (ignorant que c'est eux qui l'étaient, mais cela nous faisait rire). apportaient des méthodes à l'américaine ! En effet, amusés par ce jeu, nous avons mené une campagne à laquelle les Beauvillaisois n'étaient pas habitués.

Porte-à-porte de nos épouses auprès de tous les rapatriés les invitant à voter pour une liste sur laquelle ils étaient représentés par trois rapatriés ; visite sur les marchés et chez les commerçants ; édition d'un journal, publication de slogans, par exemple *il faut déloger Logier* (nom du Maire sortant) etc...

Inquiet, Logier se décida à son tour - mais bien tard il est vrai - de recruter sur sa liste quelques éléments rapatriés d'Egypte. Mais son choix n'était pas très convaincant aux yeux de ceux-ci.

À notre grande surprise, nous fumes élus ! Et Louis Perrin désigné comme Maire grâce aux trois juifs d'Egypte qu'il avait pris sur sa liste et qui lui assurèrent la majorité d'une voix nécessaire à son élection. Et votre serviteur fut nommé Maire Adjoint en remerciements des services rendus.



Emma, Hélène, Emile



La DS (alias la *déesse*)

Une anecdote me vient à l'esprit. Pendant que nous étions en pleine campagne électorale, le cousin Alberto Elgazi, le riche cousin de Colombie, arrivait en Europe avec son épouse pour une tournée touristique. Pour cela il

fit l'achat d'une belle *Déesse* dernière née de la gamme Citroën qui faisait l'admiration de tous. Il loua également les services d'un chauffeur, toujours auprès de la maison Citroën.

La tournée touristique terminée, il voulut revendre la voiture à Citroën qui lui offrit un prix dérisoire alors qu'elle n'avait que quelques mois d'existence. Irrité le cousin Alberto préféra me l'offrir à des conditions si avantageuses que je fus obligé d'accepter, d'autant qu'il me proposa de payer en plusieurs échéances.

Et me voici arrivant au Conseil Municipal dans cette belle et élégante *Déesse*.

Commentaire de l'époque : *Ils sont élus depuis à peine quelques semaines et les voici se payant des Déesse.*

C'est vous dire que déjà à l'époque on se faisait de drôles d'idées sur *les abus de biens sociaux*.

Sept années d'une activité municipale pendant lesquelles nous avions tout à apprendre de la gestion d'une ville, mais aussi beaucoup à donner par notre expérience de citoyens à la formation internationale dont nous avait doté notre passé en Egypte. Cela a été une expérience passionnante, car il fallait tout concevoir, tout prévoir dans la réalisation de la nouvelle ville greffée sur le vieux pays...

Perrin, bien que Maire, fit ses classes avec nous. Lui aussi devait apprendre à gérer une ville, mais je me suis bientôt aperçu qu'il était davantage préoccupé à gérer sa carrière, et je dois dire qu'il l'a plutôt bien gérée.

En effet quelques années plus tard, après ce second mandat de Maire il fût élu sénateur, laissant son fauteuil (alors que nous ne faisons plus partie de la municipalité) à une de ses nouvelles adjointe, Raymonde Le Texier.

Il faut reconnaître que Raymonde Le Texier s'occupa de la ville avec beaucoup de dévouement et de compétence acquise sur le terrain et bien utilisée par elle.

Un concours de circonstances propulsa Mme Le Texier à l'Assemblée Nationale. Mais raconter ici cette succession d'événements nous mènerait loin de l'objet principal de mon récit.

Pendant les sept années de la gestion municipale à laquelle je participais un incident qu'à l'époque je considérais comme majeur rompit mon amitié avec Perrin.

Une commission devait être formée pour l'attribution de certains marchés de la Ville à des entrepreneurs. Perrin désigna pour en faire partie Diday et moi-même, écartant Betito.

Ce dernier vexé, alors que ses compétences auraient dû lui permettre d'en faire partie, demanda à Perrin des explications. Et ce dernier eut une réponse malheureuse : *Tu ne veux pas, lui dit-il, que je mette les trois Juifs dans la même commission.*

Explications orageuses, qui se terminèrent par un froid entre Perrin et les trois Juifs jusqu'à la fin du mandat. Ce qui nous conduisit aux élections suivantes à former une liste opposée à la sienne.

Avec le temps, je me rends compte que Perrin avait eu raison de ne pas nous inclure tous les trois dans la même commission. À l'époque je pensais naïvement que notre participation à la gestion de la ville correspondait à notre savoir ou à notre compétence. Nous n'avions pas cette roublardise des politiciens qui doivent tenir compte des réactions environnantes.

Et les réactions des anciens habitants de la ville, qui n'étaient pas à l'époque, particulièrement philo-sémites, se seraient traduites par des réflexions désobligeantes à notre égard.

Mais les juifs sont très chatouilleux lorsqu'il s'agit de leur judéité, bien que nous ne soyons ni religieux ni pratiquants.

La vie aux Carreaux Que s'est-t-il passé durant cette période de 1958 à 1968 où nous avons occupé cet appartement HLM dans la cité dite des *Carreaux*

Ma mère retrouva quelques amies et connaissances du Caire avec qui elle organisa des parties de cartes. Il y avait en premier

villiers le bel



Caroline

lieu, Victorine Chalem, la mère d'Hélène Chalem, épouse Emile Benattar qui à plusieurs reprises nous invita dans son HLM à partager le *Férik* qu'elle préparait avec talent. Le *Férik* est un plat typiquement égyptien fait de blé concassé cuit dans un bouillon de pieds d'agneau.

Son fils, André, avec sa première femme, Aline Malka, occupait un autre appartement pas loin du nôtre.



Jonathan

La présence de Victorine aux *Carreaux* nous a fait rencontrer très souvent ses autres enfants, particulièrement Hélène, dont le mari, l'oncle Emile, rapatrié en Angleterre depuis les expulsions supportait mal le brouillard de Londres. Il profitait donc de toutes les occasions pour venir à Villiers-le-Bel rencontrer sa sœur, ma mère,

Nous nous retrouvions souvent après dîner, soit chez nous, soit chez les Diday ou les Betito. Au début les finances étaient maigres. Alors, pour nous accueillir il y avait un gâteau *Van Dam*. *Van Dam* à la fraise chez les Diday, puis *Van Dam* à la vanille chez les Bertin ou au chocolat chez les Betito.

De nombreuses années plus tard, nous nous sommes longtemps souvenus des gâteaux *Van Dam* !

Il faut dire aussi que notre appartement devint une annexe de la Mairie. Tous les rapatriés qui avaient un problème préféraient venir me voir – un rapatrié comme eux – pour un conseil ou une



Roland, Caroline

aide à une démarche administrative.

Il était difficile de leur expliquer que j'étais le maire-adjoint pour tous les habitants de Villiers-le-Bel et non le Maire-adjoint des rapatriés.

Ma mère qui n'avait pas vu sa fille Nelly qui vivait en Israël depuis de très longues années

la vie aux carreaux

exprima le souhait d'aller la voir. Profitant du solde des billets d'avions emportés avec moi du Caire, je lui offris ce voyage.

Elle se rendit donc en Israël pour plusieurs semaines faire la connaissance de ses deux petites filles Colette et Aviva et revoir une dernière fois sa fille, avant de décéder en 1963 à Villiers-le-Bel.

Après les HLM des *Carreaux* j'ai acheté, toujours à Villiers-le-Bel, en 1968, un petit pavillon dans une résidence appelée *Les Roses*, où la vie s'est poursuivie avec mon épouse et ma fille qui après le bac et des études universitaires assez cahoteuses et incomplètes (médecine, biochimie, génétique) a finalement terminé ces nombreux essais par un diplôme d'infirmière.

Le parcours de sa vie, ses aventures et ses amitiés, c'est elle qui vous les racontera un jour, si elle le souhaite.

Pour ma part je dirai que de sa rencontre avec Patrice Rey, elle nous a donné à sa mère et à moi la joie d'avoir deux magnifiques petits enfants Jonathan, né en 1991 et Caroline en 1994.

Elle vie actuellement dans une maison à Biscarrosse (près d'Arcachon) où elle exerce les fonctions d'infirmière de santé scolaire dans le collège de la ville.



Mireille, Roland



Assis : Marie, Edmond, Ylana, Nelly, Claude, Fernand, Henriette. Debout : René, Roland, Soussou, Mireille



Mireille, Roland, Claude

Le décès de mireille C'est le 27 Mars 1997 que Mireille s'éteignit après une longue agonie. Les douleurs sont intimes et personnelles. Je ne dirai pas davantage là-dessus.

Me référant à la statistique des âges, j'avais pensé que mon épouse m'aurait survécu et je la voyais au cimetière, encadrée par ma fille, mes cousins, Sylvia et René et leurs enfants, peut-être un ou deux parents venus de Grande-Bretagne ou de Belgique. Et par-delà les nuages, je leur recommandais de prendre bien soin d'elle si fragile.

Hélas, elle m'a joué le tour de partir avant moi et depuis, malgré les amis et la famille qui m'entourent je me sentais bien seul. Seul avec son souvenir qui a pris plus de place encore dans ma vie qu'auparavant.

J'ai demandé à ma fille de m'enterrer dans la même sépulture. Cela n'est que symbolique et ne peut que me satisfaire le temps que j'aurais été encore vivant de savoir que je serais à nouveau auprès d'elle.

Elle n'aimait pas la solitude et puis mes visites quotidiennes au cimetière lui auraient manqué si elle ne me savait pas à nouveau auprès d'elle.

Dans certaines tribus, il était de coutume d'enterrer, avec le mari décédé, l'épouse encore vivante. J'aurai bien voulu le faire si - toujours vivante - elle avait pu continuer à prendre soin de moi, comme elle l'a fait avec tant d'amour pendant de si longues années.

Les cartes de vœux D'année en année, à l'occasion du nouvel an, une carte vient rappeler à ceux qui nous sont chers que nous sommes toujours là et que nous pensons toujours à eux. Cela nous donne aussi l'occasion de nous remémorer le temps passé avant l'éparpillement familial.

Ce passé a quelquefois été heureux, quelques fois moins, mais la mémoire a ceci de prodigieux qu'elle ne conserve que les moments les plus agréables, et le recul du temps les rend encore plus merveilleux.

les cartes de vœux

Les cartes de vœux, c'est l'occasion d'ouvrir le carnet d'adresses et de retrouver ici et là un nom, un prénom dont nous n'avions pas de nouvelles depuis longtemps. Quel âge peut-il, ou peut-elle bien avoir ? Voyons, voyons, combien d'année de différence y avait-il entre elle (ou lui) et moi ? Et on les voit toujours avec le visage de la dernière rencontre qui est quelques fois de quelques mois et plus souvent de plusieurs années.

De la famille de ma génération ayant vécu en Egypte, il ne reste plus grand monde. La dernière tante maternelle est morte, il y a déjà quelques années. Tant qu'elle était vivante, j'avais encore l'illusion qu'il y avait une génération qui me précédait. Maintenant, c'est ma génération qui est en voie de disparition. De nombreux cousins et petits cousins, nés en Egypte entre les années 45 et 55, l'ont quitté très jeunes pour s'égailler sur les cinq continents.

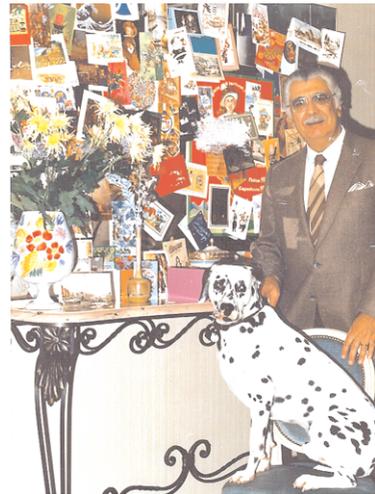
Aujourd'hui ils cherchent à connaître l'histoire de la famille. Cette génération continue à se poser des questions sur ses origines, ses racines. Quels sont les liens qui rattachent chacun des membres de cette famille aussi nombreuse que complexe ?

Comment expliquer en quelques lignes qu'à l'imbroglie des liens familiaux venaient s'ajouter des facteurs religieux et une multitude de nationalités.

Il me fallait, par exemple, expliquer à ma fille qu'elle était née en Egypte, comme son père d'ailleurs, que sa mère d'origine Belge était née en France, que le cousin Lucien était Brésilien, le cousin Fernand Colombien, la tante Yvonne Australienne, le cousin Alfred Américain, la tante Nelly Israélienne, mes cousins Yves et Allen Britanniques.



Marie et les cartes de vœux



Nijinski, Roland et cartes de vœux

villiers le bel



Roland, Sylvia, Soussou, Marie, Allen, Nelly, Mireille; René, Chris, Claude



Roland, Sylvia, Soussou, Marie, Allen, Nelly, Mireille; René, Chris, Claude



Roland, Sylvia, Colette, Nelly, ?????, René



Roland, Allen, Rene, Yver

Comment lui expliquer que malgré ces différences de nationalités, de religions, les énormes distances qui nous séparent, les liens ont été maintenus entre les membres de ma génération, liens que nous essayons de transmettre aux générations suivantes.

De très nombreuses années ont passé, des océans nous séparent. Chacun des cousins a créé sa propre famille ; des décès ont en-deuillé ce long parcours, des drames ont ébranlé tel ou tel groupe de la famille, mais aussi des joies, des mariages, des naissances. Tout cela est banalement commun à toutes les familles.

Pourtant, pourtant, notre saga égyptienne a créé ceci de particulier qu'elle a cimenté nos liens dans nos esprits et dans nos cœurs.

Des années passent, un cousin de passage vient à la maison, nous nous installons devant un

du côté des benattar

verre et nous poursuivons notre conversation...de la veille, c'est-à-dire celle que nous avons interrompue, il y a cinq, dix ou vingt ans.

Alors peut-être que mon histoire pourra préserver ce capital d'amitié et de fraternité, de solidarité pour l'offrir en cadeau à nos enfants et petits-enfants.

Peut-être, avec les nouvelles alliances et les familles des conjoints, trouveront-ils à travers le monde, des personnes qui ne leur sont pas tout à fait étrangères. Alors, pour eux, je poursuis mon récit en faisant encore une fois un retour en arrière.



Roland, Helene, René

du côté des Benattar

En 1939 l'oncle Edmond (qui je le rappelle était

de nationalité Britannique) a été mobilisé dans l'armée anglaise et envoyé en Palestine. Entre-temps, il avait épousé Henriette Grunberg (sœur de Victorine Chalem, la femme de Victor, le frère de l'oncle Isaac). Et c'est en Palestine que sont nés mes deux cousins Yves et Allen.

Ici une parenthèse à propos des Grunberg : Victorine épouse Chalem et sa sœur Henriette, épouse Edmond Benattar avaient un frère, Isidore Grunberg. Il s'était également réfugié en France avec sa famille. Et sa fille Nizza épousa plus tard Jean-Pierre Chevènement, plusieurs fois Ministre. Fermons la parenthèse..

Revenons à la famille de l'oncle Edmond.



Ronnie, Sylvia, Yver, Linda, Natan, Ylana, Chris, Roland, René, Claude



Chris, Roland, Allen

villiers le bel

Retour au Caire après la guerre 39/45, puis expulsés d’Egypte en raison de la guerre du Canal de Suez. Ils se sont depuis installés en Angleterre. Yves (devenu Iver) et Allen ont fondé foyer avec femme et enfants. Ce sont maintenant de vrais *British*.

Iver eut d’un premier mariage avec Elsa Glad deux enfants, Marc, né en 1965 et Paul. Il s’est remarié en l’an 2000 avec une charmante jeune femme qui se prénomme Veronica.

Allan, marié à Chris Lyon a deux enfants Karen (aujourd’hui médecin en nouvelle Zélande et mariée à Damian Tomiç (également médecin) et Guy, marié à Sarah Marley-Show et vivant toujours en Angleterre.

L’oncle Emile fut aussi expulsé vers l’Angleterre en 1956. Contrairement à l’oncle Edmond, l’oncle Emile, bien que britannique ne parlait pas un traître mot d’anglais. C’est dire si sa nouvelle installation lui fut pénible. Nous avons souvent ri à ce que nous a raconté son épouse Hélène, le voyant entrer dans une pharmacie et demandant des *supositories*.

L’oncle Emile eut trois enfants, Roger, Maryse et Claude, tous nés au Caire. Ils vécurent un grand drame par la mort de Claude trouvé mort assassiné et jeté dans un canal d’Amsterdam.

Roger vivait déjà bien avant les expulsions d’Egypte en Italie où il épousa une Italienne se prénommant Mila. De cette union sont nés Emilio et Nadine.

Maryse, mariée avant son départ d’Alexandrie, à Toti Richès s’est installée en Italie. De cette union sont nés Pier-Luigi et Emanuela tous deux nés et se trouvant en Italie.

Après le décès de l’oncle Emile, son épouse Hélène rejoignit ses enfants en Italie où elle mourut en l’an 2000 à l’âge de 89 ans.

Comme je l’écris par ailleurs, la tante Marguerite Haddad s’était installée au Brésil avec ses deux enfants Lucien et Robert.

Lucien avait épousé, avant son départ du Caire, Céline Agami (dont je raconte par ailleurs les liens avec les familles Grunberg et Chalem). De cette union sont nés Maggy (en 1961) et Roberto (en 1971)

Robert, également marié au Caire avant l’exode à Mary (j’ai oublié son nom de famille) fut tué avec son épouse dans un accident de voiture. Il laissait une petite fille adoptée depuis peu et, après leur mort ré-adoptée par une autre famille.

L'oncle Jules, après un itinéraire cahoteux qui l'amena d'Égypte en Syrie, puis en Tunisie, ensuite en Italie s'est finalement installé en Australie avec enfants et épouse.

Pendant de très longues années, je n'avais pas eu des nouvelles de cette branche de la famille. Et puis un jour, j'ai connu la plus petite des filles, Marlène. Elle m'écrivait pour me dire qu'ayant su que j'établissais un arbre généalogique, elle souhaitait entrer en relation avec moi pour retrouver ses racines étant la seule de sa génération à ne pas être née en Égypte.

Je l'ai rencontrée une première fois lors d'un de mes voyages au Japon où elle y vivait à ce moment-là avec sa famille australienne, son mari Paul Denton et ses trois fils.

Ensuite, elle est partie s'installer en Angleterre, avant de retourner avec sa famille vivre en Australie où elle réside actuellement tout comme ses autres frères et sa maman, la Tante Yvonne décédée en 2004 à l'âge de 102 ans.

En Australie, la famille Jules Benattar a modifié son patronyme en *Bennett*.

Jacques (dit John) Bennett, marié en secondes noces à Jennifer Cooper a deux enfants : Jane, née en 1958 et Guy né en 1965 ; Denise Bennett (décédée) a été mariée trois fois. Une première fois en Égypte avec le docteur Bensimon de qui elle eut un fils Albert Bensimon, actuellement en Australie, puis mariée à un certain Blackwell avec qui elle a eu une fille Karen, née en 1962, et enfin à Charles Hassan ;

Raoul Bennett marié à Sylvia Perlston a deux enfants, Déborah née en 1951 et Nicole née en 1959. ;

Andrew Bennett marié à Pamela Stirling a deux enfants : Russell né en 1975 et Marc en 1976.

Des enfants de Jules et Yvonne Benattar, seul le second fils, Armand, a conservé le patronyme de *Benattar*. Il demeure en Angleterre, où il épousa Frances Cohen (décédée). Il a eu trois enfants : Louise née en 1950, Anne, née en 1956 et Simon né en 1961.

la colombie On ne peut parler de la famille de la tante Mathilde Benattar épouse Chalem sans évoquer ses relations particulières avec la Colombie.

villiers le bel

Il y a toute une imbrication d'événements entre ma période égyptienne et celle de la France.

Et les relations de la famille avec la Colombie méritent tout un chapitre.

L'oncle Isaac Chalem avait une sœur, épouse Elgazi, dont le fils aîné Alberto, un tantinet play-boy et sans situation assise avait quitté vers les années 25/26 l'Égypte pour la Colombie. Il devait rejoindre un oncle à lui, frère d'Isaac, l'oncle Nisso.

Alberto Elgazi a commencé sa carrière comme commis voyageur à dos de mulet à travers toute la Colombie. Très vite, sa situation s'améliora jusqu'à devenir le représentant d'un grand laboratoire pharmaceutique suisse *Ciba Geigy*, puis à créer son propre laboratoire en Colombie sous licence.

Et il fût rapidement à la tête d'une très grosse fortune. Il épousa une Colombienne, Isabelita, qui intégra pleinement la famille de son époux. De cette union naquirent deux filles Jeannine et Laila. Mais revenons un instant à l'époque de la célébration de la Pâque juive chez l'oncle Isaac Chalem.

Traditionnellement l'officiant demande à l'assemblée :

Gai menen (d'où viens-tu) ?

Et l'assemblée de répondre : *Men Misraïm* (d'Égypte).

We raïeh fen" (et où vas-tu) ?

Fi Rouchalayem (à Jérusalem).

Nous retrouver à Jérusalem était dans la prière, et c'était aussi l'obsession constante de l'oncle Isaac qui voulait s'y installer. Malheureusement, une attaque cardiaque l'emporta rapidement avant qu'il ait pu réaliser son projet.

À la fin de la guerre, ma sœur Nelly, qui avait épousé entre-temps, Salomon Hayon (dit Soussou) avait suivi son mari en Israël. Celui-ci avait peur d'être inquiété par les autorités égyptiennes qui le soupçonnaient d'activités pro-israéliennes.

Albert, dit Bertho, l'aîné de l'oncle Isaac les a accompagnés, suivi quelque temps plus tard par le Benjamin Gaston (dit Tony).

Le second fils de l'oncle Isaac, Jacques, poursuivait ses études d'ingénieur textile à Roubaix. Pendant la guerre israélo-arabe, il nous servait de relai pour le courrier que nous adressions ou recevions d'Israël.

Fernand qui terminait ses études de médecine à la faculté de Kasr el Eini était venu avec sa mère la tante Mathilde, habiter avec nous dans le duplex que nous occupions rue Mohamed Mahmoud.

René Chalem envoyé plus tôt par son père à Paris poursuivre ses études, se consacrait à refaire le monde en distribuant des tracts communistes.

Se trouvait également à Paris Lucien Haddad le fils de la tante Marguerite, attaché en qualité d'architecte auprès de l'armée américaine.

René attrapa une méchante tuberculose et fut envoyé en Sana. Et les tantes Mathilde et Marguerite se précipitèrent à Paris, l'une pour s'occuper de son fils malade et l'autre inquiète des rumeurs qui circulaient selon lesquelles Lucien vivait avec une infirmière catholique.

Cela aurait pu détruire tous les projets qu'elle avait fondés pour lui c'est-à-dire retourner en Egypte et se marier avec une fille juive *bien de chez nous*.

Elle fit tant et si bien que Lucien rentra en Egypte. Les deux sœurs s'en retournèrent at home, laissant René toujours en Sana où il en avait pour quelques bons mois encore. .Et c'est là que je reviens à la Colombie.

Jacques, les études d'ingénieur textile terminées, décida de s'installer en Colombie où se trouvaient un oncle et un cousin. Il estimait le terrain vierge et apte à construire une carrière productive. Alberto Elgazi, fortune faite et bien faite, avait senti un immense besoin de se rapprocher de la famille. Et puisqu'il ne comptait pas aller vers elle, il décida de tout faire afin qu'elle vienne à lui. Son épouse, Isabélita, de passage à Paris avait appris qu'un cousin de son mari, frère de Jacques, se trouvait en Sana. Elle le contacta, lui offrit son aide que dans un premier temps il refusa puis finalement elle réussit à le convaincre de venir s'installer en Colombie à sa guérison.

Et c'est ainsi que se poursuivit l'exode de la famille Chalem vers la Colombie. Après René ce fut la tante Mathilde, puis - ses études de médecine terminées - Fernand (qui y devint avec le temps doyen de la faculté de médecine).

villiers le bel

Il fut rejoint plus tard par la fiancée qu'il avait laissée au Caire Andrée Choueka. De cette union célébrée en Colombie naquirent plusieurs enfants : Monique, Gilbert, Philippe, et Alain.

Puis suivirent Tony, las de jouer au soldat en Israël, et, enfin quelques années plus tard, Bertho, avec femme et enfants, fatigué de ramer en vain en Israël.

Quant à René, il devint le bras droit d'Alberto, le conseiller et le confident. Alberto avait une instruction très primaire, mais un sens inné des affaires. Il était direct et redoutable dans les négociations, mais il avait aussi beaucoup de charme.

Cette rudesse dans les négociations n'était pas dans le style de René. Il s'étonnait constamment de le voir oser et réussir ce que lui-même n'aurait jamais pensé tenter.

René rencontra et épousa Sylvia Corrédor, une colombienne bon teint fille aînée d'une famille qui comptait cinq filles et un garçon. Il faut croire que dans notre tribu nous avons une faculté particulière pour absorber – disons pour phagocyter – toutes les pièces rapportées qui se sont alliées à nous par le mariage.

Sylvia et toute sa famille devinrent des membres à part entière de notre tribu. Tout comme Isabelita, la femme d'Alberto, tout comme également mon épouse Mireille qui considérait comme siens mes oncles, tantes, cousins et cousines.

Et le plus étonnant c'est que ces femmes *goy*, tout en étant très attachées à notre famille ont conservé leur religion catholique que nous respectons dans un œcuménisme exemplaire.

De leur côté elles avaient le souci de célébrer avec nous nos fêtes religieuses. Il faut dire aussi que nous n'en célébrions pas beaucoup. Notre génération n'a vraiment pas été pratiquante.

Je me souviens encore qu'au Caire, le jour du Yom Kippour, le jour du grand pardon (la fête juive la plus importante) je quittais la maison mon livre de prière à la main, prétendant à mes parents me rendre à la synagogue. Mais en fait, j'allais rejoindre mes cousins – aussi pratiquants que moi – au cinéma Métro. C'était la seule salle de cinéma qui avait l'air conditionné, très apprécié dans une ville qui, en été, dépassait quelquefois les 40 degrés.

Bien que peu pratiquant, mon père conservait certaines traditions. Ainsi je me souviens qu'à l'occasion du Kippour il achetait des poulets vivants qu'il tournait autour de notre tête en récitant des *kaparotes*, des prières de sacrifice (en souvenir de celui d'Abraham). Je crois qu'il marmonnait cette prière sans en connaître la traduction exacte.

Nous allions ensuite au Marché de Bab El Louk, situé non loin de la maison, où officiait ce jour là un rabbin sacrificateur qui égorgeait les poulets selon le rite juif. Les poulets sans tête continuaient à courir pendant un long moment avant de s'effondrer. Nous les offrions ensuite aux « pauvres » de la communauté. Mais revenons aux Chalem.

René et Sylvia eurent deux enfants, Claude et Ilana, tous deux nés en Colombie.

La Mafia Colombienne menaçant l'enlèvement de ses enfants et la nostalgie de René pour son vieux quartier latin de son époque estudiantine firent que René et sa famille vinrent s'installer en France.

Son fils Claude s'est mariée avec une juive américaine Lynda, alors elle très pratiquante (ils ont un fils du nom de Natan) et sa fille, Ylana divorcée de Jacques Médioni, un toubib dont le père est juif d'Afrique du Nord pratiquant et la mère catholique et peut-être m'a-t-on dit légèrement antisémite. Elle vit actuellement dans la banlieue parisienne avec un garçon du nom de Fred Vilá.

Israël Le rêve de l'oncle Isaac Chalem de s'installer en Israël se concrétisa par le départ de son fils aîné Albert dit Bertho, accompagné de ma sœur Nelly et de son époux Salomon Hayon dit Soussou. Suivis quelque temps plus tard par Tony le Benjamin des fils d'Isaac.

Ils eurent quelques longues années de galère pendant lesquelles ils vécurent dans un mochav (ferme collective) et, comme tout pionniers, ils firent un peu tous les métiers : agriculteurs, charpentiers, menuisiers.

Ma sœur donna naissance à deux filles, Colette et Aviva, elles mêmes aujourd'hui mariés, la première avec Léon Botner, d'origine polonaise et la seconde avec Oded Comey, un *sabra* originaire de l'Europe de l'Est.



Sur la route du départ : Hermann Goldenstein, inconnu, Nelly, Mathilde, Roland, Isaac

Bertho quant à lui épousa une *sabra* (ce qui signifie née en Israël). Ils eurent deux enfants Zakhi et Ronith.

Ils purent finalement s'installer en ville et avoir des activités de citadins, particulièrement

Soussou, dans la fonction publique.

Bien plus tard il partit en Colombie rejoindre ses autres frères.

Depuis Ronith est repartie s'installer en Israël où elle vit actuellement mariée et mère de deux enfants.

Et Zakhi après un retour en Israël, puis un long séjour à Paris a fini par se marier et à s'installer à Berlin.

du côté paternel Du côté paternel, la famille de l'oncle Joseph (abouk papa), lui-même décédé au Caire, s'est installée en France avec les expulsions.

A propos de l'oncle Joseph je me souviens que son épouse née Curiel, la Tante Sarine, était la cousine germaine de la maman de Georges Moustaki que j'avais donc connu gamin lorsqu'il venait en visite au Caire avec sa maman.

A leur arrivée en France, la tante Sarine et deux de ses filles Victorine et Rose atteintes de la myopathie ont été installées dans un hôpital de longue maladie dans la région parisienne. Elles sont décédées à quelques années d'intervalle.

Jules et Henri (dit Rico) atteints à des degrés différents de la myopathie ne se sont pas mariés.

L'aîné Dario, architecte, mariée à Renée Azcour s'était installé à

la cousine madeleine

Nancy. Il a eu quatre enfants : Maryse qui vis à Calais, Jo et Margaret toujours à Nancy et enfin Paul maintenant à Paris.

Marcelle, mariée à César Shamma a eu une fille du nom de Nadine qui a épousé un Anglais du nom de Macbritt.

Enfin Odette a eu d'un premier mariage, un fils Sam Modiano, actuellement médecin généraliste exerçant à Antony (banlieue de Paris). Sam a lui-même trois enfants : David, Sylvie et Laura. Odette, jusqu'alors dernière survivante des enfants de l'oncle Joseph, est décédée en 2004

Le cousin Raymond Carasso avait atteint un poste important à l'administration des *Télégraphes et Téléphones* du Caire. Il était chargé des relations avec les pays étrangers. Bien qu'Égyptien convaincu, il fût expulsé de l'administration sans indemnité parce que Juif, en raison de la guerre avec Israël.

Son frère Alfred était attaché au département des achats des magasins Benzion.

La maman Mathilde, Raymond et Alfred avec épouse et progéniture, après un court passage par Paris (la rue de Ponthieu et les Carreaux de Villiers-le-Bel obligent) allèrent s'installer aux États-Unis.

Raymond revint plus tard à Paris pour y décéder, il y a quelques années. Son frère, Alfred qui m'envoyait à partir des USA, une carte de vœux à la nouvelle année est décédé en 2002. Son épouse Sheila, m'a-t-on dit s'est remariée.

Dès mon arrivée en France, j'avais retrouvé à Paris l'oncle Benjamin que la guerre avait drôlement malmené. Et j'ai revu sa fille Madeleine dont l'histoire mérite le détour.

la cousine madeleine Je ne connais pas les circonstances qui ont fait se rencontrer l'oncle Benjamin et son épouse. C'est en Septembre 1922 que leur mariage fut consacré dans une église parisienne.

Et quelques mois avant la naissance de leur enfant, Benjamin décidait de partir aux États-Unis avec son épouse Yvonne, pour rejoindre disait-il son frère Samuel. D'autres prétendent que c'était pour éviter le service militaire auquel il était appelé.



La famille Bouglione

Alors qu'ils étaient déjà sur le quai à Gênes, l'épouse décida que son enfant devait naître en France ; elle rejoindrait son mari après sa naissance. Ainsi fut-il fait. Et c'est en Octobre 1923 que naquit Madeleine la fille de l'oncle Benjamin. Mais l'épouse ne rejoignit jamais son mari.

De retour en France, et dénoncé comme déserteur, probablement par la famille de sa femme qui cherchait à se débarrasser de lui, il plaida lui-même son procès et

bénéficia d'un non-lieu, ce qui détruit la thèse de la désertion. Mais cette affaire et la longue absence provoquèrent la séparation et le couple divorça, Madeleine demeurant avec sa mère qui eut vite fait de la mettre en pension pour refaire sa vie avec un autre monsieur.

1939, la guerre éclate, Madeleine retourne à la maison et prend soin de sa mère mourante et qui décède en 41.

Madeleine vit chez une de ses tantes. La bonne de celle-ci, prise en flagrant délit de vol par Madeleine, la dénonce pour se venger à la Commandanture comme ayant un père juif.

Convoquée à la rue des Saussaies, Madeleine est incapable de produire les papiers de baptême de ses parents et grands parents, du moins de la branche paternelle, ... et pour cause. Toutefois l'officier – qui s'est trouvé être un brave homme – lui donna le temps de les rechercher tout en lui intimant l'ordre de se présenter toutes les semaines jusqu'à la production de ces documents.

Désespérée, elle errait dans la rue ou se cachait chez des amis. Un jour, pour échapper à une rafle, elle se réfugie au Cirque d'Hiver qui se trouvait à proximité. Et c'est ainsi que Madeleine rencontra le chef de la Tribu, Alexandre Bouglione qui lui offrit la protection de la famille du Cirque. Ils vécurent ensemble et de cette union naquit, en 1945, Madona, aujourd'hui directrice d'un grand théâtre parisien. Alexandre mourut en 1953 à l'âge de 53 ans.

découvertes et retrouvailles

En 1957, Madeleine rencontra et épousa avec la bénédiction de ses beaux-frères, un chirurgien du nom de Gérard Basile. Et c'est moi qui mariaï Gérard à Madeleine à la Mairie de Villiers-le-Bel, en ma qualité de Maire Adjoint.

découvertes et retrouvailles Les Abram, les Chalem,

les Haddad, les Benattar et les autres, tout cela les années se succédant, a créé et engendré enfants et petits enfants avec leurs conjoints à travers les cinq continents

D'où la découverte, au hasard des événements de la vie – mariages, enterrements et cérémonies diverses – de lointains parents surgissant soudain sur une branche inconnue de l'arbre généalogique. : une belle-sœur insoupçonnée d'une tante paternelle, une nièce anonyme d'une branche cadette, tous ces admirables terrains à découvrir dont la principale qualité est leur apparition quasi magique.

Et des retrouvailles à vingt, trente, quarante ans de distance et des heures à évoquer des souvenirs, à se rappeler qu'un tel était fils unique, qu'un autre parent s'était marié en Australie, un autre en Colombie. Et de revoir un extraordinaire passé et les étranges détours du destin.

Août 2003, je reçois un coup de téléphone de Jacques Ktorza, le dernier fils survivant de la Tante Ida la sœur de ma mère qui s'était mariée en Tunisie. Je n'avais pas revu ce Jacques Ktorza depuis que j'avais l'âge de sept ans !

De pareilles choses ne peuvent se produire qu'en raison du besoin irrésistible que l'on éprouve de découvrir des parents perdus depuis longtemps.

Octobre 2005. Je viens de fêter mes 85 ans ! Et mon livre est toujours dans les cartons. Ou plutôt dans la mémoire de mon ordinateur.

Vais-je un jour me décider à le publier ? Et pour qui ? Des membres de la famille de ma génération, il ne reste plus grand monde. Je repense à la phrase de Françoise Giroud qui, parlant de souvenirs disait qu'on ne pourra plus en parler avec les vivants puisqu'ils ne les ont pas connus.

villiers le bel

Et je me remémore une réplique entendue dans un film où l'interprète, à l'automne de sa vie, disait que maintenant pour avoir des nouvelles de ses amis, il lui faudrait ouvrir le journal à la page nécrologique.

Mais il y a quand même les chapitres concernant la vie en Egypte durant deux tiers du vingtième siècle, racontée par d'autres de nombreuses fois, mais peut-être autrement.

Il y a également les générations suivantes toujours intéressées par leurs racines et curieux de connaître le mode de vie de leurs grands et arrière grands parents.

C'est à ces générations qui me suivent que je dédis ce récit si je me décide enfin à le publier.

Il appartiendra alors à chacun de ces descendants d'y ajouter des éléments oubliés par moi, comme aussi à inscrire les noms, des nouvelles naissances, des mariages et de faire paraître les alliances qui seront venues se greffer sur l'arbre familial.

Ce serait mon vœu de voir cette symphonie familiale demeurer constamment inachevée.

et moi et moi ! Je me souviens de ce film où le personnage principal décédé dès le début, suivait à partir de l'au-delà ses propres funérailles, se faufilait parmi les présents, écoutait leurs propos, et leurs commentaires bien souvent en contradiction avec ce qu'il attendait de leur part de son vivant.

De toute évidence l'auteur de ce film n'avait fait qu'y projeter ses propres fantasmes et je crois ceux de la plupart d'entre nous. Alors, je me mets à imaginer ce que seront mes propres funérailles.

Selon la manière dont mon séjour sur terre se serait terminé, vous n'échapperez pas aux commentaires *clichés* de circonstances.

Après une pénible maladie ce sera : *Le pauvre, il a tellement souffert. Il repose en paix maintenant.*

Ou alors : *C'est venu subitement comme ça ? C'est la mort la plus belle ! mais c'est tellement pénible pour ceux qui restent !* En fait il ne restera pas grand monde. Du moins du monde de ma génération.

Quelques membres de la famille, quelques amis et une fille désolée et paniquée devant ses nouvelles responsabilités et son devoir de prendre maintenant tout en charge.

Et aussi ma gentille compagne Françoise qui, par ses attentions et sa gentillesse, aura comblé pendant ces dernières années, mes moments de soli-

tude et aura su me donner le sentiment d'être à mon âge encore en pleine vie.

Il y aura probablement quelques amis du club de bridge et ce qui reste de la bande de copains avec qui pendant plus de vingt-cinq ans nous avons passé de si merveilleuses soirées.

Nous étions un groupe de sept couples formé pour certains à l'occasion de réunions de parents d'élèves et pour d'autres au club de bridge.

Pendant vingt-cinq ans nous nous réunissions une fois par mois chez l'un des couples pour une réunion de bridge.

Le bridge n'était qu'un prétexte. En fait nous nous réunissions autour d'un merveilleux repas que la maîtresse de maison excellait à préparer avec l'aide de son époux, sommelier pour l'occasion.

Là nous faisons et refaisons le monde, chacun y allant de sa petite histoire.

De multiples problèmes de santé chez les uns et les autres, des départs vers d'autres horizons ne nous permettant plus ces réunions.

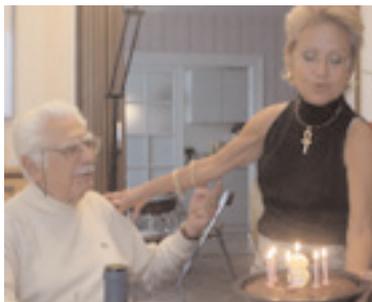
nous devons nous réunir pour une dernière fois le 6 Novembre 2005 dans un restaurant sur le lac d'Enghien, pour vider notre cagnotte. Hélas, l'un des nôtres, et pas le plus vieux, a disparu avant moi. Alors notre cagnotte s'est convertie en une donation pour une œuvre caritative.



80 ans et le bridge



Françoise, Roland



85 ça se fête !

Pour mes funérailles le syndicat des agents artistiques que j'ai présidé pendant plus de vingt ans enverra peut-être une couronne.

J'aurais aimé écouter ce que diraient de moi les survivants, les entendre évoquer tel ou tel événement auquel ils auraient été associés ; les voir prendre un air de circonstance en écoutant l'oraison funèbre

Comme je m'imagine certains d'entre eux pester intérieurement sur la longueur de la cérémonie alors qu'un rendez-vous les attend ailleurs.

Agnostique et libre-penseur, j'ai demandé qu'il n'y ait aucune cérémonie religieuse à mon enterrement.

Mais je me mets à m'imaginer ce qu'auraient été mes funérailles si elles avaient été religieuses.

En raison de mes origines juives, un Rabbin dépêché par le consistoire aurait récité les quelques prières rituelles.

Après quoi, dans une oraison passe-partout, où n'est changé que le nom du défunt du moment, lui qui ne me connaissait pas la veille, aurait commencé par solliciter le seigneur de pardonner tous mes péchés.

Puis, aurait évoqué ma vie exemplaire, toute vouée à l'amour, à la famille, à la générosité, à la bonté. Il m'aurait trouvé toutes les vertus, énumérant les merveilleuses actions accomplies de mon vivant.

Que de belles choses entreprises ! Et dire que je ne m'en étais même pas douté !

J'espère que vous me serez reconnaissant de vous avoir épargné tout ceci.

Ma vie, d'une grande banalité, a été merveilleuse par la richesse de mes souvenirs. Telle a été ma vie, et pas celle que vous aurait débitée un rabbin de service dans son oraison funèbre.

Lorsque nous jetons un regard sur les siècles antérieurs, nous nous amusons des rites des sorciers des peuplades primitives, sur leurs atours vestimentaires, leurs danses rituelles, les sacrifices.

Mais que font d'autre les sorciers des religions d'aujourd'hui que de transposer à la mode de ce siècle toutes ces manifestations auxquelles adhèrent béatement les populations pour éviter de s'interroger sur le qui, le comment et le pourquoi.

J'aurais pour ma part fait mon temps sur la terre m'interrogeant jusqu'au bout sur ce que j'y étais venu faire.

Mais aurais-je eu une vie révolutionnaire, une vie liée à de grands événements, des charges à l'échelle mondiale, que cela n'aurait rien changé à ma première interrogation sur notre place et notre rôle au sein des univers qui nous entourent et pour lesquels se pose toujours cette éternelle question de l'œuf et de la poule.

Alors que l'évolution de notre espèce nous a doté de ce que nous pensons être une intelligence.

Alors que cette intelligence à la mesure de notre évolution nous permet de réaliser l'issue fatale, je mourrais ne sachant toujours pas le comment et le pourquoi !

La vie et la mort ! que d'interrogations à ce sujet ! Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Et quel est ce rien par rapport à l'immense tableau cosmique qui nous entoure ?

Ceci me conduit à reconnaître l'existence d'une force créatrice inexplicable ou jusqu'ici inexpliquée par l'intelligence humaine, sans pour autant m'inciter à croire à une religion quelconque

Comment aurais-je pu y croire ? Il y a dans le monde quelques religions majeures et des centaines, des milliers d'autres religions. Chacune d'elle prétend détenir la vérité, chacune d'elle rejette toutes les autres religions, chacune d'elle a été jusqu'au crime au nom de sa foi.

villiers le bel

Comment pourrais-je croire à l'un ou l'autre Dieu qu'ils vénèrent, si celui-ci pourtant créateur de l'humanité, rejette à partir de chacune de ces religions le reste de cette humanité.

On dit que Dieu créa l'homme. J'ai, pour ma part tendance à croire que Dieu devrait remercier l'homme de l'avoir créé !

Si je considère que les religions sont des inventions de l'homme, il me faut pourtant reconnaître, en regardant autour de moi les arbres, les fleurs, les couleurs, les oiseaux, qu'une immense force cosmique régenté tout cela dans un parfait ordonnancement dont les règles échappent à notre compréhension.

Et l'homme dans tout cela, est-il un accident de la nature ?

Son pouvoir de réflexion est-il également un accident ?

Le pouvoir quantique qui le fait vivre s'éteint-il avec lui ou est-il projeté vers une autre destination ?

Autant de questions auxquelles nul n'a su répondre.

Faute de réponse, je finis par m'étonner de cet accident du cosmos qu'on appelle la vie, la terre, la mort, les fleurs, les couleurs et je continue à me demander si tout cela est bête ou merveilleux.

Alors je me dis que si c'est bête d'avoir vécu, c'est encore plus bête de mourir !